# LA VIE
# NTELLECTUELLE

V. I. : Une France aux dimensions du monde.

CULTURE SANS FRONTIERE

J. VIATTE : Position du problème.
J. LADRIERE : La liberté nécessaire.
R. SAVIOZ : Le danger de l'isolement.
R. LEMELIN : La culture française n'est pas où vous croyez.
L.-C. DUREL : Survivances françaises.
DANTES-BELLEGARDE : Les Français partent, le français reste.
R. DELAVIGNETTE : Le Français acquerra-t-il le sens cosmique.
J. AMROUCHE : La culture peut être une mystification.
A. DIOP : Ne laissez pas pourrir la culture.
J. HOURS : Une politique de la culture française.

LES SIGNES DU TEMPS

L'Eglise n'est pas le gardien de nuit d'une société qui périt.
Où en est la IVe République.
L'autorité politique européenne.
Après Chicago.
Libération de Duclos.

DOCUMENT : L'intégrisme.

VUE MENSUELLE
OUT-SEPT. 1952

S ÉDITIONS DU CERF_PARIS

# SOMMAIRE

V. I. : **Une France aux dimensions du monde** ..... 1

## CULTURE FRANÇAISE SANS FRONTIÈRE

A. VIATTE : **Position du problème**..... 5
L. LADRIÈRE : **Belgique : La liberté nécessaire.** 16
R. SAVIOZ : **Suisse : Le danger de l'isolement.** 27
R. LEMELIN : **Canada : La culture française n'est pas où vous croyez**..... 37
L.-C. DUREL : **Louisiane : Survivances françaises** ..... 46
DANTES-BELLEGARDE : **Haïti : Les Français partent, le français reste** ..... 54
**Afrique et France en Amérique** (Dr Price Mars) ..... 63
**Les Français seront-ils ingrats ?** (C. Lhérisson) ..... 66
J. URRUTY : **Ile Maurice : Même les Anglais parlent français** ..... 68
R. DELAVIGNETTE : **Union Française : Le Français acquerra-t-il le sens cosmique ?** 70
J. AMROUCHE : **La culture peut être une mystification** ..... 82
A. DIOP : **Ne laissez pas pourrir la culture.** 85
J. HOURS : **Une politique de la culture française** ..... 95

## LES SIGNES DU TEMPS

L'Église n'est pas le gardien de nuit d'une société qui périt. 113
Où en est la IVe République ? (H. Muller) ..... 115
Vers une autorité politique européenne (A. Frisch) ..... 117
Après Chicago (A. Viatte) ..... 120
Libération de Duclos (J. Mercier) ..... 122

Politique hégélienne (J.-L. Dumas). Livres ..... 124
La « peinture en relief » au cinéma (J.-P. Chartier) ..... 133

## DOCUMENT

L'intégrisme (C. I. C.) ..... 136

Lettre de La Tour-Maubourg ..... 153

# *Une France aux dimensions du Monde*

*Le lecteur habituel de la Revue aura peut-être un moment de surprise en ouvrant ce cahier consacré presque en son entier au rayonnement de la France.* La Vie Intellectuelle *se ferait-elle l'apôtre du patriotisme? Mais pourquoi pas?* La Vie Intellectuelle *n'a jamais cessé d'avoir confiance dans la France; lorsqu'il est arrivé ici de lutter contre un nationalisme étroit on l'a fait à la française, et la lutte eût été moins violente si le génie français n'avait donné le goût de l'universalité.*

*Mais à certaines époques ce génie et ses possibilités se sentent menacés. Alors, l'ennemi n'est plus le nationalisme, mais bien plutôt la diminution du sens français : il faut rendre aux hommes de France le sens des grandeurs qu'ils ont à défendre. Ainsi fit la Revue au temps de Munich, et de même* Rencontres *durant l'occupation. Les patriotes se recrutaient alors parmi les anciens adversaires du nationalisme; il fallait ne rien connaître à la France pour s'en étonner. Peut-être le pays connaît-il aujourd'hui quelque danger semblable. Pour des raisons que chacun entrevoit, la Libération fut un échec; sans doute, l'ennemi a-t-il quitté le sol qu'il opprimait, mais l'œuvre constructrice rêvée aux jours de la Résistance n'a pas été réalisée. La France se sent*

*faible, petite, sans influence; l'idée se présente que le temps des nations de quarante millions d'habitants est passé. Nombreux sont ceux qui prônent un rattachement à une structure qui soit plus à l'échelle des empires : les uns parlent d'Europe, d'autres de Fédération Atlantique, d'autres enfin songent à une Démocratie Populaire qui se fédérerait aux Républiques sœurs.*

*Il ne s'agit pas ici de trancher ce débat. Il se peut qu'un pays de la dimension de la France doive nouer sous diverses perspectives des liens étroits avec d'autres pays; la Revue n'a pas pour première tâche de fixer ces liens. Mais elle doit veiller à ce que le Français sache alors à quoi il s'engage, prenne conscience de l'apport de la France aux communautés nouvelles, surtout soit décidé à maintenir les richesses essentielles de son pays. A Lyon, dans une réunion chez Jean Lacroix, un étudiant, qui était loin d'être réactionnaire, demanda un jour au directeur de* La Vie Intellectuelle *: « Vous devez nous apprendre à connaître et à aimer la France. » Cet étudiant, qui dut aussi gagner sa vie comme ouvrier, ne refusait pas de participer dans les années prochaines à l'entrée de la France en des structures plus universelles; mais il voulait que celle-ci fût l'occasion pour la France de maintenir son message et non d'y renoncer.*

*Le présent cahier présente l'essentiel de ce message : la culture française. Par culture on entend sans doute toute la richesse de l'esprit qui se reflète dans la peinture, la musique, l'architecture, dans tous les arts, dans les lettres et les œuvres de pensée; mais il a semblé que l'apport propre de la France tenait d'abord au langage et au parler français. Si cette culture est le message essentiel de la France, le souci premier doit être de faire grandir le parler français aux dimensions de la terre.*

*Non point que l'on soutienne ici qu'il n'y a de culture que française; mais on soutient que la France et son langage doivent coopérer à l'actuelle construction du monde qui fait passer de l'échelle des continents à celle de la planète. Ainsi à ses plus grandes époques la France n'a-t-elle pas cherché à dominer l'Europe mais à en être une grande composante.*

*Pareille perspective est à l'inverse du chauvinisme, du nationalisme, qui songent plus à exploiter qu'à servir les autres peuples. Dans la perspective de ce cahier, toute exploitation est odieuse. En juin dernier, à la dernière assemblée générale de la Société européenne de Culture, à Venise, Jean Amrouche dénonçait la mystification qu'avait pu être en Afrique du Nord la présentation d'une culture pour masquer des intérêts d'un autre ordre. Il a repris ce thème dans le présent cahier, ainsi qu'Alioune Diop pour l'Afrique noire. Pareille exploitation ne peut être tolérée. Il ne faut pas se lasser de le redire. Que ne l'a-t-on compris plus tôt en Indochine? Pour ancrer dans cette conviction, ne peut-on être attentif au profit que fut pour la France le départ, cependant pénible du Proche-Orient. Comme le fut Haïti, le Liban est plus qu'autrefois soucieux d'être fidèle à la langue française, et la Syrie elle-même commence à reconnaître ce qu'elle peut recevoir de France pour sa civilisation. On n'en déduira pas trop rapidement que les Français n'ont qu'à quitter les terres à l'administration desquelles ils participent; les problèmes sont plus complexes. Mais on voudra une France moins soucieuse de sa domination que de sa culture.*

*Ce bien n'est d'ailleurs pas la propriété des seuls hommes qui vivent à l'intérieur des frontières françaises. La leçon d'antinationalisme ou d'humble fierté que*

*l'on a voulu donner ici prend naissance en ce fait que, sous l'angle de la culture, les Français s'étendent bien au delà du sol de la nation. A ceux qui vivent en d'autres États on a voulu donner la parole afin qu'ils fassent connaître la responsabilité qu'ils entendent assumer dans l'extension de la France aux dimensions de la planète. En Europe au delà des frontières, en Afrique, en Amérique, en Asie, le travail est déjà commencé. Le Français des provinces françaises ne peut plus mener sa tâche universelle sans un étroit coude à coude avec ses frères ou ses cousins des divers continents. Par eux est présent aux cinq parties du monde l'esprit dont est porteur le langage; par eux aussi le langage s'enrichit des sensibilités qui restent étrangères au Français enfermé en ses frontières. Or il importe, pour cette extension aux dimensions de la planète, que les Français de France entreprennent enfin l'effort de connaître ce qui leur est, en tous les sens, lointain. A cette rencontre nécessaire, ceux qui parlent français sur diverses terres seront les meilleurs initiateurs.*

*A cette préoccupation qui semble purement nationale et toute humaine, une autre se rattache, spécifiquement chrétienne celle-là et première pour* La Vie Intellectuelle. *Il suffira de l'évoquer d'un mot pour faire saisir l'importance du présent cahier. La Revue a dit parfois et pense profondément que pour apporter au catholicisme actuel ce qui lui est le plus essentiel, le catholique de France doit apprendre à connaître ses frères des pays étrangers. Pour cette tâche religieuse, requise à l'élargissement de la foi, ces frères et ces cousins de langue française, vivant au loin, doivent être aussi de précieux auxiliaires. C'est ce souci que l'on voudrait, une fois de plus, rendre présent ici. Mais le catholique français se décidera-t-il jamais à le comprendre ?* — V. I.

# CULTURE FRANÇAISE SANS FRONTIÈRE

## POSITION DU PROBLÈME

C'est un fait : le français se parle ailleurs qu'en France. Des millions d'hommes, sur tous les continents, l'ont pour langue maternelle. Romands et Wallons, Canadiens français et Haïtiens, Français d'Afrique ou d'Asie s'éparpillent sur des aires immenses ou se concentrent en groupes compacts. D'autres groupes plus restreints, aux îles anglo-normandes, dans la vallée d'Aoste, en Nouvelle-Angleterre, en Louisiane, aux Antilles britanniques, la Dominique, Sainte-Lucie, à l'île Maurice, que sais-je encore ? conservent vaille que vaille notre parler sans lequel leur individualité disparaîtrait. D'autres enfin cherchent dans notre culture un complément indispensable et presque une composante de la leur propre. Ils lui apportent des écrivains (faut-il rappeler l'Égyptien Élian J. Finbert ou le Péruvien Ventura Garcia Calderon ?); ils ont développé quelquefois toute une littérature; ils se nourrissent de la nôtre.

C'est un autre fait : le Français de France s'en soucie peu, et souvent l'ignore. Ouvrez *l'Encyclopédie française* : vous n'y trouverez, sur la littérature canadienne-française, qu'une dizaine de lignes sommaires, et un seul nom propre, celui de l'abbé Cesgrain, lequel écrivait entre 1860 et 1880. Bédier et Hazard, un peu mieux

informés, ne disent en revanche presque rien de la littérature haïtienne, si riche, que *l'Encyclopédie française* tait entièrement, et qu'ils réduisent à des « poètes parnassiens ». Pendant longtemps ces littératures d'outre-mer n'ont suivi la nôtre qu'en retard et on le leur reproche : comment persistons-nous à fonder nos dédains sur des impressions vieilles d'un demi-siècle ?

Ce numéro spécial voudrait évaluer les rapports de la culture française en France et des cultures françaises à l'étranger. Il a recouru à une collaboration internationale : un Belge, un Suisse, un Canadien, ou Louisianais, un Mauricien, trois Haïtiens; ce dernier chiffre, qui peut sembler insolite, s'explique par la position symbolique d'Haïti, colonie émancipée, et par sa situation de charnière entre l'Europe, l'Amérique et l'Afrique. Un article d'Égypte, qui devait compléter le tableau, a été retenu là-bas par la censure. Le gouverneur général Delavignette traitera de l'Afrique noire. Jean Amrouche, Alioune Diop, soulèveront le délicat problème que pose la culture aux membres de l'Union française; M. Joseph Hours dégagera des conclusions.

Que sont les pays de langue française, hors de France ? Que représentent-ils ? Distinguons. En Europe, ils se situent à l'intérieur d'une ligne très précise et presque immuable au cours des âges, mais qui n'a jamais correspondu à une frontière d'État; elle exclut l'Alsace et la Corse, au patriotisme d'autant plus chatouilleux, mais englobe une partie de la Belgique et de la Suisse qui, depuis Charlemagne, ont vécu à l'écart. Outre-mer, beaucoup plus disséminés, ils tirent leur origine d'une émigration venue de France ou d'une appartenance territoriale française : même au Proche-Orient, les Maronites

se vantent de remonter aux Croisades, et les royaumes latins, le protectorat sur les chrétiens, ont créé des liens intellectuels.

Chacun de ces pays détachés incarne une virtualité de la France telle qu'elle existait à l'époque de leur séparation. Haïti, avec son drapeau issu du tricolore et la devise « liberté, égalité, fraternité » sur ses monnaies, vibre encore au souffle de l'An Deux; le Canada donne peut-être une idée de ce que serait devenue la France de Richelieu ou de Bourdaloue sans l'entrée en scène des « philosophes »; Genève même, la ville du prêtre français Calvin, n'a-t-elle pas réalisé la forme de théocratie dont ses disciples rêvaient?

Ils s'expriment, ils lisent, ils pensent en français. Notre culture n'est pas pour eux une villégiature dont on s'engoue, mais leur propre milieu vital. Ils se rattachent à nos familles spirituelles, se passionnent pour ou contre, sans se croire indiscrets. Pourtant ils sont français d'une autre manière que la France. L'histoire les a différenciés. Pas plus que nous ils ne se sont figés à l'époque de la déchirure. De nouvelles expériences les ont façonnés. Ils ont vécu des heures glorieuses ou tristes qui ne coïncident pas avec les nôtres. L'année 1837, qui ne nous dit rien, rappelle au Canadien l'insurrection des « patriotes »; 1915, qui nous évoque la guerre des tranchées, signifie pour un Haïtien le début de l'occupation américaine. Unité de culture n'implique ni sentiment national commun, ni intérêts toujours concordants. Entre eux et la France il y a les mêmes dissemblances qu'entre des frères dont chacun a son foyer, son cadre intime, sa déformation professionnelle, qui vivent éloignés, qui, lorsqu'ils se rencontrent, ne s'entendent pas toujours, et n'en gardent pas moins indiscutable-

ment un air de famille entretenu par leur échange continuel de lettres et d'idées.

La tentation du cloisonnement est pourtant grande. L'amour-propre aidant, elle affecte surtout les jeunes nations. Périodiquement, au Canada, en Haïti, les générations montantes accusent leurs aînés de n'avoir pas fait assez « canadien » ou « haïtien ». Mais cette tentation n'épargne pas non plus la France, et il n'est pire séparatisme que le séparatisme parisien. Il alimente d'ailleurs les autres, leur fournit des excuses, des arguments, puisés notamment chez Maurras; il les tuerait, mais nous, il nous mutile. Il contraste avec les habiles avances des États-Unis à leurs voisins de langue française, M. Price-Mars, M. Roger Lémelin nous en disent un mot : leur littérature figure au programme des Universités, leurs livres abondent dans les grandes bibliothèques, ces livres introuvables en France; pour les consulter, eux qui relèvent de notre culture, il nous faut passer par la mer; ne parlons pas de l'édition, sujet brûlant, sinon pour observer que, faute d'éditeurs, bien des ouvrages projetés n'ont jamais vu le jour, et qu'en revanche s'il naît une maison d'édition locale, immédiatement une petite guerre absurde s'engage avec ses collègues des bords de la Seine.

Et pourtant, même à parler commerce, que serait devenu le marché du livre français s'il n'avait été soutenu durant l'occupation par l'existence de peuples qui se débrouillaient pour continuer à lire du français et dont les écrits, loin de nuire aux nôtres, élargissaient le public lisant? Le danger ne venait pas d'eux, mais des concurrences non françaises. A la vérité, notre isolationnisme culturel n'est qu'une forme de la paresse. Il consiste à se croiser les bras en attendant le client. Crai-

gnons qu'un jour le client ne s'abstienne, parce que des solliciteurs seront allés chez lui et lui auront proposé peut-être de la camelote, mais adaptée à son usage particulier, en lui faisant miroiter un minimum de réciprocité... « Que la France le comprenne, me disait un Haïtien au lendemain de la guerre : nous aurons toujours besoin d'elle, mais il faut qu'elle vienne à nous, car nous n'avons plus autant qu'autrefois le moyen d'aller jusqu'à elle. » Certains l'ont compris; les Relations Culturelles se sont puissamment développées; pourquoi faut-il qu'elles éveillent tant de jalousies et soient toujours la première victime des restrictions budgétaires ?

S'ils blâment notre indifférence, s'ils regardent avec irrespect nos gens de lettres hypnotisés sur leur nombril, s'ils n'approuvent pas nécessairement toutes les directions de la culture française en France, ses participants étrangers savent pourtant ce qu'ils lui doivent. Un feu sacré, dit M. de Reynold, que cite M. Savioz, un foyer central sans lequel les flammèches s'éteindraient. Même numériquement, ces petits pays n'occuperont jamais vis-à-vis de la France la position des États-Unis face à l'Angleterre ou de l'Amérique latine face à l'Espagne. Le centre de gravité reste à Paris. Raison de plus pour que la France sente ses responsabilités.

On peut d'ailleurs entrevoir dans les réponses faites d'où vient l'attrait incomparable de notre culture.

Elle offre avant tout une leçon de tolérance. Nourrie de multiples alluvions, confluent des tendances les plus variées, elle comporte depuis l'origine non seulement un dialogue mais une conversation à plusieurs où les intransigeances et les anathèmes n'ont certes pas manqué, mais dont l'harmonie globale ne permet aucune exclusive

absolue. La France de Bossuet et non celle de Voltaire, diront les uns : mais imagine-t-on l'esprit français sans Voltaire? La France de la Révolution et non celle de l'absolutisme, diront les autres : mais retranchera-t-on de la France Louis XIV ou même Polignac? Laissés à eux-mêmes, les pays de langue française proposeraient chacun, de leur culture, une image unique : nous les obligeons à réfléchir, à comparer, et, s'ils se regardent mutuellement, ils doivent voir qu'eux-mêmes apportent un faisceau de clichés différents. « Paris m'a appris à être beaucoup moins sûr de mes jugements », me disait un étudiant haïtien. Paris enseigne le sentiment du relatif, la compréhension d'autrui, qui peut dégénérer en scepticisme, mais s'appelle aussi humilité; Paris dissuade de réprouver sans chercher d'abord pourquoi notre contradicteur croit avoir raison. Dans un monde livré aux forces oppressives, la France demeure le refuge où les opinions se confrontent, la patrie de la liberté avec ses éblouissements et ses risques; c'est à ce mot magique de liberté qu'au XIX^e siècle elle devait son prestige, et longtemps avant 1789, indépendamment de toute idéologie, elle était le pays de l'observation narquoise et de la sagacité que les apparences ne dupent pas. *Mussolini ha sempre ragione* : les classiques admiraient Louis XIV, lui décernaient des éloges, mais jamais vous ne les entendrez proclamer que « Louis XIV a toujours raison » : au sommet de sa puissance, ils le mettent en garde contre les flatteurs, sur tous les tons, et lui rappellent sans cesse que le plus grand roi n'est qu'un homme faillible. On aime la littérature française parce qu'on sait qu'elle n'est pas une littérature officielle. De là le rôle qu'y jouent les irréguliers, les non-conformistes, de Rousseau à Gide. Elle a su s'engager plus d'une fois au service

de causes généreuses ou folles, mais en notre temps saturé d'engagements implacables on y cherche surtout un exemple d'intelligence probe et désintéressée.

On y cherche aussi la chaleur humaine. Elle n'a jamais voulu s'identifier avec un point de vue de classe ou de race. Héritière des Gréco-Romains, formée à transporter une civilisation aussi éloignée que possible de la nôtre, ayant retenu du christianisme surtout l'aspiration à l'universel, visant à convertir plutôt qu'à combattre, elle ne tente pas d'imposer ses mœurs particulières mais se fait le prosélyte d'une justice ou d'une raison conçues pour tous les hommes et auxquelles volontiers elle s'immolerait. L'indifférence aux peuples de langue française, qui contraste avec la popularité des traductions, s'explique en partie ainsi. Le Français s'intéresse surtout à un autre que lui et aime trouver en cet autre un homme comme lui. Nul n'a moins parlé de soi-même : éliminez de sa littérature tout ce qui ne se rapporte pas spécifiquement à la France, et vous verrez le peu qui subsistera. Nos licences en histoire, contrairement à ce qui se fait ailleurs, ne comportent pas de certificat d'histoire de France, mais uniquement des certificats généraux d'histoire ancienne, médiévale ou moderne. Mais c'est aussi pourquoi notre culture séduit des hommes comme les primitifs de l'Afrique noire que tout leur passé sépare de nous; c'est pourquoi elle survit, comme en Haïti, à la dépendance politique (elle eût même pu servir l'association politique, le général haïtien Nemours vient de le montrer dans un excellent article de la revue *Tropiques*, si les intérêts matériels des colons n'avaient tout torpillé); c'est pourquoi son universalité persiste, concurremment avec celle de l'anglais, malgré les facteurs démographiques ou commerciaux qui la défavoriseront.

C'est dire qu'une telle universalité tient à des valeurs qualitatives. Elle inflige un démenti aux matérialismes économiques ou pratiques. Et le souci de l'art, de la perfection tentée pour elle-même, contribue à son appel. Ne jetons pas trop vite la pierre aux mandarins. Il est bon au lutteur, et sa lutte même en profite, de se retremper dans la sérénité des grandes œuvres. Il nous est bon, à notre époque pressée, de nous recueillir dans la contemplation d'un beau qui ne soit pas utile. Il est bon que des cénacles s'y consacrent, même en dehors des voies battues et facilement accessibles. Le maniement du français, si l'on ne veut se contenter du médiocre, exige un effort. L'exemple d'hommes qui poursuivent une recherche désincarnée, dans le domaine des lettres et des arts, offre un stimulant, un levain. A certains égards, le peuple français tout entier représente une aristocratie de l'esprit (c'est d'ailleurs ce qui le rend si difficile à gouverner); ceux qui veulent étendre l'élite en d'autres peuples, de langue française ou non, puiseront chez lui des ressources et du réconfort.

Mais les qualités de l'esprit français, et ses défauts corrélatifs, ne se sont pas développés tout à fait de même en France et sous d'autres climats. Voilà pourquoi nos frères de langue, mûris ailleurs, apportent à notre culture un enrichissement, un équilibre, des leçons. Leurs critiques nous aideront à nous mieux connaître.

La France est très intellectualisée; le danger, c'est qu'elle ne devienne livresque, qu'elle ne rompe, comme le redoute M. Hours, avec les réalités. Notre jeunesse se précipite vers des études secondaires ou supérieures comme vers une évasion. Nous formons des ingénieurs agronomes plutôt que des cultivateurs, des inspecteurs

des forêts plutôt que des bûcherons. L'amour des idées peut nous faire oublier la salubrité de la vie concrète. Nos adolescents commentent Chimène ou Oreste longtemps avant de ressentir la moindre passion amoureuse, et s'habituent ainsi à disserter en théorie de ce qu'ils ne connaissent pas vraiment. Celui qui travaille de ses mains se croit victime d'un sort injuste et le plumitif muni de ses diplômes les croit une preuve de sa supériorité. Nous avons pourtant d'excellents techniciens, et c'est eux, souvent, qu'il nous faudrait montrer à l'étranger, pour dissiper les légendes qui prétendent nous enfermer dans la littérature. Un contact avec le Français d'outre-mer ou avec le Canadien, aux prises avec une nature qu'il dompte, nous amènerait à redresser notre échelle des valeurs, à redécouvrir la grandeur de l'action humaine fertilisant la matière; une communion avec le Noir d'Afrique ou d'Haïti introduirait dans un monde où l'instinct sait mieux capter les forces élémentaires.

Nos concours affinent nos instruments de pensée et garantissent un recrutement où les considérations de personne ou de parti interviennent moins que partout ailleurs; le danger, c'est que le moyen ne soit pris pour la fin, que l'enthousiasme ne s'évanouisse dans une course au gagne-pain, que le désir de sécurité ne supprime les initiatives. Nous tendons au fonctionnarisme généralisé; chacun voudrait s'en remettre à l'État de son destin. Le maquis a révélé souvent des chefs que la vie ordinaire eût laissés inaperçus; souvent aussi, chose caractéristique, ils n'ont pas su se réadapter aux circonstances normales; et l'on en dirait sans doute autant de ces aventuriers qui ont bâti les colonies en dépit des bureaux parisiens. Dans les sociétés plus jeunes ou moins centralisées, les existences hors série s'intercalent mieux, le

goût du risque se perd moins; elles nous rappellent au sens des responsabilités individuelles.

Un autre danger des concours, c'est de modifier progressivement la structure sociale de la France. Devons-nous encore parler de démocratie, ou d'une série d'oligarchies méprisantes les unes des autres, celle des agrégés, celle du quai d'Orsay, celle des inspecteurs des finances qui s'attribuent la compétence de trancher sur ce qui importe ou n'importe pas en tout domaine? De là vient aussi le foisonnement des intérêts particuliers qui se font mutuellement la guerre. Il est rafraîchissant de regarder vers des pays où la lutte des classes n'existe guère parce que les différences de fortune ou de métier ne constituent en aucune façon une barrière, où je puis sans étonner personne inviter ma femme de ménage et manger moi-même à sa table, où chacun a l'impression que sa situation dépend de son talent, peut-être de la chance, non d'un compartimentage préexistant. En écrivant ceci, je songe au Canada, à la Suisse aussi un peu. Ces pays plus démocratiques socialement (où par le fait même les revendications sociales se manifestent moins), à la littérature plus directement issue du peuple, reprocheront, avec M. Lémelin, à certains de nos écrivains de réduire notre culture à « une connaissance de luxe pour millionnaires studieux ». Il y a là en effet un péril : évitons que demain en Amérique latine, comme hier en Europe centrale, le français ne devienne la langue des aristocraties dépossédées, et sachons apporter aux classes montantes cette culture plus populaire qu'en fait nous possédons.

Et puis, en dehors de tout cela, les pays de langue française nous donnent une leçon précieuse de vouloir-vivre. Le Français de France trouve tout naturel d'être

français; dirai-je qu'il y voit encore une définition livresque, et que sa personnalité lui semble attachée à un papier administratif? Mais le Canadien, qui n'a pas ce papier, sait qu'elle n'en dépend nullement et a su la garder française, moyennant une lutte continuelle; le Mauricien, laissé à lui-même depuis un siècle et demi, s'est voulu Français; le Wallon, le Romand ont conscience de ce que leur culture apporte d'original au complexe multilingue dont ils font partie. Ils ne dédaignent pas, pour autant, les cultures étrangères auxquelles ils se frottent et sans se laisser entamer ils leur servent quelquefois d'introducteurs en France. Mais ils ont opté pour la nôtre, non par hasard mais de propos délibéré, ils nous fournissent des raisons de croire en elle, et un exemple tonique contre des pessimismes trop fréquents.

Par eux, la culture française déborde non seulement le cadre de la France mais celui du continent européen. Elle devient ainsi un facteur essentiel de paix. Car il est très beau de rêver d'Europe, et l'Europe doit s'affirmer; mais si nous nous limitions à l'Europe, si nous dressions un continent contre l'autre dans leur unité d'ailleurs factice, nous aboutirions, entre autres inconvénients, à de nouvelles guerres plus totales et plus cruelles; nous reculerions par rapport aux organismes supra-continentaux que sont l'Union française et le Commonwealth britannique. Au delà de ces organismes, les cultures rapprochent; elles leur survivent, elles les aident à se compénétrer; supérieures aux intérêts, elles constituent un trait d'union d'autant plus fort qu'elles reposent davantage sur l'esprit et se veulent plus universellement humaines.

AUGUSTE VIATTE.

## *Belgique*

Ancienne terre bourguignonne passée à la maison de Habsbourg avec l'héritage de Charles le Téméraire. Pas d'appartenance française récente, sauf durant la Révolution et l'Empire. Mais la Belgique indépendante, née d'une insurrection contre les Pays-Bas, a d'abord voulu se donner pour roi un fils de Louis-Philippe; son régime politique unitaire a longtemps favorisé la prépondérance exclusive du français. Aujourd'hui la poussée démographique des Flamands a placé les Wallons dans la situation d'une minorité sur la défensive; cette défensive prend quelquefois des formes extrêmes allant jusqu'au séparatisme. Une fraction de la bourgeoisie flamande conserve d'autre part l'usage du français.

# LA LIBERTÉ NÉCESSAIRE

Comme on le sait, la Belgique est une entité historique qui n'existe comme État souverain que depuis 1830 et qui est partagée, culturellement, en deux groupes : le groupe flamand, qui occupe la partie nord du pays, et le groupe wallon qui occupe la partie sud. (Le recensement de 1945 donne les chiffres suivants : région flamande : 4.205.935 habitants; région wallonne : 2.856.661; région bruxelloise : 1.282.438.)

Malgré cette dualité culturelle, le pays n'est pas une création artificielle des traités. Le paradoxe de la Belgique, c'est l'existence d'une telle unité sur le fond d'une irréductible dualité. Entre Flamands et Wallons il n'y a pas seulement différence de langues, mais aussi de tradition, de sensibilité, de caractère. La situation des uns et des autres à l'égard de la culture française sera commandée non seulement par les faits linguistiques, mai

aussi par l'évolution historique et les données de la sensibilité.

*Culture française en pays flamand.*

En Flandre, on parle le néerlandais et en Wallonie le français, Bruxelles constituant une zone intermédiaire à prédominance française. Cependant, ce n'est là qu'une première approximation. D'abord, dans les couches non cultivées, on parle des dialectes, aussi bien en Flandre qu'en Wallonie. D'autre part, en Flandre, l'aristocratie et la bourgeoisie parlent français depuis toujours. En 1830, le français fut établi comme unique langue officielle du nouvel État. Ce n'est qu'à partir de 1898 que le néerlandais a été admis comme seconde langue nationale et l'égalité linguistique complète n'a d'ailleurs été acquise qu'à la veille de la dernière guerre. Actuellement, la culture flamande est en pleine expansion. Désormais sûre d'elle-même, elle peut oublier les anciennes méfiances et adopter une attitude beaucoup plus compréhensive à l'égard de la culture française.

Il y a donc, en Flandre, au point de vue de la culture française, deux couches de phénomènes. D'une part, une ancienne tradition qui remonte au temps où le comté de Flandre faisait partie du royaume de France maintient, dans les villes flamandes, une culture de type assez aristocratique qui est actuellement en voie de disparition mais qui a eu des représentants extrêmement brillants : Maeterlinck, Verhaeren, plus près de nous de Ghelderode, sont flamands. C'est sans doute à Gand que l'on peut trouver aujourd'hui le milieu de culture française le plus raffiné en Belgique; mais il apparaît un peu comme la fin d'une haute tradition qui a réussi cependant de façon remarquable à intégrer le patrimoine littéraire français dans la sensibilité austère et quelque peu hautaine de la vieille ville patricienne où vit encore si fortement l'esprit des temps hanséatiques.

D'autre part s'est constituée, depuis le début du siècle, une nouvelle élite intellectuelle issue du mouvement flamand, qui est restée étroitement liée au peuple et qui tient actuellement en mains non seulement la vie culturelle, économique et politique de la Flandre, mais une grande partie des postes de commande du pays lui-même. Après avoir travaillé de toutes ses forces à donner aux Flamands une vie culturelle propre, elle éprouve actuellement le besoin de renouer un contact étroit avec une culture universelle et c'est vers la culture française qu'elle se tourne de préférence. Pour les jeunes intellectuels flamands qui ont fait toutes leurs études en néerlandais, la culture française apparaît aujourd'hui comme une réalité extérieure, au même titre que la culture allemande par exemple, mais l'intérêt qu'ils lui portent aura des conséquences d'autant plus intéressantes qu'ils abordent la culture française avec les richesses reçues de leur propre tradition culturelle.

*En Wallonie.*

En Wallonie, la situation est à peu près l'inverse de ce qu'elle est en Flandre. Alors que la Flandre, de parler germanique, a fait partie du royaume de France, la Wallonie, de parler roman, a été rattachée au Saint-Empire. La Flandre est restée attachée à la France au plan culturel — alors qu'elle en était très éloignée au plan de la sensibilité. La Wallonie, au contraire, toujours très proche de la France au plan de la sensibilité, est restée longtemps assez à l'écart de la vie culturelle française proprement dite.

La France exerce sur les Wallons une action polarisante, parfois diffuse, parfois extrêmement précise, due sans doute avant tout à la communauté de langue. Le partage des mêmes épreuves au cours des deux dernières guerres n'a fait que renforcer la conscience de tout ce qu'implique une telle communauté. De plus, l'idée fran-

çaise de nation a exercé une attraction certaine sur la sensibilité wallonne. En octobre 1945, au congrès national wallon (expression du mouvement wallon), quatre cent quatre-vingt-six délégués sur mille quarante-huit se prononcèrent pour le rattachement de la Wallonie à la France. Mais il s'agissait là d'une explosion sentimentale qui ne trouva aucun écho réel dans le pays et suscita même une vive réprobation.

Sur la signification réelle du mouvement wallon contentons-nous d'indiquer deux choses :

Il existe en Wallonie le sentiment d'une certaine solidarité avec la réalité française et une sorte de sympathie naturelle à l'égard de la France en tant que nation. La France apparaît comme une sorte de mythe, un monde non immédiatement donné, mais qui serait finalement, le monde vrai. Elle apparaît surtout ainsi qu'aux Français eux-mêmes, comme une personne. D'où la désillusion qui se produit quand on s'aperçoit que la réalité ne correspond pas au mythe, par exemple lors de la défaite de 1940. Inversement, pendant la guerre, de Gaulle était pour la plupart la grande figure, le symbole même de la résistance.

Mais les Wallons n'en restent pas moins attachés à la Belgique en tant que cadre national. Car ils savent bien que, s'ils étaient rattachés à la France, ils seraient complètement noyés dans les rouages d'un grand État. Comme tous les Belges, ils sont spontanément hostiles au Jacobinisme, ils ont une méfiance traditionnelle pour l'État, qui a toujours représenté jusqu'en 1830 une intervention étrangère. Le vieil esprit communal est resté extrêmement vivace; le sens de l'autonomie régionale et individuelle est profondément ancré dans toutes les couches de la population; les pouvoirs locaux se défendent de leur mieux contre la centralisation administrative croissante.

Il y a donc à la fois solidarité et autonomie. Le sentiment de cette autonomie peut même aller jusqu'à une

opposition très vive à l'égard de tout ce qui vient de France. En particulier, les Belges ne peuvent supporter la tendance inconsciemment impérialiste du comportement français qui le porte à considérer avec un certain mépris ou avec un air légèrement protecteur ce qui n'est pas français, ou à annexer purement et simplement tout ce qui est de langue française et qui a quelque valeur.

Tout disposait évidemment les Wallons à prendre une part active au développement de la culture française. Leur culture est la culture française; les livres qu'ils lisent sont des livres français; la littérature qu'on leur explique dans les classes est la littérature française; dans l'enseignement de l'histoire générale on insiste surtout sur l'histoire de France.

Mais la Wallonie souffre d'un retard considérable au point de vue culturel. Alors que les grandes villes flamandes dès le Moyen-Age, grâce à leur rôle économique, accédaient à un niveau réellement universel, la Wallonie, essentiellement agricole, restait en dehors des grands courants historiques. Seule la principauté de Liége eut un certain éclat, mais elle ne peut constituer un pôle durable de création culturelle.

Au siècle dernier s'est établie en Wallonie une industrie lourde qui a rapidement donné au pays un grand essor économique. Mais il n'existait pas de grande tradition culturelle. La situation eût été sans doute différente si la Wallonie avait fait partie d'un grand État : elle aurait pu alors bénéficier de l'influx direct venu des grands centres. Mais l'État belge de 1830 ne pouvait jouer ce rôle; Bruxelles n'était pas du tout une capitale culturelle. Aujourd'hui, la situation a bien changé. Les deux dernières guerres ont fait sortir la Belgique de son isolement et lui ont permis de rejoindre les courants universels. La jeune génération a une sensibilité de plus en plus « européenne ». Une tradition universitaire solide s'est créée. Les échanges internationaux se développent de plus en plus. Bruxelles devient une ville européenne.

*Situation nouvelle de la culture en Belgique.*

En même temps, le problème de la culture se repose sur des bases nouvelles. L'exigence de culture devient plus grande, et elle se traduit automatiquement, pour les Belges d'expression française, par une participation plus intense à la vie de la culture française. Paris devient plus proche. Un public de plus en plus large s'intéresse aux grandes productions littéraires, picturales, musicales et suit l'actualité culturelle exactement comme peut le faire le public parisien. Et d'autre part la production nationale ne cesse de croître en qualité et en quantité.

Certains noms appartiennent à ce que l'on pourrait appeler la littérature française officielle, ainsi ceux d'Henri Michaux et de Charles Plisnier. Même parmi ceux qui n'ont pas atteint la célébrité, il y a des écrivains de grand talent. Chose remarquable, la Belgique semble produire plutôt des poètes que des romanciers. En musique, le niveau atteint actuellement est particulièrement remarquable. Dans la peinture, qui était toujours restée l'apanage de la Flandre, la Wallonie semble avoir maintenant comblé son retard et même prendre la direction du mouvement.

Mais la culture ne peut être réduite au domaine de l'esthétique. Fondamentalement, elle est l'expression d'une expérience historique. Elle joue, à l'égard de la vie d'une communauté, un rôle à la fois réflexif et prospecteur. D'une part elle permet à cette vie de se reconnaître, de se manifester dans l'objectivité des œuvres, mais, d'autre part elle l'éclaire, elle lui fixe des idéaux, elle l'aide à se diriger; elle est ainsi à la fois le reflet du passé et la préparation de l'avenir. Une culture est inséparable de la communauté historique dans laquelle elle se fonde. Et ceci est particulièrement vrai de la culture française. Cette remarque suffit à faire apercevoir le

caractère profondément ambigu de la situation qu'occupe la culture française en Belgique.

Il n'y a pas, en Belgique, de culture nationale, qui puisse être l'expression de la tradition historique de ce pays. D'autre part, il n'y a pas de culture véritablement européenne qui pourrait être le véhicule de l'expérience historique actuelle, dans laquelle les hommes d'Europe occidentale prennent conscience de leur solidarité. Les Belges d'expression française participent à une culture qu'ils ne peuvent assumer intégralement parce qu'ils ne participent pas à la vie historique dans laquelle elle s'insère. D'où une tension de plus en plus grande qui, pour certains, est un véritable déchirement.

En général, cette tension se traduit par une dissociation intégrale entre le plan de la culture et le plan de la vie réelle. La culture est alors conçue comme une sorte de luxe, comme une pure superstructure qui sert à agrémenter la vie ou à lui donner un certain style — mais qui est sans rapports avec la vie politique, économique, sociale. D'où une conception presque purement esthétique de la culture.

Ce phénomène est renforcé par l'absence, en Belgique, d'une vie philosophique véritable. Il n'y a pas de classe de philosophie dans l'enseignement secondaire; dans les universités, la philosophie ne joue qu'un rôle très mince. L'important centre philosophique de Louvain, qui ne touche qu'un nombre restreint d'étudiants, n'agit pas sur la vie réelle du pays : son influence s'exerce plus sur le plan international que sur le plan national belge.

Bien entendu, cela ne signifie pas que l'on ne s'intéresse pas aux idées. Mais il y a une dissociation presque absolue entre le monde des idées et le monde des choses. L'abstraction est réellement un isolement. Il n'y a culture vivante, précisément, que pour autant qu'il y ait passage permanent du concret à l'universel et inversement. En Belgique, on se défie de l'universel. La politique, par exemple, est bien plus une question de per-

sonnes, de traditions et d'administration qu'une question d'idées. Il n'y a pas de vraie philosophie politique.

L'esprit scientifique se porte beaucoup plus vers les travaux d'érudition ou vers les travaux expérimentaux que vers les idées générales. On fait du travail extrêmement sérieux et solide, mais il y manque souvent un certain esprit de synthèse. De façon générale, les Belges n'ont guère cette capacité du décollement qui permet de faire apparaître — au delà des sens immédiats — des sens plus cachés et plus universels — et qui caractérise les grandes créations. Ils sont plus doués pour des réalisations d'ordre pratique que pour de grandes percées dans l'ordre de l'esprit. Et cela tient en partie à la façon dont ils se servent de la langue : celle-ci sert avant tout à désigner des objets, elle n'est qu'un véhicule — elle n'est pas considérée comme un domaine autonome dont on peut se servir en quelque sorte à l'état pur, sans référence au monde des choses.

Cependant, chez les plus jeunes, cette situation tend à se renverser. Le monde de la culture ayant pris pour eux plus d'importance, ils sont entrés beaucoup plus profondément dans le mouvement interne de la culture française — non seulement en tant qu'elle est un héritage du passé, mais également en tant qu'elle est une création toujours actuelle, étroitement mêlée à l'événement. Ils n'ont pu le faire qu'en s'identifiant dans une certaine mesure à la réalité historique de la France, en retrouvant, par une sorte d'induction vitale, les courants profonds de sensibilité qui alimentent la philosophie, la littérature, la peinture et la musique françaises. Mais du même coup ils éprouvent quelque peine à retrouver la réalité historique dont ils font cependant partie. Ainsi certains connaissent beaucoup mieux la vie politique française que celle de leur propre pays. Par un curieux renversement, ils sont ainsi portés à vivre davantage dans l'idée que dans le réel. Non pas parce qu'ils séparent l'idée du réel, mais parce que l'idée qu'ils pensent

ne correspond pas au réel qu'ils vivent. Bien entendu, ceci n'est le fait que d'un petit nombre, c'est une sorte de situation-limite, mais elle marque tout de même le sens d'un certain mouvement.

De plus en plus, les jeunes Belges d'expression française sentent que la solidarité qui les lie à la France n'est pas seulement intéressée à la conservation d'un certain patrimoine, mais qu'elle a une signification positive par rapport à l'actualité. Ils sentent qu'ils ont à prendre leur part dans l'accomplissement de la mission historique de la France. Or, en ce point, nous retrouvons le problème de la culture française dans toute son ampleur.

### *Apport possible à la culture française.*

Cette culture est étroitement liée à la vie de la nation française; il n'est pas possible d'isoler les différents aspects de la vie française, la culture fait système avec tout le reste et en particulier avec la vie politique. D'autre part, cette culture se présente avec des prétentions universelles; elle se donne comme l'expression non pas de l'homme français, mais de l'homme tout court.

Ceci avait un sens aussi longtemps que la France jouissait de l'hégémonie politique en Europe et dans le monde. Mais, depuis le XVIII^e siècle, une dissociation de plus en plus grande ne cesse de se manifester entre la culture française et le rôle politique de la France. La dernière guerre a achevé de consommer cette dissociation.

Actuellement, le problème central qui se pose à la France est de retrouver, dans le monde d'aujourd'hui, une place qui corresponde vraiment à la tradition qu'elle a enfantée. Il ne peut plus s'agir pour elle de retrouver une hégémonie politique, ni même culturelle. Mais parce qu'elle est réellement dépositaire de valeurs universelles, elle peut apporter une contribution capitale à la cons-

titution du nouvel humanisme qui est en train de se chercher. Elle peut jouer le rôle d'une sorte de conscience réflexive de l'humanité. Mais cela exige un effort de dépassement des cadres anciens.

Il s'agit, pour la culture française, d'intégrer à sa propre conscience la dissociation dont il vient d'être question et en même temps de prendre appui sur un sol réellement universel. Elle y est admirablement préparée par tout son passé et par les attaches que la France a su se créer dans toutes les parties du monde.

Il est, en outre, un problème d'extrême importance qui doit être résolu : c'est celui de la rencontre entre la culture française et la culture allemande. L'Europe ne pourra pas jouer le rôle qui est le sien aussi longtemps que cette rencontre ne se sera pas faite en profondeur. Tout indique qu'elle est en train de s'opérer. Mais un grand changement reste à faire.

Dans ce travail de transmutation et d'intégration, la culture française peut certainement trouver un appui très efficace dans les groupes de langue française qui sont hors de France.

Elle a tout à gagner à une certaine décentralisation. Paris restera bien entendu le centre de la vie culturelle française, mais des contacts étroits doivent se développer entre Paris et tous les centres qui appartiennent à l'aire d'extension de la langue française. Le rôle de ces centres peut être considérable, parce qu'ils représentent des sources de sensibilité très différentes et parce qu'ils peuvent constituer des zones de contact et d'échange avec d'autres cultures. Bruxelles en particulier, grâce à sa situation de capitale, qui lui permet d'échapper dans une large mesure à la centralisation parisienne, grâce aussi à sa situation géographique qui la met au point d'intersection des différentes zones d'influence qui se partagent l'Europe occidentale, peut apporter à la culture française une contribution d'un grand intérêt.

La tension qui existe actuellement en Belgique va

évidemment se résoudre au fur et à mesure que cette intégration va se réaliser. Et, fondamentalement, elle est déjà surmontée. Les jeunes Belges d'expression française sentent qu'ils ont à jouer vis-à-vis de la culture française non plus un rôle purement réceptif mais un rôle réellement actif. Non seulement au plan des œuvres littéraires, mais dans une participation effective aux courants vivants qui préparent l'éclosion des grandes œuvres.

Sans doute cela exigera une présence plus étroite à la réalité française, et, par exemple, une participation plus large à la vie universitaire française. Mais ils savent que cela n'exigera pas d'eux qu'ils s'absorbent dans la vie de la nation française. Bien au contraire, dans la mesure où il s'agit de créer quelque chose qui dépasse les cadres nationaux, ils se trouvent dans une situation à certains égards fort avantageuse. Car ils risquent moins de céder à l'action de certains préjugés, ils sont en contact avec d'autres influences anglo-saxonnes et germaniques, et surtout ils ont éprouvé déjà en eux-mêmes cette dissociation qui est comme la condition nécessaire d'une nouvelle universalisation.

Dans la mesure où les réalités nationales s'estompent, où l'Europe commence à exister en tant que communauté, ils se sentent plus libres à la fois à l'égard de leur propre pays et à l'égard de la France. Parce qu'ils croient de toutes leurs forces à la grandeur de l'humanisme français, c'est d'un seul et même mouvement qu'ils se préparent à assumer des tâches réellement universelles et à prendre pleinement leur part dans l'édification de la culture française de demain.

JEAN LADRIÈRE.

# *Suisse*

Environ un million de Romands sur quatre millions de Suisses. Mais quatre universités en Suisse romande (Genève, Lausanne, Neuchâtel, Fribourg) contre trois (Bâle, Berne, Zurich) dans toute la Suisse allemande.

Vie intellectuelle donc très individualisée; on devrait peut-être, à cet égard, parler « des Suisses » plutôt que « de la Suisse ». Chaque canton forme d'ailleurs un petit État. Trois de ces États romands : Genève, Lausanne, Neuchâtel, sont protestants; les deux autres : Fribourg et le Valais, comprennent quelques districts de langue allemande; enfin, le Jura bernois est une minorité française annexée depuis 1815 à un canton de langue allemande. Caractéristiques par rapport à la France : soit cette différentiation religieuse, soit cette symbiose avec une autre culture.

M. Savioz est professeur à l'École polytechnique fédérale de Zurich. Valaisan, il a fait auparavant sa carrière universitaire en Égypte et dans la zone française d'Allemagne.

## LE DANGER DE L'ISOLEMENT

UNITÉ et diversité de la Suisse. C'est un cliché qu'on interprète souvent à tort et à travers. Il importe d'en connaître tout d'abord la signification et la portée véritables si l'on veut se faire une idée exacte des relations culturelles entre la France et la Suisse. Le premier caractère, l'unité, est le plus apparent dans une certaine perspective extérieure. On peut y voir cinq aspects principaux : Unité politique : La Suisse est aujourd'hui une Confédération d'États plus ou moins autonomes. Unité géographique : elle est formée de régions montagneuses et d'un plateau central, bordé au sud et à l'est par la haute murailles des Alpes, à l'ouest par la barrière du

Jura, au nord par le fossé du Rhin. Unité stratégique : Cette unité lui est imposée par la configuration du territoire, qu'il faut défendre en commun. Unité historique : elle s'est constituée lentement au prix d'énormes efforts et de luttes sanglantes et prolongées, comme se bâtit une « cathédrale » jamais complètement achevée. Unité d'esprit enfin : Car il existe un « esprit » suisse, comme nous le montrerons plus loin.

L'unité forme la charpente, le cadre de la maison, mais la maison elle-même est compartimentée à l'extrême. Elle n'a rien structurellement de la régularité géométrique des alvéoles d'abeille; elle évoque plutôt l'image des nids d'oiseaux construits avec des matériaux très variés et adaptés au milieu et aux besoins. La Suisse est « diverse ». La variété de sa géographie physique est assez connue. On est généralement moins au clair sur la complexité de sa géographie linguistique et culturelle. Essayons de la décrire brièvement.

Le dernier recensement fédéral de 1941 mentionne une population de « résidence » de 4.265.703 habitants. La statistique établie d'après la langue d'origine donne les proportions suivantes : Langue allemande : 3.097.060 — 72,6 %. Langue française : 884.669 — 20,7 %. Langue italienne : 220.520 — 5,2 %. Langue romanche, restée très proche du latin et parlée dans les Grisons : 46.456 — 1,1 %. Langues étrangères : 16.988 — 0,4 %. La statistique dressée d'après la confession religieuse révèle une diversité non moins grande : Protestants de toutes les sectes : 2.457.242 — 57,6 %. Catholiques « romains » et catholiques « chrétiens » ou vieux-catholiques, détachés de Rome lors de la proclamation de l'infaillibilité pontificale, qu'ils refusèrent d'admettre : 1.754.204 — 41,1 % (il est curieux de voir réunies sous la même rubrique ces deux confessions, mais ne soyons pas trop exigeants en matière dogmatique à l'égard de l'administration fédérale; par recoupage on arrive à 29.999 catholiques « chrétiens » et à 1.724.205 catholiques

« romains »). Israélites : 19.429 — 0,5 %. Autres religions et sans religion : 34.828 — 0,8 %.

Ces chiffres montrent avec « éloquence » la structure multiforme — linguistique et religieuse — de la population suisse. Cette structure n'est pas constituée, il importe de le remarquer, de blocs juxtaposés, mais d'une interpénétration très profonde des divers éléments. Certes, quant à la langue on peut parler de Suisse allemande, de Suisse française, de Suisse italienne, car il est vrai que les cantons du centre et de l'est sont de langue allemande, ceux de l'ouest — Genève, Vaud, Neuchâtel, en majeure partie le Valais et Fribourg, et le Jura bernois — de langue française; le Tessin, au sud, de langue italienne. Mais c'est voir les choses du dehors. La réalité intérieure est différente. Le français est parlé et compris généralement jusqu'aux couches moyennes des cantons alémaniques. En outre, les Suisses romands forment aujourd'hui des minorités considérables dans toutes les villes et bourgades de la Suisse orientale et centrale. Ils y sont comme professeurs, étudiants, fonctionnaires des administrations fédérales, employés de banque, de commerce ou d'hôtel, techniciens, apprentis, ou ouvriers dans l'industrie. Ils résident, par exemple, au nombre de 12.904 à Zurich, de 6.192 à Bâle-Ville, de 2.468 en Argovie. A l'inverse, une proportion plus grande de Suisses alémaniques exercent des professions ou des métiers semblables en Suisse française. On en comptait, toujours en 1941, 23.716 à Genève, 37.584 à Vaud, 13,172 à Neuchâtel. Les échanges linguistiques constants sont donc considérables. Il faut tenir compte aussi des déplacements quotidiens dans les deux sens. La langue française est diffusée également — est-il besoin de le dire? — par la presse de France et par la presse de Suisse française, par la radio, le cinéma, le théâtre, les écoles, l'université. On ne saurait non plus négliger un phénomène qui échappe à un observateur de passage, à savoir la tendance généralisée des Suisses

alémaniques de converser en français avec les « Velches ». On en peut donner plusieurs raisons : le désir d'exercer leurs connaissances du français, la sympathie ou la bienveillance à l'égard du Romand, mais surtout une certaine « gêne » qui s'expliquerait le mieux par le fait qu'en Suisse alémanique les dialectes régionaux qu'on désigne par le nom générique de *Schwyzertütsch* sont en réalité la langue maternelle, celle qu'on parle et qu'on entend dans toutes les couches de la société. L'allemand est la langue qu'on apprend en classe, qu'on écrit, dont on use dans les professions libérales, mais qui n'est pas familière au Suisse allemand comme le français l'est au Romand. D'autre part, à moins d'être né en pays alémanique ou d'y avoir séjourné longtemps, le Suisse français n'arrive pas à parler couramment le dialecte; il connaît mieux l'allemand parce qu'il l'a appris à l'école. De là la préférence de son compatriote de l'est de s'entretenir avec lui en français. Glisserai-je enfin la circonstance particulière que mentionne Charly Clerc ?

> Et lorsque le régime d'outre-Rhin, comme ce fut le cas sous Hitler, est en radicale opposition avec la démocratie et la liberté telles qu'elles sont ici entendues, le dialecte redouble de vitalité; il s'en donne à cœur joie; il manifeste la résistance d'un peuple germanique à la Germanie; il exprime le *nous maintiendrons* de la Suisse allemande. Elle peut sembler bizarre cette relation du facteur politique et du langage. Pour nous de Suisse romande, la France pourrait être monarchie de droit divin ou république des soviets, nous n'en parlerions pas moins français, pour la simple et suffisante raison que nous sommes Suisses français. Pour nos Confédérés de Suisse allemande, il en va tout autrement (*L'Ame d'un pays*, p. 131).

La conversation, on le présume, n'est pas l'unique contact avec la langue et la culture française. Il n'est pas excessif d'affirmer que le Suisse allemand instruit se nourrit à parts égales de la culture française — littérature, arts, science — et de la culture allemande. Tel n'est

pas souvent le cas, inversement, du Suisse romand. On déduira facilement de ces considérations le rôle important d'intermédiaire entre différentes civilisations que joue le Suisse en général.

Ce tour d'horizon géographique révèle le rayonnement incontestable du français à travers toute la Suisse, mais il ne nous apprend pas comment et dans quelle mesure la culture française y imprègne les esprits. Essayons de nous en faire une idée.

L'esprit romand n'est pas l'esprit français. Quel est son caractère propre? On pourrait envisager d'abord ses manifestations extérieures, par exemple, les nombreux provincialismes, l'intonation de la voix, très différente d'un canton à l'autre, la prononciation de certaines voyelles ou consonnes, comme le roulement du *r* (tonne*rrr*e), le prolongement aérien des nasales (pe*nnn*te) du Valaisan, l'*é* mouillé devant un *e* muet (vallé*i*e) du Vaudois; mais des particularités analogues se rencontrent un peu partout en France. Toutefois, de tels phénomènes dénotent déjà une atmosphère, un état d'âme assez déterminés. La lenteur de la phrase, l'élocution hésitante, souvent embarrassée, peuvent agacer le Français pétillant, sûr de son expression, mais ne sont-elles pas signes de mesure, de pondération, de sagesse peut-être? Le Suisse romand a sa façon à lui d'envisager la vie politique et sociale, même la vie religieuse et familiale. Cette façon lui est imposée, d'une part, par la structure physique de son pays : exiguïté du territoire, horizon borné par la montagne dont l'austère sublimité l'invite à une certaine ascèse spirituelle. Elle lui vient d'autre part, de ses us et coutumes, de son histoire, de ses luttes intestines, religieuses et politiques, etc... Près de la terre, souvent très rude, il l'aime et la craint; il est sensible aux phénomènes naturels, favorables ou menaçants. Lié par tradition à ses petites cités, il y reste fermement attaché; d'où son sentiment civique inébranlable. Le cercle

étroit de sa « famille » met en évidence et en opposition chaque jour les qualités comme les petitesses des siens; il est ainsi enclin à redresser les travers d'autrui; de là sa tendance au « moralisme ». Soucieux de « biens avenirs », il est inquiet, facilement porté à s'analyser, à scruter sa conscience.

Tout cela est-il conciliable avec une certaine grandeur ? Le Romand est-il, comme le dit une jeune revue, « un homme rogné » ? Les ailes peuvent nous porter dans le sens soit de la verticale, soit de l'horizontale. Il vaut peut-être mieux les avoir un peu courtes que de s'exposer à l'aventure d'Icare. Mais à Dieu ne plaise qu'on nous les « rogne », si leur défaut nous clouait sur place et nous empêchait d'aller nous retremper à l'une des sources de notre culture. Certes il faut souhaiter que « l'homme romand » veuille mieux « connaître sa littérature qui est réelle », mais on ne saurait souscrire sans réserve au vœu de le voir « une fois détourné de la fascination française ». Ce qu'écrit Gonzague de Reynold, dans la langue imagée qu'on lui connaît, répond plus exactement au sentiment général du Suisse romand :

> Je comparerai la France au feu sacré perpétuel où nous allons, quand notre humble foyer s'éteint, chercher, dans nos mains pleines de cendres, les belles braises incandescentes avec lesquelles nous rallumons notre bois mort ramassé dans les forêts du Jura, des Alpes ou du Plateau (*La Suisse romande,* Conférence).

Nous allons chercher en France « le feu sacré » et tout ce que nous ne trouvons pas chez nous : terme de comparaison, goût de l'idée claire, ouverture de vue, audace, un certain « polissage » de notre parler et de nos façons un peu rustres et, spécialement quant à l'écrivain, un public plus large et plus compréhensif. Si la Romandie n'est pas une « province » de la France, elle en est un robuste rameau intellectuel. Les fruits de ce rameau sont de même venue que ceux du grand arbre français, bien que de goût différent. Ils tirent leur âpreté du ter-

roir, et leur étrangeté de la sève germanique. Mais la force d'assimilation de l'apport français fond ces caractères en un ensemble équilibré.

Il serait indécent de notre part de surestimer la contribution de notre pays à la culture française. Nous recevons incontestablement plus que nous donnons. Mais il serait inéquitable de ne pas reconnaître la valeur de ce que nous apportons. On est porté, en Suisse peut-être plus qu'en France, à traiter la littérature, l'art « romands » de médiocres. C'est une erreur qui vient d'une fausse perspective : On compare littérature, arts, sciences françaises et littérature, arts, sciences romands, sans tenir compte des dimensions géographiques et démographiques des pays respectifs. Considère-t-on, au contraire, la superficie de ce pays qu'est la Suisse romande, pas plus grand qu'un « mouchoir de poche » avec ses quelque huit cent mille habitants, et la superficie immense de la France, riche en ressources inépuisables, peuplée de dizaines de millions d'habitants, on est frappé de ce que ce coin de terre a produit en littérature, en art, en science comparativement au géant voisin. Émile Faguet aurait affirmé, d'après G. de Reynold, « qu'après la Normandie et l'Ile-de-France, le Pays romand et en particulier Genève, est la province la plus belle et la plus fertile de la littérature française ». Mais tous les critiques et les historiens de la littérature française ne sont pas aussi bienveillants à l'égard de cette « province ». Maints auteurs suisses de langue française, et non des moindres, ne figurent pas même à l'index de certains ouvrages modernes d'histoire de la littérature les plus étendus. Oubli ou ignorance? N'est-ce pas plutôt du côté suisse qu'il faudrait en chercher la raison véritable? Peut-on négliger de prendre en considération le rôle que joue la « consécration » du génie? En France, un auteur est vite dépisté, encouragé, lancé. Il en va tout autrement en Suisse. L'écrivain, l'artiste se sentent isolés. Pas de presse littéraire. A peine quelques recensions dans les

journaux, dans les rares revues à peu près toutes éph mères. Pas d'Académie, mais de petits cercles ou cot ries qui se forment et meurent sans bruit. C'est tout que le produit de l'esprit trouve pour se faire connaîtr Nos universités? Elles sont au nombre de quatre, rel tivement nombreuses pour la Petite Suisse romande. C y fait de la bonne « besogne » certes; ce sont des foye très vivants. Mais a-t-on jamais compté sur l'universi pour « lancer » un jeune génie? Elle se contente de fo mer excellemment les esprits. Et c'est bien qu'il en so ainsi. Le public? On ne saurait dire qu'il se désintéres des œuvres de l'esprit. Mais l'écrivain, le poète, l'artis sont pour lui une espèce à part, excentrique, dont il méfie ou tout au moins dont il n'a nullement à se préo cuper. En Suisse, on est vraiment d'esprit « bourgeois dans le bon comme dans le mauvais sens du terme. C'e pourquoi une idée un peu avancée n'y a aucune chan de succès. Son auteur n'y trouverait qu'un très fait écho chez quelques individus. Dès lors comment s'éto ner qu'il y ait si peu de hardiesse chez nos écrivains, q la plupart d'entre eux se limitent au genre « essai » Pour les jeunes surtout, qui se sentent pleins d'esso prêts à répondre à l'appel des Muses, l'atmosphère pe leur paraître étouffante, l'horizon trop étroit. Quel acce de dépit dans ce qu'écrit l'un d'eux, mais aussi qu besoin de grandeur!

L'homme qui se sentait bouillonner, qui regardait le ma le soleil comme un frère, qui disait tranquille et humble : suis un grand poète, s'aperçoit avec épouvante qu'il pèc par indécence. Il ne lui reste plus qu'à cacher aussi vite q possible sa nudité (*Rencontre*, I, p. 7).

Le repliement sur soi est-il absolument inévitabl Oublierait-on que la pensée romande est, au plein se du mot, la fille de la pensée française, « fille majeu émancipée, fille pourtant » (G. de Reynold). Or entre u mère et sa fille il y a des devoirs et des droits récip ques : la mère *doit* reconnaître sa fille, tant que celle

ne décide pas arbitrairement de quitter le foyer et qu'elle ne s'en montre pas indigne. Cette reconnaissance est-elle toujours effective? Elle lui doit en outre la nourriture, mais une nourriture saine. Or, disons-le franchement, parmi les fruits abondants et délicieux qui passent la frontière de l'ouest, il en est trop de verts, de pourris ou de blets. Les Romands eux-mêmes ne sont pourtant pas bien difficiles. Mais la filiation, nous l'avons montré, dépasse largement la limite des langues. Du côté alémanique, on a le choix entre deux sources de culture. Durant les longues années où la source germanique était empoisonnée ou tarie, on a puisé plus abondamment que jamais à la source française; l'habitude en est restée aujourd'hui encore. Mais il est à craindre qu'on se détourne d'une eau qui charrie des matières insalubres.

De son côté, la fille, même majeure, *doit* à sa mère affection, respect, reconnaissance. Il ne semble pas jusqu'ici qu'elle en ait manqué, ou du moins son ingratitude n'a guère dépassé le stade de bouderie enfantine et n'a duré que le temps de la mauvaise humeur. Elle est restée fidèle à sa mère durant les années pénibles de son affaissement; elle l'a soulagée dans la mesure de ses modiques ressources. Pour n'en citer qu'un exemple, mentionnons l'effort fourni par les maisons d'édition suisses pour la publication du livre français. Mais, à notre avis, elle a tort de se plaindre de la sévérité maternelle. Elle devrait bien plutôt prendre cette rigueur dans le jugement de ses œuvres pour une marque d'estime, pour une exigence de perfection. Dans certains domaines nous passons pour les meilleurs artisans et techniciens du monde. Pourquoi n'attendrait-on pas de nous, dans le domaine culturel, que nous ne livrions que de la marchandise de premier choix? Et puis la fille sait se montrer sévère aussi à l'égard de sa mère. Elle s'est réservée le droit de critiquer, le droit de choisir, le droit de se gouverner même intellectuellement. Et elle aussi, elle use toujours de ce droit. C'est essentiel. On ne peut que lui en savoir gré.

Si la Suisse romande plonge profondément ses racines culturelles dans le sol de France, la Suisse entière, située au cœur de l'Europe, est une « marche tributaire » de trois des plus importantes civilisations européennes. Ses eaux, au propre et au figuré, coulent vers le sud, le nord et l'ouest. Le Tessin s'en va vers la plaine lombarde. Le Rhône se dirige résolument vers la France. Le Rhin — symbole frappant — s'échappe du lac de Constance pour fuir vers la Gaule, mais à Bâle il hésite avant de se décider pour le septentrion, comme s'il voulait dire : Je suis latin, gaulois aussi bien que germain.

RAYMOND SAVIOZ.

# *Canada*

Les Canadiens français — environ trois millions et demi sur treize millions et demi — sont la grande majorité dans la province de Québec qui forme pour ainsi dire leur État national. Mais ils ont essaimé dans presque toutes les autres provinces, et les Acadiens, autre groupe d'origine française, survivent depuis l'origine en Nouvelle-Écosse et au Nouveau-Brunswick. Rappelons qu'au moins trois millions de Canadiens français se sont établis aux États-Unis (en Nouvelle-Angleterre) où un million environ, les Franco-Américains, conservent leur langue.

M. Roger Lémelin est un jeune romancier dont les principaux ouvrages : *Au pied de la pente douce,* et *Les Plouffe,* combinent un sens aigu de l'observation avec une savoureuse ironie.

## LA CULTURE FRANÇAISE N'EST PAS OU VOUS CROYEZ

Je suis un Canadien moyen, issu des classes populaires, né et vivant dans cette Province de Québec, trois fois plus grande que la France, et qui abrite quatre millions de Canadiens français issus des soixante mille Français vivant dans la colonie lors de la cession du Canada aux Anglais. Quand j'étais enfant, je ne savais pas ce qu'était la culture française, ou plutôt je croyais que c'était une sorte de « Sésame, ouvre-toi », qui permettait à quelques personnages en habit, toujours les mêmes, de prendre part à des banquets et de porter des toasts aux ancêtres, au Canada, à la France et à de solennelles entités qui vous forcent à voyager et à faire des discours.

La culture française, je le compris plus tard, ne consiste pas seulement à parler le français. La culture fran-

çaise, c'est une façon d'être, de penser, de vivre. Dans nos écoles, dès que nous savons lire, nous apprenons le catéchisme et les fables de La Fontaine. Et plus tard Racine, Hugo, Corneille, Balzac. L'anglais, c'était et c'est toujours cette langue qu'on commence à apprendre à treize ans, une heure par jour, et que quelques-uns seulement parviennent à maîtriser parfaitement. Nous sommes donc quatre millions d'êtres vivant en Français, non pas pour faire plaisir aux Français ou aux personnages officiels, mais parce que c'est comme ça. Quand j'étais enfant, nous ne parlions pas souvent de la France. Elle était trop présente en nous par la langue, les chansons, le tempérament, ses héros, et discuter d'elle parce que géographiquement elle est outre-Atlantique nous eût peut-être enclins à la considérer comme un pays étranger. La paroisse où j'ai vécu, j'ai pu récemment la comparer à un village de France, ou à certain arrondissement de Paris. Même joie, même vie intense, mêmes réactions, mêmes façons d'affronter l'existence. Je vous parle toujours des classes populaires où j'ai grandi. Bien entendu, un grand nombre de gens ne savent pas au juste qui est Racine ou Victor Hugo, se f... pas mal que la France soit notre mère-patrie et qu'elle possède une fabuleuse tradition culturelle; mais pour vous prouver qu'être français c'est une façon de vivre et de sentir, j'ai vu ces mêmes gens, des ouvrières, des femmes de journée, qui ne savaient de la France que sa langue et ses chansons, éclater soudain en sanglots, sans trop savoir pourquoi, en apprenant par la radio en juin 1940 que la France venait de tomber aux mains des Allemands.

Fils d'ouvrier, mais aimant les arts et rêvant de littérature, l'enfant que j'étais en 1930 croyait que les écrivains ne peuvent naître et vivre qu'en France. Nous, Canadiens français, n'étions bons qu'à les lire après une journée de travail harassant. En 1940, j'avais vingt ans. Un grave accident de ski, qui me coucha pendant de

longs mois à l'hôpital, me força à réfléchir. Puis, avec l'audace d'un trappeur qui déciderait de chercher la pierre philosophale dans nos bois du Nord, je commençai mon premier roman, *Au pied de la Pente douce,* qui décrivait le drame de quelques adolescents désireux de s'affranchir de la paroisse d'ouvriers où ils avaient vécu. Je travaillais à ce roman en cachette, et j'eusse rougi si quelqu'un m'eût découvert. Ce livre était plein de gaucheries, mais écrit avec l'enthousiasme et la fraîcheur d'un adolescent qui découvrait sa voie. Je le repris quatre fois. Finalement, n'y tenant plus, je le fis lire à un notaire qui ne m'en donna pas de nouvelles, mais qui probablement le confia à un autre et ainsi de suite jusqu'à ce que, un an après, un éditeur de Montréal me fasse savoir qu'il voulait le publier. Ici même, en quelques mois, il s'en vendit quinze mille exemplaires. J'étais abasourdi. Tout le monde l'était, surtout nos critiques littéraires. Un tel succès, pour un écrivain de chez nous! On m'invita à des cocktails, on me décora, on me reçut chez M. le Consul de France qui me promit vaguement une bourse du gouvernement français dont je n'ai jamais réentendu parler. L'hommage le plus émouvant qui me vint de la France fut la visite que me fit M. Georges Duhamel lors de son passage à Québec. Il me donna quelques conseils, comme à un jeune confrère, et j'en pleurai presque de joie. Quelques mois plus tard, grâce à M. Duhamel je suppose, l'Académie française m'octroyait un prix de la langue française. Puis plus rien. Pas un seul entrefilet dans la presse française. Oh! remarquez bien que ce ne sont pas là protestations de l'amour-propre. C'est le témoignage d'une tristesse, d'un abandon. Les encouragements, les paroles électrisantes des frères aînés font tellement de bien. Ces encouragements, ils me vinrent des États-Unis. Traduction à New-York, bourse Guggenheim, engouement de la presse américaine pour mon premier roman. Sur les entrefaites était survenue cette polémique inutile entre

Français et Canadiens, à savoir si les Canadiens françai ont une âme autonome ou ne sont qu'un prolongemen du peuple français. L'indifférence que les Français sem blaient porter à nos efforts littéraires, et la bienvenu que les Américains avaient souhaitée à mon premie roman me firent déclarer dans un élan de naïveté « Nous sommes des Américains de langue française (con tinentalement parlant), nous parlons français c'est vra mais les circonstances géographiques, les nécessités aux quelles nous avons eu à faire face ont faconné notre ten pérament au point que nous pouvons dire aujourd'hu que nous sommes une nation nouvelle apparentée à l France par la langue seule. » Je détournais brusquemen de la France un regard que nous tous, ici, dirigeon naturellement vers elle.

Il m'arriva alors une invitation d'aller poursuivre mo travail littéraire à Yaddo, Saratogo Springs, dans l'Éta de New-York, une sorte de vaste domaine, où un cha teau et ses dépendances sont mis à la disposition de artistes qui veulent travailler en paix, débarrassés d souci du gagne-pain quotidien. Quelle magnificence! n disais-je en partant pour ce merveilleux endroit, comme je sens que je vais comprendre les Américains découvrir quels liens étroits nous unissent à eux malg la différence de langue. Je n'étais jamais sorti de m Province de Québec. Aussitôt arrivé dans ce paradis te restre légué par un millionnaire ami des arts, un dome tique me dirigea vers la salle à dîner du château, une quinzaine de « guests » artistes s'apprêtaient déjeuner sous le regard solennel d'une sorte de vieil gouvernante qui, je l'appris par la suite, administrait domaine et les artistes comme une institutrice son éco et ses élèves. Cette vieille dame fit, et cela se répéta chaque repas, trois jeux de mots fort banals, un à potage, un à l'entrée et un au dessert. Tout le mon riait discrètement, et moi, les yeux écarquillés, je trouvais pas ça drôle du tout. Les écrivains présen

faisaient la cour à cette garde-chiourme littéraire, soit en lui apprenant qu'on avait écrit dix pages, ou deux poèmes, au cours de la journée. « Production maximum! » semblait alors conclure cette dame avec un sourire sec. Je n'avais pas encore dit un mot quand entra un jeune homme d'une trentaine d'années, à l'air ennuyé. Il nous toisa tous, puis esquissa un large sourire en me voyant, vint s'asseoir à mes côtés et me chuchota à l'oreille : « Monsieur, vous êtes français, je le sens et j'en suis heureux. C'est écrit dans votre visage. Regardez-les tous, n'est-ce pas pitoyable? » Il m'avait parlé en français avec un léger accent et j'appris qu'il était un Américain très lié avec les de Saint-Exupéry.

Ce petit incident où un étranger, en me voyant pour la première fois et sans que j'aie dit un mot, m'identifiait comme un Français, et s'en montrait ravi, me troubla beaucoup. Pendant les jours qui suivirent, l'extrême contraste entre mon tempérament et celui de ceux qui m'entouraient me convainquit qu'il existe, au delà de la langue, un genre français dans lequel il était impossible de ne pas me ranger. Comme la création littéraire à heure fixe sous les yeux d'une maîtresse d'école ne me plaisait pas beaucoup, je m'enfuyais tous les matins et pour tout le jour à la piste de courses voisine où je perdais tout mon argent de poche. Au bout de trois semaines, n'y tenant plus, je me rendis trouver cette vieille dame et, les larmes aux yeux, j'inventai que je venais de recevoir un télégramme m'annonçant l'agonie de ma belle-mère. Il me fallait donc partir. « On ne peut avoir une belle-mère mourante et faire de la littérature », fis-je en soupirant. Comme à ce moment la mère du président Truman était fort malade, mon hôte et sa secrétaire se mirent à pleurer avec moi. A Yaddo, j'avais écrit deux pages. Revenu à Québec, dans ma ville française, je terminai en deux mois mon second roman, *Les Plouffe,* qui obtint ici un plus grand succès encore que le premier.

La maison Flammarion entreprit alors de publier mon premier roman. C'était l'occasion pour moi d'aller en France, de découvrir chez vous quel rapport exact il existe entre nous, Canadiens français et vous Français. Inutile de vous raconter l'émotion qui m'a envahi en touchant la terre française. Aller en France c'est notre grand rêve à tous. Chez vous, j'ai rencontré toutes sortes de gens et j'ai eu toutes sortes d'aventures. Et pourtant mon séjour n'a duré que trois semaines. J'ai vendu des écharpes de soie avec un jeune homme de Montparnasse. J'ai levé les haltères avec vos hommes forts de la rue Rochechouart devant des groupes de badauds. Avenue des Champs-Élysées, un grand vieillard se mit à hurler après moi parce que je l'avais heurté, et ses invectives pittoresques, mon air éberlué, attirèrent les curieux. Finalement le bonhomme m'apprit avec hauteur qu'il était général de l'armée française, en retraite. Je lui répondis que nous étions quittes, étant moi-même amiral de la marine canadienne. La police française perquisitionna un soir le taxi dans lequel je me trouvais et me demanda mon passeport. Je ne l'avais pas. Ces messieurs me traitèrent d'idiot, je leur dis qu'ils étaient des imbéciles, ils me menacèrent du panier à salade et je leur répondis que nous, Canadiens, n'avions pas besoin de passeport pour nous promener dans nos villes et que, de plus, un passeport gonfle la poche intérieure du complet au point de choquer l'élégance. Au nom de l'esthétique, ces gendarmes me saluèrent en s'excusant. Tous ces Français du peuple étaient charmants, je les sentais eux-mêmes heureux de l'être. Ils étaient si près de moi, ils étaient mes frères.

Mais en escaladant l'échelle sociale, c'est souvent une aigreur, un mécontentement croissant que je découvrais, une absence d'espoir en la vie, l'avenir. Je ne veux pas généraliser, je ne parle que de ceux que j'ai rencontrés. Plus les gens étaient cultivés, plus le scepticisme sem-

blait sans retour, comme si l'intelligence au lieu de leur ouvrir les avenues de la lumière les poussait doucement dans un sentier miteux et fade. Il m'a semblé que ces intellectuels, ces écrivains, étaient tellement enfoncés dans le rationnel qu'ils avaient perdu contact avec la vie tout court. Je le leur dis. On s'excusa en invoquant que les épouvantables désastres qui avaient balayé la France les avaient forcés à se réfugier dans leur tour d'intelligence.

Il y a quelques années, Vercors, dans une conférence donnée à Québec, s'inquiétait de la déchéance de la sensibilité, et pour souligner son affirmation, il évoquait l'émoi mondial provoqué par l'enlèvement de l'enfant Lindberg et le comparait à l'indifférence relative avec laquelle nous accueillions la nouvelle d'un bombardier mitraillant des cohortes de fuyards. Je crois que Vercors posait mal le problème. Dans le premier cas, le drame était à la mesure de l'homme, et dans le deuxième, la catastrophe dépassait tellement notre potentiel émotif que nos facultés sensitives, pour ainsi dire désaccordées, réagissaient à peine devant le carnage. Dans le monde actuel, trop de romanciers, trop de savants ne se comportent-ils pas comme des enfants qui voient pour la première fois un manège de chevaux de bois ? Le tapage, le clinquant de l'élément extérieur est si nouveau, si extraordinaire, les hécatombes atteignent à de si hauts tirages, que les valeurs éternelles de la personne humaine leur semblent devenues miteuses et désuètes. Est-ce la raison pour laquelle, depuis quelques années, les écrivains français ont produit si peu de grands livres ? Nous avons été témoins d'une ruée vers l'original, nous avons vu de bons romanciers verser dans de pitorresques systèmes philosophiques, méprisant la personne humaine qu'ils disent ne plus estimer ou, et c'est souvent le cas de l'Amérique, se réfugiant dans une conception infantile de la vie. Je me suis permis ces considérations, parce que j'ai essayé de m'expliquer ce décalage énorme entre

le scepticisme des intellectuels et la vitalité du peuple français, si plein de sève, de force, d'espoir et avec qu plusieurs de vos écrivains connus semblent avoir perdu contact.

Parmi les nombreux écrivains que j'ai rencontrés chez vous, très rares sont ceux qui m'ont paru s'intéresser à ce qui se faisait chez nous en littérature. Les autres, et parmi eux il y en avait de très célèbres à qui j'ai parlé à l'occasion de cocktails ou d'assemblées littéraires étaient surtout occupés à recueillir des hommages ou à s'inquiéter si tel de leur confrère avait plus de succès qu'eux.

L'unité culturelle de la France? Pas un mot. J'étais canadien? Lisions-nous toujours Delly et nos éditeurs faisaient-ils de bonnes affaires? C'est assez désarmant. Je préférerais ne pas vous dire ces choses, mais vous me les demandez et je réponds. J'aimerais me tromper, mais il m'a semblé que vos intellectuels en général ne se rendent pas compte de l'extrême vie de la culture française en dehors de la France, comme s'ils eussent accepté l'idée qu'il ne pouvait plus être question pour elle de la suprématie dans le monde et que la langue française, en dehors du pays, ne fût plus qu'une connaissance de luxe pour millionnaires studieux.

Je suis revenu dans mon pays, où nous sommes quatre millions à croire que la culture française est suprême. Que vous partagiez ou non notre sentiment, que vous nous appuyiez ou nous ignoriez ne changera en rien notre ferveur, parce que cette ferveur nous l'avons gagnée nous-mêmes au cours de trois siècles de lutte contre un continent anglo-saxon. Considérée par les conquérants de 1760 comme une puissance presque au même titre que l'Iroquois, notre langue est maintenant une des deux langues officielles au Parlement d'Ottawa et le premier ministre du pays est M. Louis Saint-Laurent, un Canadien français de Québec.

Au Canada, c'est chez nous que la vie intellectuelle est le plus intense. Nous avons publié l'an passé au delà de trois cents volumes. Évidemment, notre expérience sensible est trop jeune pour que nous ayons produit ou produisions des chefs-d'œuvre. A cette date, notre littérature d'imagination a parcouru les deux étapes initiales par lesquelles nous ne pouvions pas ne pas commencer : les récits du terroir et, dernièrement, le roman de la collectivité urbaine. Ces étapes correspondent à deux prises de conscience : celle d'une nation qui venait de naître et survivait; la deuxième, celle d'un peuple qui a grandi et qui commence à connaître ses premières plaies d'adulte. Nous n'avons pas encore atteint l'homme dans nos romans, mais la maturité nécessaire à cette troisième étape peut venir bientôt.

Je n'ai pas l'espace voulu dans cet article pour dresser l'inventaire de notre vie culturelle. L'important est de vous convaincre, par l'exemple que nous offrons, que la culture française existe avec intensité au delà de la France et que le peuple que nous sommes prend de plus en plus d'importance en Amérique du Nord, au point que l'historien Toynbee a pu dire que les Canadiens français domineraient un jour l'Amérique. Ce visionnaire songeait alors au flambeau de la culture humaniste que nous portons en terre américaine.

ROGER LEMELIN,
de la Société royale du Canada.

# *Louisiane*

La Louisiane française, cédée à l'Espagne en 1763, récupérée en 1800 mais vendue aux États-Unis en 1803, comprenait tout l'immense bassin du Mississipi. L'État actuel de Louisiane n'en occupe que l'extrême sud. On parle encore français, en famille, dans quelques familles créoles à la Nouvelle-Orléans (les Créoles étant les descendants des colons français établis au XVIII^e siècle) et chez les Acadiens de la région du Tèche. Certains hommes de couleur parlent un dialecte français, le gumbo, proche du dialecte créole des Antilles.

M. Lionel-Durel, créole de vieille souche, a fait toute sa carrière dans l'enseignement du français à College, section féminine de l'Université Tulane, à la Nouvelle-Orléans.

## SURVIVANCES FRANÇAISES

Deux cent cinquante ans après les débuts colonisateurs de Français et de Canadiens dans la vallée du Mississipi, la Louisiane a conservé une culture toute française bien que les efforts de grands financiers et du gouvernement royal ne durèrent qu'une soixante d'années. Jean Laws, Antoine Crozat et les frères Paris à la suite du grand explorateur Cavelier de la Salle firent leur possible pour attirer des paysans français à utiliser le limon fertile que le Meschacébé déposait sur ses bords. Les frères Iberville et Bienville, puissants organisateurs, établirent des villes et des plantations malgré marais, inondations, pestes, famines et guerres; des Français de toutes les provinces et de la Rhénanie jetèrent les jalons d'un empire d'où devaient sortir seize états des États-Unis au prix de quatre sous américains l'arpent. A que

ques milliers de pionniers s'ajoutèrent sous la domination espagnole quelques autres milliers d'exilés d'Acadie mus par le désir de rester français et catholiques; au cours du XIX^e siècle, deux ou trois mille Saint-Dominguais, des centaines de prêtres et religieuses, une poignée de journalistes républicains et pas mal de marchands apportèrent la civilisation française.

Sous un drapeau bénévole l'œuvre française se poursuivit et jusqu'à 1860 la culture de la France fut au premier plan; des journaux furent lancés, *L'Abeille* de la Nouvelle-Orléans fut un quotidien pendant quatre-vingt-douze ans, *Le Pionnier de L'Assomption*, de Napoléonville, célébra cette année son centenaire, il se publia en français pendant quatre-vingt-cinq ans, des dynasties de journalistes aux noms de Dupaty, Dumez, Bayon, parents de Louis Veuillot, Dufour, Limet, Capdevielle et Baroncelli expliquent une raison majeure de la survivance française en Louisiane. Des associations de bienfaisance s'organisèrent, *la Société française*, *les Enfants de la France*, *la Société Saint-Maurice*, œuvres de Soulé, de Vergnolle, de Garsaud, de Darribère, d'Anouilh et de Roy datent de l'Idéologie française d'avant les révolutions de 1848.

Dès la fondation de la Nouvelle-Orléans, les Jésuites obtinrent la venue des Ursulines qui assurèrent si bien l'enseignement du français que le gouvernement espagnol en 1770 eut beau envoyer un inspecteur de Madrid pour encourager les études espagnoles, ces dames jusqu'aujourd'hui forment des professeurs et, ce qui vaut plus, d'idéales épouses et mères. En 1803, Clairbone, le gouverneur américain, virginien et épiscopalien, encouragea l'enseignement laïc, anciens régicides et demi-solde n'eurent que de rares disciples, la femme de Claiborne mourut emportée par la fièvre jaune, il épousa une créole catholique et depuis lors les Claiborne parlent le français comme langue maternelle et sont de bons catholiques. C'est en 1841 que s'organisa l'enseignement

bilingue d'après la Constitution fédérale : le système étatique et gratuit utilisa des exilés politiques de France mais les congrégations fournirent un bien vaste personnel; la guerre entre les états américains, 1861-1865, suivie d'une occupation fédérale de douze ans amena une langue unique dans les écoles gratuites, les religieux continuèrent l'enseignement bilingue jusqu'au début du XX^e siècle, moment de l'américanisation de l'Église catholique aux États-Unis. Des parents désireux d'apprendre le français à leurs enfants ainsi que les Américains riches avides de faire leurs descendants posséder la plus belle langue du monde organisèrent un troisième ordre d'écoles, dites « privées ». Dans les écoles d'État et de l'Église le français est à l'honneur, dans les *high schools*, sortes d'écoles secondaires; dans les douze écoles « privées » de la Nouvelle-Orléans les cours de français sont au complet, *l'Union française* continue son école gratuite et bilingue depuis soixante-cinq ans, *l'Alliance Franco-Louisianaise*, œuvre des Fortier, des Legendre et des Soniat, solidement subventionnée par le gouvernement français depuis 1908 pourvoit à l'enseignement gratuit du français dans des écoles de la Basse-Louisiane. Bâton-Rouge possède l'immense université de l'État, dotée d'une superbe Maison Française; la Nouvelle-Orléans a deux universités, celle des Jésuites et celle fondée par un Tourangeau, Paul Tulane, à la générosité duquel Mme Newcomb, née Joséphine Lemonnier ajouta quatre millions de dollars pour permettre aux jeunes filles d'obtenir des titres universitaires; les trois universités louisianaises offrent toutes les opportunités philologiques, littéraires, culturelles pour le doctorat en français. Grâce au gouvernement français, depuis trente ans boursiers et boursières se rendent en France pour étudier sous de premiers maîtres; depuis la Grande Guerre II, le gouvernement américain envoie en France professeurs et étudiants pour y profiter de la haute culture française; à l'heure actuelle la Louisiane a en France trois boursiers

et une boursière qui se destinent à l'enseignement du français, les bourses paient toutes les dépenses en France ainsi que le passage d'aller et retour. Ce sont des Michel, des Daigle, des Richard et des Lagarde qui ont été désignés après concours en 1950. Il va sans dire que tant que se présenteront de tels chefs parmi la jeunesse, l'avenir du français est assuré en Louisiane; en plus il n'y a rien à craindre quant aux écoles primaires tant que le P. Bezou dirigera les écoles catholiques et que l'inspecteur Bourgeois aura soin des écoles de l'état où sont inscrits plus de cent mille enfants dans le diocèse seul de la Nouvelle-Orléans.

Aussitôt que la terre louisianaise fut protégée des inondations du Père des eaux et des invasions anglaises, des émigrés de France et des fils de riches planteurs créoles qui firent leurs études en France voulurent fonder en Louisiane une littérature nationale en langue française; de nombreuses revues littéraires, artistiques et politiques illustrèrent le XIX$^{e}$ siècle; des œuvres historiques, des romans, des pièces de théâtre, des poèmes lyriques sortirent des presses louisianaises, mais jamais cette littérature ne put faire vivre les auteurs; en 1876 une dizaine de médecins sous la direction des frères Mercier, tous munis du diplôme de Paris, fondèrent l'Athénée Louisianais afin de conserver la culture française en Louisiane, secondés par des amis de la haute civilisation française et descendants des colons français; leur œuvre a duré. L'Athénée célébrera sous peu son soixante-quinzième anniversaire, il continue ses concours annuels, il publie ses comptes rendus, il fonctionne sous le jeune James Bezou qui continue l'œuvre des Mercier, de Beauregard, de Fortier, de Rouen et de Lafargue; ses banquets, ses fêtes, ses réunions mensuelles rassemblent des centaines de fidèles, tout s'y passe en français y compris les conversations qui suivent des conférences d'érudits des bords de la Seine ou de personnalités louisianaises.

Sous l'impulsion de Mme Leblanc et du professeur de Bordes des dames organisèrent dans un but culturel *les Causeries du lundi*, depuis trente-cinq ans, dans les salons des membres, ont lieu conférences et causeries, suivies de programmes musicaux et de conversations françaises; une centaine de membres se réunissent deux fois par mois pour penser à la française.

A la suite de la dernière Grande Guerre, la France envoya à la Nouvelle-Orléans un consul général de premier ordre, M. Lionel Vasse, homme éclairé, intelligent, inlassable, au doigté impeccable; auteur et ambassadeur culturel, il encouragea toutes les anciennes œuvres louisianaises, en plus il a fait revivre France-Amérique dans le but d'élargir l'influence de la France, la faire aimer et admirer soit en anglais soit en français; cette société qui compte déjà des centaines d'adhérents est ouverte à l'élite franco-louisianaise et américaine; sous la présidence du Dr Octave Cassegrain, elle attire aux réunions mensuelles du Club d'Orléans la haute société néo-orléanaise, elle publie un bulletin qui comporte des comptes rendus des dernières publications françaises venues par avion, son concours annuel avec la coopération du gouvernement français permet au gagnant de passer un an en France pour y étudier sans encourir aucuns frais.

L'art français règne toujours en Louisiane, le plan du Vieux Carré avec sa Place d'Armes et sa Cathédrale Saint-Louis fut tracé par les ingénieurs de Bienville; la Nouvelle-Orléans est riche de bâtiments construits par des architectes français dans le passé et aujourd'hui par des Louisianais de formation française; donc la ville du Croissant du Mississipi, demeure un bijou architectural unique dans le midi des États-Unis. Que de jeunes Louisianais ont profité, pour embellir les nouveaux quartiers d'une ville de six cent mille âmes, de leur séjour à Paris lors de l'Exposition des Arts décoratifs en 1925! M. Arthur Feitel, diplômé des Beaux-Arts, est conservateur du

Musée Delgado, le plus grand centre artistique du sud de la vallée du Meschacébé; Mlle Angela Gregory, élève de Bourdelle, vient d'être nommée doyen de la Faculté de l'École des Arts de la Nouvelle-Orléans.

La ville que traça Adrien de Pauger est restée bien française pour l'amour de la joie de vivre; ce qui en a fait un attrait exceptionnel pour les touristes du nord qui veulent échapper à la hideuse banalité de chez eux; que de vastes hôtels et de magnifiques magasins y trouvent leur gain et que de petites gens leur pain quotidien.

Sous le grand marquis de Vaudreuil la Louisiane a pris le goût du théâtre qui s'est accru; à l'époque romantique les fils de riches créoles — le mot s'applique en Louisiane aux descendants des colons — ont étudié à Paris, ils ont établi à leur retour un Théâtre Français où Molière, Delavigne, Dumas et Hugo ont partagé les applaudissements qu'on accordait aux auteurs du pays : Canonge, Séjour et Delpit, qui connurent le succès des boulevards. Drames et comédies plaisaient à ceux dont la langue leur permettait de saisir le mélodrame et les plaisanteries de vaudeville; opéras et opérettes attiraient les amateurs de toutes les langues; tous les ans des troupes arrivaient de France, de cent cinquante à deux cents artistes; chanteurs, musiciens et danseurs enrichissaient la culture indigène. Le vieux Théâtre d'Orléans ne put soutenir la concurrence de l'Opéra Français érigé en 1860; après l'incendie de 1919 de ce temple de liesse la municipalité construisit un « Auditorium », par les soins de Bussière Rouen, notaire et fils de Français, le site en fut choisi sur la place Beauregard que borde la rue des Remparts. Comme d'habitude une quinzaine de représentations y sont jouées en 1951-52, on chante *Faust*, *Carmen*, *Manon*, *Samson et Dalila*, les vedettes viennent de New-York, ce qui renverse le procédé de 1830; le recrutement des autres chanteurs et chanteuses, de l'orchestre, des chœurs et des ballets se fait parmi la jeunesse louisianaise; les orphéons sont remplacés par des

cercles lyriques. La Basse-Louisiane est fière de ses trois Conservatoires, l'organiste de la Cathédrale porte le nom de Cambon. Le cinéma français est aussi à l'honneur, *Grande Illusion* et *M. Vincent* sont tournés fréquemment, les conférences de Brix, cinéaste français, furent appréciées par trois auditoires dans divers quartiers de la ville. *Le Théâtre du Vieux Carré*, trois mille membres, depuis une quarantaine d'années fait jouer une dizaine de pièces de théâtre en anglais et partage généreusement sa salle avec *les Comédiens Français*, sous la direc- de Mme Lavedan, ancienne harpiste de l'Opéra Français et de Mme Genre, boursière du gouvernement français.

Depuis deux siècles les Néo-Orléanais célèbrent le Mardi Gras, toutes les classes y prennent part, les élites ont un long carnaval dont les cavalcades et les bals visent à faire œuvre de beauté, dix mois de préparation donnent beaucoup de travail à ceux qui préparent décors, costumes, chariots, flambeaux et musique. Aux premiers clubs, Protée, Comus, Rex et Momus se sont joints une dizaine d'autres qui pendant toute la quinzaine qui précède le Carême offrent cortège sur cortège qu'acclament non seulement les foules indigènes mais cent mille étrangers accourus de tous les États-Unis; l'avenue Saint-Charles et les rues du Canal, Orléans et Royale ruissellent de lumières au passage des « processions »; chaque défilé est suivi d'un bal où sont couronnées reines et filles d'honneur choisies parmi les débutantes de l'année. Aux groupes qui peuvent dépenser vingt mille dollars s'ajoutent une soixantaine d'autres qui doivent se contenter d'un bal seul, du Jour des Rois au soir du Mardi Gras. L' « Auditorium » se divise en deux sections pour recevoir tous les soirs des milliers d'invités qui y accourent pour goûter des spectacles où domine le bon goût français.

Sous la bannière fleurdelisée, le bon vin et la bonne chère firent partie des mœurs louisianaises, une jeune novice des Ursulines en 1730 écrit à son père rouennais

que l'on mange mieux en Louisiane qu'à Paris! Marchands de vins de la Garonne et de truffes du Périgord rendirent plus savoureuses les dindes sauvages de la future sœur Hachard; gourmands et gourmets depuis ces jours d'antan ont senti l'attrait des restaurants de la nouvelle ville d'Orléans et les bons vivants de l'Amérique du Nord accourent goûter les sauces des Antoine, des Galatoire, des Broussard et des Bégué; la liste des hommes et des femmes distingués qui ont signé le Livre d'or de la Maison Alciatore approche du Gotha; Mme Keyes, romancière de langue anglaise, vient de publier un roman, *Dinner at Antoine's,* dont le tirage a déjà dépassé le million, sans compter la traduction espagnole de *Buenos-Aires et la française de Paris* qui a reçu la publicité des *Nouvelles Littéraires.*

Résumons : par le côté religieux le catholique gallican rayonne en Louisiane, sept générations d'une civilisation agricole dont les familles furent riches de quatorze à vingt enfants ont produit une population en Basse-Louisiane de sept cent mille âmes, et même un débordement dans les États avoisinants; les écoles et les sociétés littéraires assurent non seulement la survivance de la langue française ancrée dans les foyers créoles et acadiens, mais aussi la formation d'une élite culturelle; la ville que protège Jeanne d'Arc, l'État sous la protection de saint Louis continueront les traditions de la France spirituelle tout en profitant de la grande source de richesse de la métropole qui perpétue l'influence de Paris, capitale culturelle du monde, car malheureusement bien des humains se rapprochent trop de la bête, mais heureusement que ceux qui s'apparentent aux anges sont plus nombreux et triompheront en l'éternité.

LIONEL-C. DUREL,
professeur de français au collège Newcomb.

# *Haïti*

Haïti, l'ancienne colonie de Saint-Domingue, indépendante depuis 1804, peuplée exclusivement de nègres et de mulâtres, a conservé pourtant l'usage du français : elle est même le seul État au monde, avec la France, à l'avoir pour unique langue officielle, et elle l'a imposé aux Conférences panaméricaines sur le même pied que l'anglais, l'espagnol et le portugais. Environ trois millions d'habitants. L'élite s'exprime très purement et a produit une riche littérature; les masses parlent un dialecte français, le créole.

M. Dantès Bellegarde, écrivain, diplomate et homme d'État, incarne la tendance qui plaide l'appartenance exclusivement française de la culture haïtienne; son émule, le Dr Price-Mars insiste sur le rôle qu'y jouent d'autre part les apports africains. Il nous a paru intéressant d'instituer un dialogue entre eux et de le compléter par les vues du Dr Camille Lhérisson, qui fut ministre de l'Éducation et délégué à la conférence de l'U.N.E.S.C.O.

## LES FRANÇAIS PARTENT, LE FRANÇAIS RESTE

### I

Lorsque, dans une assemblée internationale, un délégué d'Haïti, noir d'ébène ou de peau claire, prend la parole pour proclamer le plus souvent quelque haut principe de morale politique ou de justice sociale, il n'est pas rare que même ses auditeurs français manifestent leur surprise de l'entendre s'exprimer dans leur propre langue avec une correction parfaite et une pureté de diction remarquable. Et ils s'étonnent plus encore de le trouver, dans l'expression de ses idées et de ses sentiments, si complètement imprégné d'humanisme français

et de pensée chrétienne. Ils ne seraient pas loin de crier au miracle, car c'est un vrai miracle qui s'est accompli dans l'ancienne colonie française de Saint-Domingue, devenue Haïti depuis le 1er janvier 1804.

Découverte par Christophe Colomb qui y planta la Croix du Christ le 6 décembre 1492, colonisée par les Espagnols qui en massacrèrent la population indienne et y introduisirent la traite négrière, Haïti reçut vers 1625 la visite des premiers corsaires français. Par le traité de Ryswick de 1697, l'Espagne céda à la France la partie occidentale de l'île qui, sous le nom de Saint-Domingue, devint, au cours du XVIIIe siècle, la plus riche et la plus brillante possession française du Nouveau Monde. Mais toute cette richesse reposait sur le travail forcé et sur un esclavage d'autant plus odieux qu'on lui donnait comme base sociale et comme justification philosophique le dogme antichrétien de l'infériorité foncière de la race noire.

Ce régime monstrueux s'effondra au souffle de la Révolution de 1789. A la suite de combats glorieux et de victoires décisives remportées sur l'armée expéditionnaire de Bonaparte, les anciens esclaves et les affranchis de Saint-Domingue proclamèrent leur indépendance, vingt-huit ans après les États-Unis, faisant ainsi d'Haïti le deuxième État d'Amérique libéré de toute domination européenne.

En s'affranchissant de la domination politique de la France, les fondateurs de l'indépendance haïtienne ne pensèrent pas cependant à renoncer à la langue et à la culture françaises. C'est en français qu'ils rédigèrent l'acte de rupture avec la France, et cet acte, rédigé par Boisrond-Tonnerre, fils de colon français et de noire africaine, reste, comme notre « serment de Strasbourg », le premier monument de la littérature haïtienne.

Ce choix s'imposait d'ailleurs, puisque l'usage avait fait du français la langue commune de l'ancienne Saint-Domingue. Sans doute, le français parlé par l'ensemble

de la population coloniale n'était point la langue pure de Racine ou de Voltaire. Bien des éléments étrangers s'y étaient introduits : expressions africaines, locutions espagnoles, termes anglais, vocables indiens ayant survécu à la conquête castillane. Même les mots français, en passant par le gosier des nègres de la Guinée ou du Congo, s'étaient transformés au point de devenir méconnaissables. De plus, les colons, venus de diverses régions de la France et particulièrement de la Normandie, mêlaient à leur langage des provincialismes qui s'incorporèrent au parler local. Et de tout cela s'était formée une « mixture coloniale » qu'on a appelée le *créole*.

Les Haïtiens ne pouvaient pas penser à élever ce patois à la dignité d'une langue nationale. N'ayant ni grammaire, ni orthographe, ni littérature, le créole ne peut faire l'objet d'un enseignement méthodique. Instable, soumis à de continuelles variations dans son vocabulaire, dans sa prononciation et dans sa syntaxe, il ne peut se conserver que par l'usage. Idiome local, parlé et compris par un petit nombre d'individus, il condamnerait les Haïtiens à l'isolement s'ils devaient en faire leur langage exclusif, — isolement non seulement politique et commercial mais encore intellectuel, qui les empêcherait d'entrer en communication avec les grands esprits dont les œuvres immortelles ont enrichi le patrimoine de l'humanité civilisée. Il y avait donc pour eux triple nécessité à adopter une langue, ayant un caractère assez universel pour que sa possession pût les mettre en contact avec le monde entier, assez riche par elle-même pour que son étude et la connaissance des œuvres qui l'ont illustrée fussent pour eux un moyen d'atteindre à la plus haute culture.

Observant la position géographique d'Haïti au centre de l'immense Amérique et la voyant entourée de pays de langues anglaise, espagnole et portugaise, quelques personnes ont déploré la « fatalité historique » qui a imposé le français au peuple haïtien comme instrument de la

pensée. Heureuse fatalité, à laquelle Haïti doit sa physionomie originale au milieu des vingt autres républiques américaines et qui lui permet de prendre un sentiment plus vif de sa personnalité comme nation. « Je ne connais pas le Honduras ni le Guatémala — écrit M. Auguste Viatte — mais je les imagine volontiers interchangeables. Haïti est unique. En cette mer des Antilles, au confluent des langues et des civilisations, elle défend sa personnalité par son idiome à elle, et cet idiome qui la distingue est cependant un des plus illustres et des plus universels. »

A la Conférence interaméricaine de 1938 à Lima, les délégués des vingt et une républiques du Nouveau Monde votèrent une résolution recommandant à leurs gouvernements, *à cause d'Haïti,* de faire une large place au français dans leurs programmes scolaires à côté de l'anglais, de l'espagnol et du portugais. Et le chancelier argentin, José Maria Cantilo, félicita Haïti d'avoir apporté « son fleuron à la couronne spirituelle de l'Amérique », caractérisant ainsi le rôle de réelle importance que le peuple haïtien a la fierté de remplir dans la vie intellectuelle du continent.

## II

L'usage d'une langue commune a naturellement créé entre le peuple haïtien et le peuple français de profondes affinités mentales. Deux peuples qui emploient les mêmes mots pour exprimer les mêmes joies et les mêmes souffrances, qui traduisent par les mêmes vocables leurs efforts pour la conquête du bonheur et de la connaissance, ne peuvent rester étrangers l'un à l'autre : leurs âmes communiquent par des canaux invisibles qui charrient de l'un à l'autre sentiments et pensées, et il n'est pas surprenant que peu à peu le même idéal de vie et de beauté s'impose à leur l'esprit.

Par leur commerce constant avec les livres où les Français ont déposé les trésors de leur sensibilité et de leur intelligence, les Haïtiens vivent et respirent dans le climat créé par les idées, les traditions, les croyances françaises. Ils en sont tout imprégnés, et l'on ne peut s'étonner qu'ils aient la même conception que les Français du droit, de la justice, des principes supérieurs de vie morale qui font la noblesse et la dignité de la nature humaine.

Beaucoup d'étrangers et quelques Haïtiens, peu au courant de l'histoire de la nation haïtienne et de sa psychologie, pensent que l'attachement des Haïtiens à la culture française est simple imitation de singe. Ils ne se rendent pas compte que cette culture fait partie de la « personnalité nationale » d'Haïti et qu'y renoncer serait pour le peuple haïtien une mutilation. Il s'est en effet formé en Haïti une « entité », qui n'est ni africaine ni française mais qui appartient à l'Afrique par le sang et certaines coutumes héritées des ancêtres, à la France un peu par le sang et beaucoup par l'esprit : c'est là un alliage indissoluble d'où la nation haïtienne tire sa force et sa volonté de conservation.

La culture nationale haïtienne est née d'une activité intellectuelle qui s'exerce dans tous les champs de la pensée et qui s'est manifestée, depuis plus d'un siècle, en des œuvres de réelle valeur écrites en langue française. La liste est longue des Haïtiens qui, dans la science, dans l'industrie, dans le commerce, dans l'enseignement, dans les arts et particulièrement dans les lettres, ont fourni la preuve éclatante des facultés d'invention et d'assimilation du peuple d'Haïti.

A la veille du premier centenaire de l'indépendance nationale, une association littéraire, l'Œuvre des Écrivains haïtiens, fondée en 1897, confia à quatre de ses membres le soin de composer un recueil de morceaux choisis des poètes et des prosateurs d'Haïti. Cette anthologie en deux volumes parut à Port-au-Prince le premier janvier

1904. Deux ans plus tard, elle fut couronnée par l'Académie française qui adressa à cette occasion, par la plume de son secrétaire perpétuel Gaston Boissier, « un salut lointain aux Haïtiens restés fidèles à la culture française ». Commentant cet événement littéraire, l'un des auteurs du recueil, M. Solon Ménos, disait dans un discours du 14 janvier 1907 :

> Telle est l'excellence de l'art que devant lui s'évanouissent instantanément les malentendus et même les préventions les plus invétérées. Le prix décerné par l'Académie française est d'autant plus estimable qu'il s'applique à un ouvrage consacré à la glorification de notre indépendance. Il n'est pas téméraire de dire qu'une coïncidence aussi significative accroît la haute valeur de cette récompense, attribuée comme un décret de grande naturalisation à notre littérature autonome.

« Littérature autonome » est bien l'expression qui convient pour caractériser la production littéraire haïtienne durant un siècle et demi d'existence nationale, sans qu'on veuille ou puisse donner au mot « autonomie » le sens exclusif d'autarcie culturelle.

La littérature haïtienne a été avant tout une littérature d'action, — une littérature « engagée » comme on dit aujourd'hui. La plupart de nos auteurs ont écrit beaucoup plus pour agir que pour faire œuvre littéraire. Ils se sont en effet inspirés de la lutte héroïque pour la liberté ou se sont consacrés à débrouiller nos origines historiques et à discuter des plans d'organisation sociale. Presque tous ont milité dans la politique ou dans le journalisme. C'est pourquoi le groupe des historiens et sociologues est particulièrement imposant. Et c'est aussi pourquoi leurs productions, nées souvent dans la fièvre des polémiques, manquent parfois de ces qualités de fond et de forme qui donnent aux œuvres de l'esprit une valeur durable.

Quelques réserves que puisse provoquer la forme ou le fond de leurs écrits, il faut reconnaître que Beaubrun Ardouin (*Études sur l'Histoire d'Haïti*), Thomas Madiou

(*Histoire d'Haïti*), Émile Nau (*Histoire des Caciques d'Haïti*), Beauvais Lespinasse (*Histoire des Affranchis de Saint-Domingue*), Baron de Vastey (*Le système colonial dévoilé*), Saint- Rémy (*Vie de Toussaint-Louverture; Pétion et Haïti*), Céligny Ardouin (*Essais historiques*), Linstant-Pradines (*Recueil des lois et actes d'Haïti*) ont posé les fondements de l'histoire nationale en y apportant une contribution de valeur incomparable. Cette contribution représente un effort intellectuel d'autant plus remarquable que nos premiers historiens, presque tous des autodidactes, parurent à une époque où les facilités d'instruction et de documentation étaient extrêmement rares. Dans la chronique entraînante et parfois émouvante que forment les onze volumes des *Études* d'Ardouin, les trois volumes d'*Histoire d'Haïti,* de Madiou, les six volumes de *Pétion et Haïti,* de Saint-Rémy, nous trouvons les éléments qui permettent de reconstituer la vie multiple et complexe du peuple haïtien dans les premiers temps de son histoire. C'est une mine très riche où nos écrivains, poètes, dramaturges, romanciers, sociologues, ont puisé à pleines mains les matériaux de leurs œuvres.

Le thème patriotique a été le sujet favori des poètes haïtiens. Peu d'entre eux avaient, jusqu'à ces dernières années, cherché leur inspiration dans le folklore national, comme l'ont fait avec succès les musiciens Justin Elie et Ludovic Lamothe qui ont trouvé dans les chants populaires la matière de la plupart de leurs compositions. Les autres, en plus grand nombre, sont descendus en eux-mêmes et nous ont raconté leurs joies et peines en des poèmes intimes ou dans des confessions lyriques. Quelques-uns ont abordé ces grands thèmes éternels — l'amour, la mort, la destinée humaine, la patrie, Dieu — qui sont les mêmes pour les poètes de tous les temps et de tous les pays.

La liste des poètes, dont la plupart sont en même temps des prosateurs distingués, serait très longue.

Leurs œuvres sont très inégales. On y trouve représentées toutes les tendances qui ont marqué la littérature française du XIX^e siècle comme de la première moitié du XX^e, depuis le romantisme de Victor Hugo jusqu'au surréalisme d'André Breton. Il y a là cependant une matière extrêmement riche, et il faut souhaiter qu'un critique consciencieux et compétent vienne mettre en lumière pour le grand public les joyaux précieux dont se compose le coffret poétique d'Haïti.

Parmi les romanciers et conteurs nous trouvons quelques noms d'écrivains remarquables. L'absence de théâtres réguliers a été un obstacle à la production dramatique, bien que des œuvres de valeur aient été écrites dans ce genre par des Haïtiens. De même, des ouvrages considérables sont restés en portefeuille ou ont été perdus faute d'éditeurs pour les publier. Un grand nombre d'écrivains — poètes, conteurs, historiens, économistes, sociologues, qui comptent parmi les meilleurs de notre littérature, tel un Seymour Pradel — ont semé leurs richesses dans des journaux et revues aujourd'hui introuvables. Une large place devrait également être réservée aux orateurs qui, au parlement, au barreau, dans la chaire ou dans les assemblées internationales, ont fait preuve de talent admirable.

On ne peut parler de la littérature haïtienne sans considérer les conditions matérielles de la vie intellectuelle en Haïti. J'ai signalé précédemment l'absence de théâtres réguliers et de maisons d'édition. L'auteur, le plus souvent sans fortune, doit faire un effort pécuniaire au-dessus de ses moyens pour publier son œuvre, et lorsque cette œuvre est publiée, elle se heurte à l'indifférence d'un public peu nombreux et surtout très peu disposé à faire les frais de ses lectures. Après plusieurs tentatives de cette sorte, on garde ses manuscrits, ou on les brûle en jurant de ne plus recommencer à écrire. Il faut avoir une foi profonde dans la valeur de l'effort intellectuel pour ne pas se laisser aller au découragement devant de

pareils obstacles. Et il convient de féliciter ceux des Haïtiens qui, au milieu des tragiques difficultés de l'existence nationale, ont travaillé et travaillent encore avec ferveur à l'évolution spirituelle de notre peuple.

Une étude sérieuse de la littérature haïtienne permet de faire prompte justice de l'opinion généralement répandue que les écrivains haïtiens ne se sont guère préoccupés dans leurs œuvres des choses d'Haïti. C'est le contraire qui est vrai. Que, dans l'expression de leurs sentiments et de leurs pensées, ils aient subi l'influence de leurs modèles français et sacrifié bien souvent à des modes littéraires passagères, cela est trop naturel pour que l'on s'en étonne. Quelques élus ont pu toutefois se dégager de ces influences pour faire œuvre originale. Il y a exactement cent seize ans, un précurseur haïtien, Émile Nau, écrivait dans son journal, *Le Républicain*, de 1836 :

> Nous ne pouvons nier que nous soyons sous l'influence de la civilisation européenne : autrement, il faudrait affirmer que nous ne devons qu'à nous-mêmes nos éléments de sociabilité. Mais il y a dans cette fusion du génie européen et du génie africain, qui constitue le caractère haïtien, quelque chose qui nous fait moins Français que l'Américain n'est Anglais.

C'est ce « quelque chose » qui donne aux œuvres haïtiennes leur timbre particulier même lorsque l'auteur, se rappelant qu'il est citoyen de l'humanité, aborde ces hauts sujets dont s'alimente la littérature universelle. L'erreur — elle est malheureusement partagée par quelques jeunes écrivains haïtiens — serait de mettre l'estampille haïtienne seulement sur les œuvres qui s'inspireraient du folklore ou décriraient des scènes de la vie rurale d'Haïti. Un Demesvar Delorme ne cesse pas d'être haïtien parce qu'il a choisi la Suisse pour cadre de son roman *Le Damné*. Un Etzer Vilaire ne cesse pas d'être haïtien parce que, dédaignant de chanter les divi-

nités de l'Olympe africain, il parle de l'amour, de la mort et de Dieu.

Sans assigner à leur effort des limites trop étroites, on voudrait pourtant que nos écrivains missent plus d'attention à observer et à comprendre le milieu où ils vivent — milieu physique, milieu moral — et que l'on trouvât plus souvent reflétées dans leurs œuvres la magnificence de notre nature et la psychologie particulière de notre peuple. C'est de cette manière que la littérature haïtienne aura une signification vraiment nationale et contribuera à l'enrichissement de la culture humaine. Mais telle qu'elle se présente aujourd'hui, elle mérite l'audience du monde et particulièrement celle de la France.

DANTÈS BELLEGARDE.

*Un bref questionnaire sur la culture française à Haïti avait été envoyé à quelques personnalités de l'île. Le manque de place nous empêche de publier en leur entier les intéressantes réponses qu'ont bien voulu nous adresser le docteur Price-Mars et le professeur Camille Lhérisson. Nous en reproduisons cependant d'importants fragments qui ajouteront leur note personnelle à l'article de M. Dantès-Bellegarde.*

1° *Que signifie pour vous la culture française?*

2° *Comment concevez-vous les rapports de la culture française et de la culture de votre propre pays?*

3° *D'après vous, la culture française est-elle en progrès ou en recul dans votre pays depuis la guerre? Pour quelle raison?*

## AFRIQUE ET FRANCE EN AMÉRIQUE

Pour qu'il n'y ait pas d'équivoque dans l'interprétation de ma pensée, je définis le vocable de « culture » en termes d'ethnographie. Que Haïti ait été imprégnée de cette civilisa-

tion dans le double sens que nous avons indiqué plus haut, c'est un fait qui dérive de l'histoire même de ce pays.

L'île d'Haïti — nom indigène de cette terre antiléenne — fut colonisée dans sa partie occidentale par la France. On sait que pour réaliser cette entreprise économique, la France organisa la traite négrière et qu'une gigantesque translation de masses humaines peupla l'île d'un demi-million d'Africains. A cette première couche se superposa le nombre de trente mille émigrés français, fondateurs des exploitations agricoles et industrielles de la colonie.

Mais entre Noirs et Blancs naquit bientôt un groupe intermédiaire de métis fils de Français et d'Africaines. Leur nombre dépassa trente mille à un moment donné. Ces contacts matériels n'étaient qu'une indication insignifiante d'un phénomène plus profond, à savoir l'influence spirituelle et morale qu'exerçait sur la masse noire le groupe blanc auréolé par le prestige du commandement, de la richesse et du savoir.

Cependant ce ne fut pas sur une table rase que fut établie l'influence dont il s'agit. Ces masses avaient, enracinées, des traditions du pays d'Afrique dont leurs mœurs portaient le témoignage. Alors se fit entre mœurs et coutumes françaises d'une part, et mœurs et coutumes africaines d'autre part, un amalgame d'une intrication si profonde qu'il a donné sa physionomie propre à cet exemple typique de métissage culturel du peuple haïtien.

Que la culture française reste pour la communauté haïtienne un idéal dont elle aspire à faire l'intégration totale dans ses mœurs et ses coutumes, c'est le fait primordial qui gît dans les principes constitutifs de l'indépendance politique d'Haïti quand elle s'est détachée de la domination française.

Les deux guerres mondiales sont venues brusquement changer tout cela. Les vicissitudes de la France, les difficultés des moyens de transport qui ont rendu malaisées les communications entre nous et l'Europe, le déplacement d'Europe en Amérique de la prépondérance financière et économique, les tendances accusées à la domination mondiale des États-Unis de l'Amérique du Nord dans tous les domaines, ont contribué à rendre Haïti plus tributaire de Washington que de Paris.

Quoi qu'il en soit, cependant, nous avons gardé de l'empreinte française une inclination indéfectible pour le sens de

la mesure, l'attachement à la méthode, la distinction du goût et ce je ne sais quoi qui donne à l'emploi de la langue française entre les humains cette grâce, cette finesse, ce penchant pour la logique et la clarté dont elle a été chargée par des siècles d'élégance et de prestige. Toutes ces qualités que nous nous efforçons d'intégrer en nous constituent notre parure et notre singularité dans le Nouveau Monde entre le bloc anglo-saxon et le bloc lusitano-hispanique.

Dois-je dire néanmoins que pendant longtemps la France intellectuelle a semblé ignorer l'existence de l'intelligentzia haïtienne. Comment comprendre une telle attitude ? N'y a-t-il pas là quelque chose de déconcertant et de décourageant ? Or, à l'inverse, les milieux universitaires américains se font une coquetterie d'accueillir avec bienveillance la production haïtienne et même le gouvernement de Washington prend à tâche d'élaborer une fort habile politique pour intégrer la production intellectuelle haïtienne dans un courant panaméricain de culture.

Faudra-t-il faire remarquer que l'effort intellectuel haïtien est peu connu en France et même ridiculisé quelquefois par ces mercantis de la plume qui cherchent dans les succès faciles de librairie les moyens les plus propres à jeter du discrédit sur un peuple qui s'obstine à croire que sa culture est un avatar de la culture française ? Pour vous convaincre de la véracité de cette dernière assertion, il n'y aurait qu'à ouvrir certains manuels d'histoire et de géographie édités en France naguère encore dans lesquels on parle d'Haïti en termes presque méprisants en la qualifiant de « République nègre, turbulente et agitée », comme si nous avions le monopole de la turbulence dans le monde, comme si l'épithète péjorative de *nègre* devait nous être appliquée en manière de stigmate d'éternelle infériorité. Et ces appréciations sommaires et tranchantes dénotent tout à la fois l'ignorance des écrivains qui en endossent la responsabilité et l'irréductibilité de leurs préjugés en ce siècle où l'on fait appel à tous les peuples, à toutes les variétés humaines pour édifier la paix universelle en jugulant l'inquiétude humaine.

Dr Price-Mars.

## LES FRANÇAIS SERONT-ILS INGRATS ?

1° *Que représente à vos yeux la culture française ?*

R. — Combien Péguy avait raison :

> C'est embêtant, dit Dieu, quand il n'y aura
> plus ces Français,
> Il y a des choses que je fais, il n'y aura
> plus personne pour les comprendre.

La France n'est pas morte, ni la culture française.

La culture française se manifeste « dans l'immense domaine de ce que l'homme tire de lui-même pour s'accuser, se nier, se grandir ou tenter de s'éterniser ». Elle est marquée par une tradition séculaire de grandeur et de générosité. Au cours des siècles, elle a été une création continue. Et nous retrouvons la cathédrale de Chartres, la Sainte Chapelle, les châteaux de la Loire, Versailles et Fontainebleau, témoins de gloires solennelles, le Louvre...

C'est une mystique, toute une métaphysique. Et c'est aussi une somme harmonieuse d'humanités qu'apporte chacun des différents éléments ethniques qui contribuent à sa formation et en assurent la puissance et la richesse. Toute cette alliance remarquable, toutes ces greffes, tout ce mélange de sucs et de sèves si divers concourt à une parfaite unité.

Si la France a connu, à travers sa glorieuse et parfois sa douloureuse histoire, des épreuves, des humiliations, elle a toujours trouvé dans sa culture des ressources si puissantes qu'elles écartaient le désespoir et interdisaient tout abandon aux excès et à la douleur. L'universalisme de sa culture lui a toujours permis d'être présente partout où le prestige de l'homme était en jeu.

2° *Comment concevez-vous les rapports de la culture française et de la culture nationale de votre pays ?*

R. — Si Haïti est géographiquement rattachée à l'Amérique, elle est toujours restée fidèle à la vocation spirituelle de la France. La grande affaire pour les Nations, qui est peut-être plus importante que la politique, c'est la véritable intelligence des autres nations, grandes et petites.

Dans une chronique absurde et regrettable, intitulée « La

rentrée des classes », parue le 29 septembre 1912, dans *L'Action française*, Jacques Bainville écrivait que les petits Haïtiens « venaient même au prix de leurs poumons et de leur vie apprendre avec nous les mêmes choses que nous, pour remporter chez eux la pensée de la France ». « Ils allaient mourir tout doucement à l'infirmerie, en toussant de moins en moins fort, exprimant la fidélité touchante de leurs familles à la grande éducation française, leur culte pour ces « humanités » qui affranchissent une fois les Blancs et, pour la seconde fois, les Noirs. »

La France a des amis dont elle n'admire pas assez la fidélité.

3° *D'après vous la culture française est-elle, chez vous, en avance ou en recul depuis la guerre? Pour quelles raisons?*

R. — A l'étranger le premier pays qui ait répondu à l'appel historique du général de Gaulle, c'est la République d'Haïti. Je connais des hommes, qui pourtant n'avaient jamais été en France, qui ont passé leur existence à défendre la culture française non seulement en Haïti mais en Amérique. La gratitude, qui est pourtant une vertu française, ne s'est jamais manifestée convenablement à leur endroit parce que certains représentants de la France, qui manquaient d'intelligence et de patriotisme, ont préféré sacrifier aux intrigues le dévouement de telles personnalités; la colère ou le cynisme des imbéciles a, peut-être, fait plus de tort que de bien.

Depuis, un effort assez louable est en train d'être réalisé avec un tact remarquable par S. E. monsieur l'ambassadeur Ludovic Chancel pour la reprise des relations culturelles avec la France.

Les difficultés créées par la guerre dans les moyens de communication avec la France ont contribué à diminuer l'influence française en Haïti.

A l'Institut français d'Haïti, le gouvernement de la République française gagnerait à envoyer des agrégés et des personnalités de premier plan.

Il est regrettable de dire que la culture française est en recul en Haïti depuis la guerre.

CAMILLE LHÉRISSON.

8 octobre 1951

# *Ile Maurice*

L'île Maurice c'est l'Ile de France, celle de *Paul et Virginie*. Elle est britannique depuis 1814. Mais la population d'origine française garde sa langue, ses journaux, sa littérature.

Nous reproduisons une lettre de M. Jean Urruty, fonctionnaire du gouvernement de l'île Maurice.

## MÊME LES ANGLAIS PARLENT FRANÇAIS

J'ai bien reçu votre lettre du 8 septembre (à la fin d'octobre, il va sans dire, car les communications maritimes entre votre pays et le mien sont presque inexistantes depuis la fin de la dernière guerre). Vous me demandez un article sur la position du français à l'île Maurice. Je vous remercie infiniment d'avoir pensé à moi, mais je suis tellement occupé, chaque année pendant la période qui s'étend du 1er septembre au 15 décembre, que je ne puis rien entreprendre qui soit en dehors de mes occupations régulières. Je regrette donc de ne pouvoir vous faire plaisir cette fois. Je le regrette d'autant plus que je suis l'un de ceux qui s'intéressent de façon particulière au progrès et au rayonnement de la langue française hors de France. Je suis de ceux qui déplorent que la France ne s'intéresse guère aux « colonies perdues », comme Maurice, Haïti et même le Canada. Et j'essaye depuis quelques années d'établir un échange de renseignements entre ces trois pays sans grand succès...

Pour les Mauriciens, comme pour les Haïtiens et la majorité des Canadiens français, le français n'est pas une « langue seconde », comme on semble le penser en France, mais bien leur langue maternelle, leur langue de tous les jours. A Maurice, le français n'est pas une langue officielle, mais il l'est

*en fait;* mieux, il est la première langue du pays, que les autorités britanniques le veuillent ou non! Toutes les sections de notre population hétérogène l'emploient dans leurs relations quotidiennes. C'est une chose extraordinaire qui ne cesse d'étonner l'étranger qui débarque sur nos rives hospitalières. Demandez-en des nouvelles à Pierre Benoît, à Georges Duhamel, à Maurice Bedel, à Max-Paul Fouchet, à Marius Englebond, à Raphaël Barguisseau, à Jean d'Esme...

Les Anglais qui sont dans l'île se voient obligés d'apprendre le français ou tout au moins le patois créole mauricien, qui est un patois français, pour se faire comprendre de leurs domestiques et de leurs fournisseurs. Le ministère des Colonies anglais le sait pertinemment bien et c'est pourquoi il prend toujours soin de nous envoyer des fonctionnaires qui connaissent ou qui comprennent le français. Les Indo-Mauriciens, de leur côté, apprennent le français à l'école et, dans la vie courante, s'expriment volontiers en français. M. Auvanth Beejadhur, député et journaliste, dirige l'un des plus importants quotidiens de l'île. Un autre député indien n'a-t-il pas préconisé, en pleine séance du Conseil législatif, que les études devraient se faire en français dans nos écoles? L'île Maurice s'enorgueillit de posséder le plus vieux quotidien colonial : *Le Cernéen,* fondé en 1832. Je dois vous dire que tous nos principaux quotidiens sont rédigés en français. L'un d'eux porte un nom anglais, mais c'est un journal de langue française. La littérature mauricienne est *uniquement* française. Tandis qu'au Canada, au Liban, en Égypte, en Indochine et ailleurs, on doit distinguer entre une littérature française et une littérature anglaise, etc., une telle distinction n'existe pas à Maurice. Le Mauricien de descendance française considère qu'il commettrait un sacrilège s'il publiait un ouvrage littéraire en anglais.

Voilà à peu près ce que je dirais dans mon article si j'avais suffisamment de temps pour l'écrire.

Veuillez agréer, cher Monsieur, etc.

JEAN URRUTY.

# *Union Française*

Rien n'est à ajouter aux renseignements donnés par le gouverneur Delavignette sur l'Union française.

Robert Delavignette, actuellement gouverneur général de l'Union française, fut successivement administrateur en Afrique noire, directeur du cabinet de M. Moutet dans le gouvernement du Front Populaire, directeur de l'École d'outre-mer, directeur politique et directeur du Cabinet sous plusieurs ministères depuis la Libération. R. Delavignette est également l'auteur de plusieurs essais (*Afrique occidentale française, Service africain*) et romans (*Les paysans noirs, La paix nazaréenne,* etc...) sur l'Afrique.

Jean Amrouche, né en Tunisie, ancien élève de l'École Normale de Saint-Cloud, est, comme chacun sait, l'un des animateurs de la Radio.

Alioune Diop, né à Saint-Louis (Sénégal) fut professeur à Louis-le-Grand avant d'être le fondateur et le directeur de *Présence africaine.*

## LE FRANÇAIS ACQUERRA-T-IL LE SENS COSMIQUE ?

A quel spectacle étions-nous ? J'étais peut-être le seul à me le demander, pour échapper à l'envoûtement qui en émanait. La foule y était suspendue, dans ce grêle carré de baraques, sous de lourdes verdures et sous les tentures, plus lourdes encore, de la nuit.

Mardochée se couvrait d'un vieux sac, emprunté à quelque traitant. Assuérus et Aman parurent dans la majesté des sultans du Soudan, dans l'Afrique de l'espace et du soleil : manteau de velours et turban en serviette éponge. Esther portait la robe longue à fronces que les jeunes filles chrétiennes mettent pour aller à la

messe de la Mission. Et il y avait un cheval blanc, un vrai cheval, un des rares chevaux qui pussent vivre dans ce port d'estuaire où le pavillon des navires pend comme un chiffon mouillé.

A New-Bell, quartier de Douala, on jouait *Esther* en pidgin. Idiome ou plutôt pot-pourri de tournures africaines et de mots anglais, le pidgin était en harmonie avec le mélange que formaient la végétation et l'heure africaines, et les déchets européens de caisse et de tôle dont les logis étaient fabriqués.

Les acteurs ne suivaient aucun texte. Ils improvisaient sur le thème biblique, qu'il suffisait de connaître pour entrer dans leur jeu. Et nous y entrions. Personne ne riait quand Assuérus, enflammé par la beauté d'Esther, voulait calmer sa fièvre en buvant à la régalade une bouteille de Pippermint. Personne ne souriait quand Mardochée, triomphateur final, montait le cheval blanc aux sons d'une *Marseillaise* plus étrange à elle seule que tout le reste de l'extraordinaire mélo.

Je fausserais le souvenir que j'ai gardé, si je le rendais avec une pointe d'ironie. J'étais très loin de l'Esther racinienne, très loin aussi de l'Esther d'Israël. J'étais dans une Afrique encore mal définie, avec des Africains qui cherchaient leur Esther à eux. Une Afrique populaire, prolétaire, une Afrique de population flottante, qui semblait tourner le dos aussi bien à nos écoles qu'à ses villages ancestraux, se réunissait dans un Bidon-Ville et puisait librement dans le Livre qui appartient à tous les hommes. Elle y trouvait un argument pour se révéler à elle-même et pour essayer sa propre puissance d'expression.

Et j'arrive à la question — à l'écheveau de questions — que me tend cette *Esther* de Douala :

Les mêmes gens auraient-ils eu le même accent et pu établir le même courant entre cette *Esther* et le peuple africain s'ils avaient joué notre *Esther* à nous ?

*Esther* de Douala, *Esther* en pidgin n'est sans doute

pas un chef-d'œuvre universel. Mais nos chefs-d'œuvre sont-ils vraiment universels et ont-ils un sens pour le peuple africain ?

Avons-nous fait ce qu'il fallait pour que le peuple africain pût connaître les Lettres françaises, la Culture française et notre langue d'abord ?

*
* *

De toutes ces questions, prenons la dernière, qui est la plus simple et qui relève de l'enseignement.

En 1946, l'Union française, sans la Métropole, avait dans l'enseignement public et dans l'enseignement privé un effectif scolaire total de 2 millions d'élèves.

Ce qui est peu pour un ensemble de 75 millions d'habitants.

Serrons les statistiques [1] de plus près, dans les grands territoires d'Afrique noire et de Madagascar :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Madagascar | 187.000 | élèves pour | 4 millions | d'habitants |
| Cameroun | 71.000 | — | 3 millions | — |
| A.E.F. | 34.000 | — | 4 millions | — |
| A.O.F. | 107.000 | — | 16 millions | — |
| Togo | 17.000 | — | 1 million | — |

Vingt-huit millions d'Africains et de Malgaches n'ont d'écoles que pour 416.000 enfants.

Pour fixer les idées par une comparaison, sachons que le Congo belge à 900.000 élèves pour 20 millions d'habitants.

En 1946, nous donnions à l'enseignement les crédits suivants [2] :

1. *Annuaire statistique de l'Union française* (1939-1946), chapitre D. « Enseignement ».
2. *Annuaire statistique de l'Union française* (1939-1946), chapitre D. « Enseignement ».

| | | |
|---|---|---|
| Madagascar | 8,16 % | des dépenses locales |
| Togo | 6,50 % | — — |
| A.O.F. | 4,85 % | — — |
| A.E.F. | 4,23 % | — — |
| Cameroun | 3,82 % | — — |

Depuis 1946, des efforts ont été accomplis. En 1951 :

| | | |
|---|---|---|
| A.O.F. | 125.000 | élèves |
| Cameroun | 131.000 | — |
| Togo | 40.000 | — |

Des boursiers sont envoyés dans la Métropole : 2.000 environ dont la moitié à Paris.

Mais à la base de l'enseignement, la disproportion éclate toujours entre la petitesse des moyens et la grandeur des besoins.

Une population en majorité analphabète attend l'école. En pleine brousse les villages disent à l'administrateur : nous bâtirons nous-mêmes l'école, envoie-nous l'instituteur.

J'y insiste : il ne s'agit pas seulement de l'élite mais de la masse analphabète, qui a soif de savoir, et qui voit dans l'école la promotion sociale à laquelle les enfants ont droit.

Les chiffres répondent : nous diffusons notre langue au compte-gouttes. Nous n'enseignons le français, nous n'ouvrons la culture française qu'à une minorité d'enfants, qui ne représente même pas le cinquantième de la population, en ce qui concerne l'Afrique noire et Madagascar.

Jamais nous n'avons gâché avec une telle inconscience des conditions aussi favorables pour vaincre l'analphabétisme, populariser le français, accroître le rayonnement de la culture française.

Et pourtant la métropole continue à animer un des plus beaux foyers de culture qu'il y ait dans le monde. Nos éditeurs publient environ 12.000 titres nouveaux par an dans tous les domaines de la pensée. En 1951, date

qui peut être considérée comme une année de référence, les exportations de livres français ont été de 53.916 quintaux métriques et d'une valeur de plus de 3 milliards 625 millions, vers l'étranger; mais elles n'ont été que de 10.924 quintaux métriques, valant 527 millions vers l'Union française.

L'A.O.F. pour ses 16 millions d'habitants n'a importé que 688 quintaux métriques de livres français, valant 36.350.000 francs [3].

Quoi d'étonnant, puisque la majorité des habitants reste analphabète.

Le drame, c'est qu'ils restent analphabètes malgré eux.

Quel marché serait à créer pour notre édition; quel champ d'action nous laissons en friche, quelle carence pour notre culture!

Je ne méconnais pas les essais qui sont tentés. Sous l'impulsion de Georges Duhamel, d'Émile Henriot, de Marc Blancpain, « l'Alliance française » ouvre en Afrique et à Madagascar et dans toute l'Union française outre-mer des foyers culturels et organise des tournées de conférences, auxquelles participent en ces derniers temps Maurice Bedel, Marc Blancpain, Auguste Chevalier, Georges Duhamel, Max-Pol Fouchet, Maurice Genevoix, Robert Montagne, Emmanuel Mounier, Pierre Paraf, Pierre Ringel, la duchesse de la Rochefoucauld, Pierre Seghers, Bernard Simiot, qui rapportent de leur voyage des livres destinés à faire mieux connaître l'Union française.

Mais dans la brousse il y a toujours ce village délaissé, ce groupement humain d'analphabètes qui n'a pas l'école

3. Il est de bons esprits qui espèrent lutter contre l'alcoolisme par la propagande scolaire : en 1950, l'A.O.F. importe 5.882 tonnes d'eaux-de-vie et liqueurs, sans compter les apéritifs. Par rapport à l'année 1938 — indice 100 — l'A.O.F. passe en 1950 à l'indice 3632. Que peuvent contre ces progrès effrayants nos infimes progrès scolaires ?

et qui la réclame en vain. Il reste séparé de l'élite par un fossé qui s'élargit. Il est de plus en plus coupé de nous qui l'ignorons.

Et qu'est-ce qu'une culture française qui ne va pas au fond de ce grand problème humain ? Qu'est-ce qu'une culture française qui manque d'écoles pour vaincre l'analphabétisme dans les territoires français d'outre-mer ? Qu'est-ce qu'une culture française, si elle est incapable de répondre au vœu de l'école formulé par l'Union française ?

J'en reviens à *Esther* de Douala, à *Esther* en pidgin. On commence à dire : si la France n'enseigne pas le français à ses concitoyens d'Afrique, fournissons-leur une langue basique. Ils ont bien créé une *Esther* en pidgin. Ils se passeront bien de l'*Esther* racinienne et du goût français.

Dans son rapport d'ensemble de 1951, Marc Blancpain, secrétaire général de l'Alliance française, écrit :

> Mais l'intérêt n'est-il pas considérable pour l'avenir de la France — et il faut parler de l'avenir, voyez-vous, nous ne sommes pas ici pour gérer seulement des affaires courantes — n'est-il pas primordial que les deux tiers d'un continent en plein essor (l'Afrique) soient appelés à se donner notre langue comme langue commune, comme langue qui l'aidera, d'une part à communiquer entre ses diverses parties, et d'autre part à se mieux connaître et à s'élever dans la civilisation. Si nous ne travaillons pas hardiment... à ne pas laisser échapper cette chance, l'Afrique, au lieu d'être vouée au français d'abord, se donnera à l'anglais ou plus sûrement encore à la langue de l'Islam.

Et j'ajoute : au pidgin, c'est-à-dire à cet idiome qui est le contraire d'un instrument de culture.

A Paris, rue Monsieur, dans l'ancien couvent des Bénédictines, l'Office de la Recherche scientifique outre-mer (O.R.S.O.M.) déploie une carte du monde où se présentent nos grandes fondations intellectuelles, de l'École française d'Extrême-Orient à l'Institut français d'Afrique noire.

Nous avons là, dans la pénurie habituelle de ressources financières que l'État réserve aux choses de l'esprit, une floraison d'œuvres admirables, soutenues par le dévouement de quelques hommes.

Cette recherche scientifique ne se limite pas à l'étude des climats, des sols, des sous-sols, de la flore et de la faune et des productions des Territoires d'outre-mer. Elle s'oriente vers les sciences de l'Homme et de l'Homme actuel, tel qu'il vit de notre temps, en Afrique et à Madagascar.

Que disent les sociologues de la recherche scientifique outre-mer ? Que les anciennes structures familiales et sociales se désagrègent, que les villages sont désertés, qu'une industrialisation naissante et une concentration urbaine sont en train de transformer l'Afrique et Madagascar en une immense population flottante, inorganique, en pleine fermentation.

A cette population, en majorité analphabète, les écoles manquent juste au moment où elle en a le plus besoin. A cette population qui n'a plus les cadres de son antique genre de vie et qui tombe en poussière, nous n'apportons pas l'armature culturelle où elle pourrait couler le ciment d'un nouvel édifice social.

Quand il existait autour de nos petites villes coloniales une profondeur indigène de villages traditionnels, nos petites écoles, tout insuffisantes qu'elles fussent, possédaient néanmoins leur efficience de rayonnement culturel. Elles éclairaient un secteur bien défini, celui de l'européanisation et elles faisaient mieux ressortir les contours de ce monde africain et malgache qui persévérait encore dans sa propre tradition. Mais aujourd'hui, elles sont impuissantes à embrasser une Afrique continentale, une grande île malgache qui ont changé dans leurs mœurs et qui n'ont pas remplacé ce qui a été détruit. Nos écoles sont trop peu nombreuses pour dissiper la confusion qui règne autour d'elles. Il y a là un grand drame, généralement insoupçonné. A une heure décisive de leur évolu-

tion interne, l'Afrique et Madagascar ne reçoivent plus avec l'intensité qu'il leur faudrait cette culture française qui devient pourtant dans son essence — nous le montrerons plus loin — franco-africaine, franco-malgache — et qui, par l'Afrique et Madagascar, engendre un humanisme nouveau.

A New-Bell, faubourg de Douala, où les livres sont vite moisis par l'humidité, et dans les postes du Soudan où ils sont racornis par la sécheresse et rongés par les termites, l'enfant de l'Afrique nouvelle pousse au hasard dans les décombres du passé et il s'engage en aveugle vers l'avenir, sans pouvoir, faute d'instruments culturels, participer à l'élaboration de l'humanisme nouveau que nous lui avions pourtant préparé, en affinité avec son pays.

Et c'est là un autre aspect du drame de la culture francaise dans l'Union française.

*
* *

Je me posais tout à l'heure la question : nos chefs-d'œuvre ont-ils un sens pour le goût africain? Notre culture a-t-elle toute sa valeur en Afrique? Eh bien! oui, car c'est maintenant une culture pénétrée par l'Afrique même.

Laissons aux Africains eux-mêmes le soin de témoigner : lisons Léopold Sedar Senghor; lisons Alioune Diop [4].

Ils ne font pas de la culture française une chose d'emprunt. Ils ne la subissent pas. Ils y choisissent ce qui leur convient. Ils la vivent en Africains et sans renier ce qu'Alioune Diop appelle « la négritude ». Ils greffent la culture française sur leur propre civilisation.

4. Et notamment la belle préface qu'Alioune Diop, sous le titre « De l'expansion du travail » vient de donner au n° 13 de *Présence africaine* : « Le travail en Afrique noire », éditions du Seuil, 1952.

J'aime que Senghor, député du Sénégal et poète afro-français, dans son journal de Dakar, *Condition humaine,* du 10 mai 1952, africanise Victor Hugo et lui décerne ce titre : « Victor Hugo, griot de génie. »

Senghor compare Hugo non seulement au griot, qui fait métier de poésie, mais au dyali, à l'inspiré qui vit une expérience mystique. Tout l'article serait à citer.

Par ses œuvres et avec celles d'une pléiade d'écrivains d'Afrique, il nous administre la preuve que la culture française ne déracine pas l'homme africain de son milieu, mais qu'elle l'aide à créer une Afrique nouvelle, authentique, originale, pleine d'apports pour le monde.

Des *Chants pour Naëtt*[5] tirons ce poème (pour deux flûtes) :

Je t'ai filé une chanson douce comme un murmure de colombe à midi
Et m'accompagnait grêle mon khalam tétracorde.
Je t'ai tissé une chanson et tu ne m'as pas entendu
Je t'ai offert des fleurs sauvages dont le parfum est mystérieux comme des yeux de sorcier
Et leur éclat a la richesse du crépuscule à Sangomar
Je t'ai offert mes fleurs sauvages. Les laisseras-tu se faner
O toi qui te distrais au jeu des éphémères ?

Certains lecteurs, dit Senghor en appendice à ses *Chants pour Naëtt,* se sont plaints de trouver dans mes poèmes des mots d'origine africaine, qu'ils ne comprennent pas. Je crois qu'il s'agit de comprendre moins le réel que le surréel. J'ajouterai que j'écris d'abord pour mon peuple. Et celui-ci sait qu'une *kôra* n'est pas une harpe non plus qu'un *bala-*

5. Œuvres de Léopold Sedar Senghor : *Chants d'Ombre,* poèmes (éditions du Seuil); *Hosties noires,* poèmes (éditions du Seuil); *Chants pour Naëtt,* poèmes (Pierre Seghers); *Ce que l'homme noir apporte,* essai; *L'homme de couleur* (Plon); *La communauté française,* essais en collaboration avec R. Lemaignen et Prince Sissowath Youtevong (Alsatia); *Les plus beaux écrits de l'Union française,* essais et textes en collaboration avec Mohamed El Koti, Pierre Do Dinh et Rakoto Ratsimamanga (éditions de la Colombe); *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française* (Presses Universitaires de France).

*fong* un piano. Au reste je pense que c'est en touchant les Afro-Français que nous toucherons le mieux les Français, et par delà mers et frontières, les autres hommes.

Senghor est une exception, dira-t-on, lisez ces pages d'une élève de l'école normale de Rufisque :

Je me souviens de mon enfance plus pure que la farine de mil, plus ardente que les insectes des champs... Dans les cours, les femmes pilaient le mil; la chanson nourricière du pilon dans le mortier, la beauté noire et brillante des pileuses mettaient dans mon cœur de la joie... Puis un jour vint mon père, vint l'école et prit fin ma vie libre et simple. On a blanchi ma raison, mais ma tête est noire, mais mon sang inattaquable est demeuré pur comme le soleil, pur... Mon sang est resté païen dans mes veines civilisées et se révolte et piaffe aux sons des tams-tams noirs [6].

Voilà ce que peut la culture française dans une des trop rares écoles que nous donnons aux filles africaines. Culture qui, loin de déposséder l'être africain de sa véritable personnalité, lui permet au contraire de s'affirmer, de s'épanouir et de découvrir un humanisme nouveau. Culture franco-africaine, nourrie d'échanges entre deux civilisations qui se renouvellent et s'enrichissent mutuellement.

Oui, nos chefs-d'œuvre ont un sens pour l'Afrique comme la musique africaine a un sens pour nous, Européens.

*
* *

J'ai commencé par un souvenir d'Afrique; je terminerai par un souvenir de Madagascar. Je revenais en 1950 de la petite île de Sainte-Marie. Nous avions fêté le bi-centenaire de son rattachement à la France, qui eut lieu par le mariage de la reine malgache Béti et du

6. Mariama Bä, École normale rufisque, cité par J. Richard-Molard, in *Afrique occidentale française* (Paris, Berger-Levrault, 1949).

caporal de France la Bigorne. La nuit de l'Océan Indien était si claire que je pouvais, du haut de ma rambarde, distinguer un jeune homme qui lisait sur le gaillard d'avant.

Dans l'amoncellement des passagers de pont et de leurs bagages hétéroclites, entre une commère puissante en cotonnades légères plaquées par l'humidité marine et une cage à poulets et un régime de bananes, il était seul avec son livre — et je crois bien qu'il était le seul aussi à lire sur le paquebot à cette heure-là.

A sa mine, à ses vêtements, je ne doutai pas qu'il fût malgache et pauvre. Quelle lecture l'enchantait? Peut-être le poète malgache Rabearivelo dont j'avais cherché sans succès le livre chez les libraires de Tananarive :

Quant à moi, fils des Rois d'une époque abolie,
Reposant au rebord d'un tombeau qu'on oublie
Je chante d'une voix qui n'est pas de mes morts.

Si le monde a changé, si ma voix elle-même
Renonce à ta musique, ô parler ancestral,
Et que sous le sillon du clair navire austral
Elle chante selon une langue que j'aime,

Le sang héréditaire et l'âme de mes morts,
Sève toujours vivante en l'arbre qui décline
M'animent à jamais comme, sur la colline,
Le vent du sud qui souffle au cœur des ficus tors;

Et je te suis semblable, ô beau rosier de France,
Qui, fleurissant au flanc d'un tombeau de chez nous,
Fiances aux églantiers au feuillage roux
La pureté perdue, hélas! de ton essence.

Non, ce n'était pas avec son poète national que le jeune Malgache veillait, mais avec Alfred de Musset. Il ne s'agit pas de rechercher ici ce que Musset pouvait apporter à ce lecteur de l'océan Indien. Le fait est là. En cette nuit australe, entre Sainte-Marie de Madagascar et Tamatave, il s'est trouvé un jeune homme d'un autre « sang héréditaire » pour communier aux

*Poésies* qui excitaient l'adolescence française du siècle précédent. Et tant que cette communion se produira, rien ne sera perdu.

Le navire longeait la grande île aux tombeaux : Madagascar, où Rabearivelo s'écriait :

O mon cœur amoureux, de trois zones du monde!

Madagascar rassemble l'Afrique, l'Asie et l'Europe. Quelle confrontation pour une culture française d'Union française!

Et mieux encore qu'*Esther* en pidgin, sur la côte de Guinée, le Malgache inconnu qui voyageait avec Musset dans la mer des Mascareignes, me posait la véritable question à laquelle notre siècle devra répondre :

L'universalité de la culture française vivra-t-elle si elle n'acquiert pas le sens cosmique que les différentes parties de l'Union française sont prêtes à lui procurer?

Il n'est de culture française que dans l'universel. Mais cet universel ne dépend plus uniquement de la métropole. Il ne sera plus projeté par la métropole sur les territoires d'outre-mer. Il réside dans les échanges entre tous les pays de l'Union française et entre leurs diversités humaines. Il n'y aura de culture que dans la mesure où ces diversités composeront elles-mêmes une nouvelle unité.

Pour une si belle œuvre, il ne faut pas un idiome fabriqué à la mode basique, mais une langue forte, capable de tous les enrichissements. De même que pour faire l'Union française, il faut autre chose qu'un juridisme, mais l'élan populaire allié à la pensée politique.

Et comment alimenter une culture française sans langue française et sans école française! C'est à l'école française de Joal, sur la petite côte du Sénégal, qu'il s'est initié à l'Universel, l'enfant poète Senghor.

ROBERT DELAVIGNETTE.

# LA CULTURE PEUT ÊTRE UNE MYSTIFICATION

On me permettra quelques mots d'introduction à la lettre de Jean Amrouche et aux pages d'Alioune Diop, fondateur et directeur de *Présence africaine*. Diop avait été invité à la troisième Assemblée générale de la Société de Culture européenne qui se tenait à Venise du 9 au 13 juin dernier. On sait que cette Société, fondée pour maintenir le dialogue entre les « hommes de culture » (expression choisie par les statuts) de toutes tendances et de tous pays, se refuse à opposer l'Est et l'Ouest et veut être accueillante à ce que l'on peut trouver de valable partout. Le dialogue ne prend toute sa valeur que s'il est maintenu avec tous; mais peut-être à Venise s'est-on parfois laissé trop hypnotiser par la situation politique et parle-t-on trop du dialogue Est-Ouest? Nous étions plusieurs à le penser. Alioune Diop montra en termes vibrants qu'il ne fallait pas oublier non plus les rapports de l'Europe avec l'Afrique et de façon générale avec les peuples dits « d'outre-mer ». Revenant le lendemain sur l'intervention de Diop, Jean Amrouche dénonça ce qu'est trop souvent une mystification de la culture. Je leur demandais à tous deux de reprendre ces propos pour le présent cahier. Ils acceptèrent amicalement. Jean Amrouche écrivit sa lettre en fonction du problème posé par la revue. Alioune Diop rédigea quelques pages dans la perspective européenne qui était celle de Venise; mais elles n'en visent pas moins l'usage que font les Français de la culture française. — A.-J. M.

Mon Révérend Père et cher ami,

Je bataille en vain depuis trois semaines pour donner forme aux réflexions que je me fais depuis longtemps sur le thème dont j'ai dit quelques mots à Venise, « Culture française et mystification », c'est un sujet trop lourd pour moi. Un philosophe, plus riche que moi en connaissances, et maître d'un vocabulaire technique, le traiterait

en se jouant. Pour moi — comme pour beaucoup de mes frères qui ont subi la même mutation, qu'ils soient berbères, sénégalais, malgaches ou vietnamiens — il s'agit d'une expérience dramatique. Une telle expérience ne peut se dire en un article car, pour n'être pas dénaturée, elle doit demeurer inviscérée, comme dirait Maritain, dans l'histoire d'une destinée individuelle.

Il y a seulement quelques années, avant que je ne fusse désorienté par certaines recherches sur la valeur de mon français, j'aurais été capable de répondre avec aisance à votre appel. Je ne le puis plus, voici pourquoi. Il me paraît de plus en plus évident que je ne parviens plus à m'exprimer. Je peux jouer avec des concepts, des images, des rythmes ou des sons avec d'autant plus de plaisir ou de satisfaction qu'il s'agit de réalités étrangères. Je peux comprendre et interpréter autrui. Parfois même j'ai le sentiment de mimer à la perfection sa démarche mentale. Mais, dès qu'il s'agit de ma vie et de moi, rien ne me semble juste; au contraire ai-je toujours le sentiment de trahir en le traduisant un texte original qui échapperait à toute transcription.

Nous sommes bien éloignés, penserez-vous, de la culture et de la mystification. Précisément il me semble que nous y sommes en plein. Car le fond du problème c'est la question suivante qui ne fait heureusement pas drame pour tout le monde : Qui suis-je ? — Qu'est-ce que je suis ? — Pour qui est-ce que je suis ? — Qui est en moi et par moi ? — De qui et de quoi suis-je né ?

Nos ancêtres les Gaulois... Hé oui, on nous les a donnés pour ancêtres et nous avons cru que nous étions leurs fils légitimes, dès lors que nous devenions les fils de la langue française. En fait, il suffisait, pensait-on et pensions-nous naïvement, que nous fussions enfantés à la vie de l'esprit par la langue française pour être adoptés par la patrie française. On pensait et nous pensions avec un puéril enthousiasme que cette patrie n'avait pas de corps, mais seulement un esprit et une âme dans lesquels

tous, et les plus étranges, pouvaient se reconnaître et communier.

D'où notre ardeur à apprendre cette patrie, notre excessive admiration pour ses grands hommes, notre amour doctrinaire et maladroit, notre exigeant amour de néophytes pour une auguste mythologie... Nous ignorions et nous méprisions notre héritage selon la chair et la langue, et selon un esprit et une âme en nous condamnés au mutisme. Si jeunes que nous fussions quand la culture française fut greffée sur nous, il y avait déjà en nous et par delà nos légères mémoires une longue histoire antérieure que, un jour ou l'autre, nous devrions épeler pour nous rejoindre et nous assurer enfin de notre identité.

J'en suis là, mon Révérend Père et cher ami. En moi le trouble et la division. Non point la révolte stérile ou l'ingratitude. Maïs l'angoisse. Je ne crois pas que le bonheur ait été promis à l'homme, et qu'il puisse figurer parmi ses revendications légitimes. Peut-être même est-il sage de ne plus parler que de ces formes dégradées de bonheur que sont le bien-être et le standard de vie ? Mais comment éteindre cette soif, satisfaire cette faim de communion dans l'identique qui tenaillent tous ceux qui furent coupés de leurs racines ? Car on communie dans la chair.

Reste vrai qu'on peut vivre ayant faim et soif, et chercher plus haut et plus profondément la communion dans le Commun Dénominateur. Pardonnez-moi ce jeu de mots, je veux dire : celui qui vous dénomme. Nous sommes à la recherche de notre nom. Du moins suis-je à la recherche de mon nom. Mon nom est l'Homme. Je le sais, mais l'Homme est toujours *un* homme, cet homme que je suis. Pour l'instant, j'ai le sentiment d'être condamné à la *différence,* à une irréductible et inquiétante singularité.

Thème pour les élèves de l'École nationale de la France d'outre-mer : « Doit-on arracher des enfants innocents

à la civilisation de leurs ancêtres ? Peut-on sincèrement supposer qu'on leur en donnera d'autres ? »

C'est la querelle du peuplier, à l'échelle non plus des classes sociales ou des provinces, mais des peuples, des races et des civilisations. Gide, me semble-t-il, a raison, quand il s'agit de certains individus. Barrès, quand il s'agit des masses.

Cette lettre, mon Révérend Père et cher ami, je sais que vous saurez y lire entre les lignes. Si vous croyez pouvoir la substituer à l'article que j'ai été incapable de composer, je ne vois point d'obstacle à sa publication dans votre Revue. Cette incapacité est elle-même significative.

Je vous prie de croire, etc...

JEAN AMROUCHE.

# NE LAISSEZ PAS POURRIR LA CULTURE

Il devrait être possible à l'intelligence européenne de se rendre compte qu'il n'y a pas que la Russie et l'Amérique au monde. Si à la dernière assemblée de la Société Européenne de Culture, à Venise, j'ai eu l'occasion, en invité, de dire mon étonnement devant l'attention exclusive que les intellectuels et artistes d'Europe semblaient accorder à la tension est-ouest, ce n'est pas que je sois indifférent aux problèmes actuels.

Nous comprenons fort bien que cette tension soit l'objet d'un scrupuleux et loyal examen des deux côtés.

Mais conçoit-on que des hommes de culture qui se donnent une ambition universaliste n'aient pas songé aux périls qu'impliquent une attitude orientée seulement vers l'Amérique et la Russie. La presse a parlé d'une « stupeur admirative » qui aurait accueilli mon intervention. Je suis bien plus stupéfait que mon souci ait paru nouveau à cette assemblée de penseurs et d'artistes libres.

Il est clair en effet qu'à se laisser emprisonner dans les limites du dilemme est-ouest, on court le risque de ne définir la culture et les dimensions de l'homme que par ce que l'on aura trouvé d'exaltant ou d'inhumain à l'est et à l'ouest.

Le monde est cependant plus vaste. Je crois même que la majorité humaine est hors de l'Europe, des U.S.A. et de l'U.R.S.S. L'Europe abdiquerait-elle ? Serait-elle victime de la peur que lui inspirent ses enfants prodiges, Amérique et Russie ? Elle apprécie peu, nous dit-on, la richesse technique d'une Amérique dépourvue de spiritualité, et craint la trop rigoureuse rationalisation sociale et spirituelle d'une Russie devenue plus fidèle que l'Europe à la défense et illustration de la puissance créatrice de l'homme.

Mais on ne semble pas se douter que l'Europe a été et demeure pour nous ce que l'U.R.S.S. serait pour elle : trop spirituellement organisée, trop militante. L'U.R.S.S. menace de troubler la paix de l'Europe comme celle-ci a pu troubler notre paix.

De toute façon, il n'y a pas que la Russie, l'Amérique et l'Europe au monde. L'outre-mer a aussi quelque chose à dire et à faire. Si l'attention des hommes de culture aux messages des peuples n'est pas en rapport avec la puissance militaire de ces peuples, l'on devrait songer aussi à nos cultures.

Il y a là-bas une confidence du ciel, une ardeur des amours, il y a un éclat de l'existence, un respect de l'homme, une succulence et des horizons du monde dont

notre âme se satisfaisait d'éprouver la présence savoureuse, mais qu'elle ne s'inquiétait pas de dire — parce qu'il était moins opportun de dire que de laisser fleurir la vie avec ses ombres fraîches, son autorité, ses accidents, ses pénétrantes festivités, son inépuisable bonté.

Il y a davantage : nous avons à révéler, avant tout, de *nouveaux rapports* — à dévoiler des problèmes humains les vrais sens et portée — à susciter de nouvelles œuvres, d'autres lois esthétiques, d'autres politiques — nous avons (nous, les plus silencieux de la planète) à fonder le véritable amour par la révélation de l'homme à l'homme, enfin possible.

Quoi qu'on dise, aucun grand problème politique, philosophique ou esthétique n'est correctement formulé, aucun ne peut honnêtement être résolu sans l'intervention des hommes d'outre-mer, en tant que puissances créatrices. Non comme données économiques mais comme désirs manifestés et conscients. Que de débats, que de conflits vont s'éteindre parce que devenus vains, sans fondement, lorsque la grande fraction de l'humanité se sera mise à s'exprimer face à la vitalité de l'Europe et de ses enfants prodiges (U.S.A., U.R.S.S.).

Notre silence pouvait être toléré tant que les hommes ignoraient leur solidarité de destin. Mais l'homme moderne a prodigieusement amplifié ses dimensions, au point de devenir puissance meurtrière. Son vouloir a plus d'efficacité, l'écho de sa vie intime couvre la terre, sa lucidité envahissante s'est indiscrètement multipliée. Et comment, ivre de puissance, connaîtrait-il l'amour, en face du silencieux effacement des autres ?

Les hauts lieux de l'aventure humaine ne risquent-ils pas d'être désertés pour les bas-fonds du confort intellectuel et spirituel ?

La tentation était séduisante de réduire les autres, pour éviter l'âpre dialogue, au silence et à la surdi-cécité. Exterminer les âmes pour avoir seule à chanter et créer ? L'Europe a poussé l'amour du confort beaucoup plus

loin. Au-dessous du zéro du silence, il y a le royaume du narcissisme. Il ne suffisait pas que les colonisés murés, aveuglés, sourds et muets élargissent l'espace vital d'une bourgeoisie complaisante à sa propre figure grandissante. Il fallait que les sourds-muets eussent un cœur, juste de quoi adorer cette figure, en renvoyer le reflet embelli (eux sans regard, pourtant) dans le regard d'une Europe obsédée de sa propre image...

La colonisation pourrait être la grande aventure moderne. Il s'agit de savoir si on lui donnera sa plus haute portée humaine. Pour l'instant c'est une rencontre d'hommes chargée de ténèbres à la faveur desquelles d'étranges mystifications sont perpétrées. Elle a toute l'apparence d'une société saine, d'une communauté vivant dans la pratique des plus hautes vertus humaines. Une colonie n'est-elle pas prétexte à des actions héroïques, à des œuvres généreuses ? Les nations colonisatrices devraient être reconnues les plus justes, les plus charitables et les plus dévouées à la misère humaine. Manuels, journaux, missions (laïques ou non) ne présentent-ils pas en effet hommes et choses des colonies comme l'illustration du grand cœur, de la sainteté de quelques échantillons humains prélevés sur la glorieuse nation colonisatrice ?

En fait, il y a des facteurs que l'on dissimule jalousement. La colonisation est la résultante de la supériorité technique d'une nation sur un peuple exotique — et de la distance (ou du silence) qui s'oppose à l'interpénétration des peuples colonisés et colonisateurs. Cette distance géographique est aussi de nature spirituelle. Un peuple colonisé est celui qui, vaincu par une technique supérieure, demeure séparé du peuple colonisateur et du reste du monde : cette situation ne profite guère qu'à une poignée d'aventuriers et de capitalistes internationaux qui n'hésitent pas, le cas échéant, à abandonner leur nationalité si leurs intérêts l'exigent. On imagine

fort bien une situation où les colons tunisiens se préféreraient sujets de Sa Majesté le Bey, à moins qu'ils ne soient eux-mêmes détenteurs du pouvoir. Le cas s'est présenté dans les colonies anglaises.

De toute façon, la présence des missionnaires et des instituteurs dans les colonies aura eu comme principale conséquence de dissimuler le véritable sens de la colonisation. C'est par là que la culture a favorisé bien des mystifications : ce qui montre que la culture et la morale ne sont rien là où elles ne sont pas vivifiées, soutenues par un contexte d'institutions issues du peuple.

La première mystification concerne l'école. Africains et Asiatiques auraient pu vivre relativement heureux, isolés de la fiévreuse instabilité de la société européenne, des guerres plus meurtrières que tous les fléaux naturels, isolés des camps de concentration, isolés même des crimes passionnels ou crapulards, devenus aliments quotidiens des imaginations fatiguées... Mais puisque les hommes sont condamnés à se rencontrer, le premier service à rendre aux peuples sous-équipés était de répandre l'instruction. Tout le monde sait cependant que le libéralisme n'a jamais voulu, depuis trois siècles, scolariser plus de cinq pour cent de la jeunesse africaine. L'école est un fléau aux yeux du haut commerce colonial et ne peut qu'empoisonner l'esprit de négrillons déjà chargé de tares...

C'est au nom évidemment de la liberté, de l'égalité, des droits sacrés de l'homme qu'Angleterre, France, Belgique et autres nations « charitables par vocation », assument devant le monde la gestion matérielle et morale des colonies. Mais si l'Afrique du Sud attire le regard scandalisé des peuples démocratiques, le racisme (simple effet de la vitalité de grands intérêts économiques fort définissables) sévit dans tout le reste de l'Afrique. On ferait d'épais volumes avec la seule citation, sans com-

mentaire, des crimes et injustices commis au nom de la raison, de la justice et de la charité.

Car charité, justice et raison exigent et consacrent (la Bible et les philosophes ne l'ont-ils pas *longtemps* enseigné ?) l'affirmation de la supériorité d'une race ou d'une civilisation particulière sur une autre.

Il ne suffirait pas d'ailleurs d'affirmer le contraire. Une chose est d'ériger en loi que les hommes sont égaux, libres et frères. Une autre d'appliquer cette loi dans les institutions coloniales. En Europe comme dans le reste du monde, partout où la puissance individuelle de défendre la liberté est trop inégalement répartie, il y a menace et chance de tyrannie. Nulle part le crime et l'injustice ne sont aussi aisément commis qu'aux colonies. Parce que nulle part l'écart n'est aussi scandaleusement grand entre l'impuissance technique de la masse indigène et l'oligarchie surchargée de puissance qui fait la colonie. D'un côté des peuples ignorant tout de la vie du monde, plongés dans le dénuement le plus complet, démunis de toute initiative, de toute information solide, isolés artificiellement — de l'autre une poignée d'aventuriers suréquipée, dotée de puissants moyens financiers, de la protection des gouvernements, favorisés par l'ignorance et l'indifférence des peuples européens et maîtres d'immenses possibilités économiques. Il ne faut pas beaucoup d'imagination pour évaluer que l'écart est dangereusement vaste, étourdissant et que les lois ne peuvent être qu'arbitrairement appliquées.

Ces masses colonisées, on s'est efforcé, à l'école et dans les relations courantes, de leur faire admettre par la ruse, l'intimidation, la force, qu'on ne pouvait parvenir à la dignité humaine que dans la mesure où l'on se rapprochait de l'homme blanc (dans son comportement et dans la couleur de sa peau). C'est l'assimilation.

Autrefois l'assimilation était une institution psychologique et spirituelle destinée à montrer à l'Europe qu'aux yeux du colonisateur tous les hommes étaient semblables

— et à plier le colonisé à la dévotion du Blanc, type de l'humain. Mais colonisés et peuple colonisateur ne pouvaient en rien se communiquer leurs sentiments, ni collaborer.

Aujourd'hui l'assimilation est écartée parce que les contacts (conséquence de la dernière guerre et du rôle grandissant de l'U.R.S.S.) sont devenus moins faciles à empêcher entre peuples, et l'on redoute l'éveil des consciences d'outre-mer aux problèmes modernes. Au nom d'un antirationalisme érigé en mystique mondiale, on exaltera l'originalité des civilisations exotiques dans ce qu'elles ont d'insuffisamment rationalisé. On détournera (au nom du respect des civilisations exotiques) les colonisés de tout ce qui se fait en Europe y compris les études universitaires, la littérature non conformiste, l'art moderne, le syndicalisme, la presse... Ainsi isolé et toujours sous-équipé le colonisé n'en subira que mieux l'exploitation de son travail et de ses terres.

Rien n'appartient plus à personne, le nationalisme est une hérésie ? Nous sommes interdépendants ? Mais on se garde de faire des conquêtes modernes un patrimoine commun à tous. On se garde d'étendre à l'outre-mer la liberté d'initiative, la puissance d'expression, de création...

La plus grave des mystifications commises au profit des intérêts économiques d'une oligarchie, c'est sans doute d'avoir perçu (et de s'être tu jalousement) combien la culture européenne avait besoin de s'enrichir et s'universaliser en élargissant ses horizons à toute la vitalité du monde.

Tout le monde sait maintenant que la culture n'est pas seulement, comme dirait Malraux, conscience de la civilisation, mais aussi volonté d'organiser le monde selon les besoins spirituels, sociaux, économiques des hommes. Sans quoi la culture se réduirait au simple savoir sans objet, dans un monde sans valeurs et sans

vie. La probité et la fraternité voudraient alors que les hommes (européens) de culture s'ouvrissent non pas seulement aux richesses du sol et du sous-sol d'Afrique et d'Asie, mais encore aux richesses morales des hommes d'outre-mer. L'Europe reconnaît bien et proclame le rôle enrichissant du dialogue dans l'art, la science, la pensée. Si l'homme doit grandir par la culture, ce ne peut être que par la vertu du dialogue. A l'homme extraordinairement amplifié dans sa puissance de créer, de connaître et d'aimer, il faut une nourriture à la mesure de son appétit, sans quoi il dépérit.

Il y a de par le monde des hommes qui ne sont ni d'Europe ni des U.S.A. ni de l'U.R.S.S. Ces hommes ont aussi une expérience particulière de la vie, une éthique, des besoins. Ils aiment, ils souffrent à leur façon. Ils produisent des objets qu'on nomme œuvres d'art. Ils ont une sagesse, connaissent des institutions politiques. Leur sang versé (non leur volonté informée et libre) les inscrit, à travers les guerres d'Europe, sur les pages de l'histoire. Leur sueur aussi est à la base de la prospérité de l'Europe. Sans leur travail la figure du monde se fût autrement dessinée, et l'équilibre des puissances eût été différent. Mais ils n'ont pu s'inscrire dans l'histoire que comme des masses sans pensée et sans volonté, au même titre que la découverte de mines d'or, de routes nouvelles ou de l'énergie atomique. L'Europe y a gagné en prestige et puissance économique, non en puissance spirituelle. Bien au contraire, à cet égard, traînant un poids lourd et sans pensée, elle a altéré, affaibli sa vigueur naturelle et défiguré son visage humain. La facilité n'a jamais grandi l'homme. Elle ne peut qu'étoffer la lâcheté, voiler la lucidité et exténuer l'amour. La vitalité de l'homme moderne, en effet, souvent sans objet à sa mesure, s'exacerbe, s'énerve. Elle est devenue meurtrière. Non qu'elle tue toujours. C'est plus grave. Nous avons fait l'expérience, au cours de cette décade, qu'il y a mille manières de détruire l'homme

plus cruelles que la mort violente. Je n'ai pas besoin d'insister.

Mais pour se garder de cette puissance meurtrière, il est salutaire d'être également équipé, notamment de pouvoir s'exprimer (dans l'art, la pensée, l'action créatrice) avec le maximum de résonance dans la conscience collective. Quand un homme s'exprime, son action ne sert pas seulement sa propre liberté, elle grandit tous les hommes en élargissant les limites de leur pensée, en proposant un défi salutaire à leur ambition de créer ou d'aimer.

Par contre, il y a péril pour les individus et les peuples à s'abandonner, même comblés de sécurité matérielle, à une sorte de silencieuse et contemplative inaction. Si modeste soit-il, tout homme a des désirs, des aspirations, quelque inquiétude, des idées. De nos jours tout cela qui constitue notre personnalité risque d'être nié, et notre âme écrasée, si nous ne manifestons pas l'originalité de notre présence au monde.

Ceux, en Europe, qui s'expriment le moins sont encore sauvés par un ensemble d'institutions, un contexte spirituel social et économique qui les protège de ce que leur silence pourrait avoir de mortel.

Les peuples exotiques n'ont ni l'avantage de pouvoir user de ces institutions pour assurer leur salut (face aux dangers modernes) ni celui de pouvoir créer en s'exprimant sur un registre susceptible d'être entendu du plus grand nombre d'humains.

Qui sont-ils, se demande-t-on ? Eux seuls sauront le dire dès qu'ils cesseront d'être muets. Que sont les autres pour eux ? Ils le diront quand ils ne seront plus sourds ni aveugles. Quelles sont les données réelles des grands problèmes modernes ? Nul ne peut les formuler correctement avant que les gens d'outre-mer n'aient révélé les dimensions anciennes et nouvelles de leur personnalité.

Toute affirmation culturelle qui ne tienne pas compte

de la pensée et des désirs de tous les hommes ne risque pas seulement d'être erronée, elle est dès aujourd'hui entachée de mauvaise foi. Car si la plupart des Européens refusent le dialogue avec les communistes, nous ne nous refusons à personne. Nous savons qu'une culture qui se complaît à ses limites anciennes se condamne d'elle-même. Se survivant dans le confort et la facilité, elle est vouée à pourrir.

« Il y a tout l'homme dans l'homme », me disait il y a dix ans M. Louis Lavelle, comme je lui parlais de la pensée de l'Inde. Entendez : « Notre ambition est bien de vivre toutes les philosophies, toutes les expériences humaines, dans ce qu'elles nous révéleront de leur authenticité. » Sans doute, mais cette authenticité ne se révélera pas sans les chances de communication et de communion que seul confrère aujourd'hui l'équipement social moderne. Car il n'est rien d'aussi toxique que l'exotisme, le cliquetis du pittoresque extérieur. Seules les pensées et volontés qui *s'actualisent* peuvent nourrir la culture humaine.

Le monde n'est pas heureux. On l'avait induit à rechercher son bonheur dans la stabilité d'une structure sociale devenue instable. Or le bonheur est, au delà du salut, une chance — et une chance toujours menacée si elle ne surgit pas de la joie d'aimer les hommes, en souffrant et désirant avec les plus déshérités.

Il y a dans la vie du monde actuel une manière de goulot d'étranglement qui sépare un immense volume désert d'un volume réduit mais surchargé d'une production difficile à écouler, encombrée d'une vitalité qui se dévore elle-même et s'énerve. La colonisation fera-t-elle éclater l'Europe, faute d'être courageusement affrontée comme un abcès à crever ?

ALIOUNE DIOP.

# UNE POLITIQUE DE LA CULTURE FRANÇAISE

Voilà plus de vingt ans que la France est devenue pour le monde une énigme. L'étranger a peine à comprendre nos hésitations, notre pessimisme, notre amertume. A plusieurs reprises, en 1940 surtout, il a cru (avec ou sans tristesse) à la disparition de la France, et cela c'était au moins quelque chose de définitif. Mais il y a eu depuis le sursaut de la Résistance et de la Libération, suivi bientôt par les incertitudes et les divisions de la IVe République et, renonçant à comprendre, l'étranger demeure plus que jamais perplexe et légèrement irrité.

Mais à quoi bon en revenir aux réactions étrangères ? Les Français eux-mêmes arrivent-ils à se comprendre, à énoncer avec précision l'état de leur pays et les problèmes qu'il doit résoudre ? Tous nous voyons bien qu'il y a dans la France d'aujourd'hui un étrange déséquilibre. Pour la première fois elle ne figure plus au premier rang des puissances mondiales. Elle est pauvre, c'est-à-dire que son empire sur la nature est limité, soit par le nombre de ses citoyens, soit par la quantité de ressources matérielles dont elle dispose. L'aventure n'est certes

pas nouvelle, et bien d'autres peuples, jadis glorieux, ont connu avec le temps un inexorable déclin. Mais il se trouve justement que le peuple français refuse en lui-même de se soumettre à cette loi. Tout se passe comme s'il croyait disposer de ressources immatérielles qui lui permettraient de garder une place trop coûteuse pour sa fortune, mais qu'il n'a pas le droit d'évacuer, comme s'il se jugeait en un mot nécessaire au monde.

La prétention pourrait paraître insolente si les Français étaient seuls à la formuler. Mais il semble, chose étonnante, que l'étranger hésite encore moins que nous à l'admettre. Jamais dans le monde entier, et jusque dans les pays les plus lointains, on n'a pris autant qu'aujourd'hui d'intérêt aux œuvres de l'esprit français. Le Japon en multiplie les traductions. L'Amérique leur témoigne plus de goût que depuis bien longtemps. L'Inde à peine libérée se tourne vers elles avec attention. Les différends politiques eux-mêmes n'arrêtent pas ce mouvement. L'Allemagne montre pour les choses de France une curiosité toute nouvelle, et la culture française loin d'avoir souffert de l'éclipse politique de notre pays dans le Proche-Orient en tire plutôt bénéfice, en Égypte comme en Syrie, tandis qu'Israël lui ouvre largement ses portes. On en vient à se demander si de nombreux peuples, pressés entre l'Est et l'Ouest, contraints de choisir d'une part entre le marxisme de propagande généreusement débité par la Russie selon les modalités prescrites par la ligne générale et de l'autre le genre de vie américain du chewing-gum et des *Digests*, menacés ainsi à l'Orient comme à l'Occident d'un dressage où ils perdraient toute vie personnelle, ne cherchent point chez nous je ne sais quelle source d'eau de jouvence propre à rendre vigueur à leur culture originale.

Ce n'est point en effet seulement à tel ou tel auteur particulier que s'attache aujourd'hui l'intérêt porté aux choses de France, mais bien à une culture nationale, à une manière de concevoir le monde et de prendre position devant lui, et c'est pourquoi cet intérêt même pose à l'État français un problème. Conscience et volonté de la nation, gardien et serviteur de ce qu'il y a en elle de plus intime, de l'intention qu'elle incarne et par quoi elle vit, il lui revient de déterminer les devoirs que les circonstances présentes lui imposent. La permanence et l'éclat de sa culture sont aujourd'hui les meilleures chances d'avenir de notre peuple. Pour servir cette cause il faut d'abord à l'État déterminer les grandes lignes d'une politique.

## I

Ce ne serait pas là une initiative nouvelle. Dès la naissance, en effet, la culture française a été chose d'État. Charlemagne lui donna sa première impulsion dans le grand effort qu'il entreprit pour l'éducation de ses peuples et la formation d'un personnel propre à gouverner son vaste empire. Le courant né dans ces circonstances ne devait plus jamais s'interrompre. Par Reims et Chartres, il gagna Paris, où il devait se fixer au cours de la lente croissance de l'Université.

Autant que centre politique, Paris est la ville des études et du savoir, et ce double trait lui est toujours demeuré essentiel. C'est là tout autre chose qu'une simple coïncidence. La royauté a voulu ce rapprochement et si l'Université à son origine reçut du pape sa charte fondamentale, elle vécut par la suite sous la pro-

tection permanente de la monarchie au point d'être appelée « fille aînée des rois de France ».

Peut-être le secret de cette grande réussite que fut au cours de l'histoire la formation de l'unité française fut-il précisément d'avoir compris que le gouvernement des hommes requiert la sagesse, fille de l'expérience et de l'étude, et qu'un État c'est d'abord un personnel d'hommes unis à travers l'espace et le temps dans une intention commune par l'effet d'une commune formation. Plus encore que des conquérants, nos rois furent des justiciers siégeant en leur conseil et du Bellay peut s'écrier à juste titre : « France, mère des arts, des armes et des lois. »

Nos plus grands rois ont été d'abord les ordonnateurs de ce mouvement vers la culture. Saint Louis préside au XIII^e siècle à l'apogée de la civilisation médiévale et de l'Université de Paris. Philippe le Bel établit la puissance des légistes; Charles V groupe autour de lui un cercle d'écrivains et de savants. Son gouvernement s'inspire des théories du docte évêque de Lisieux Nicolas Oresme et la collection de ses manuscrits est à l'origine de la bibliothèque nationale. François I^er « Père des Lettres », en face d'une Sorbonne qui s'enferme en sa routine, fonde par un coup d'audace le libre centre de recherches du Collège de France, collège « royal », c'est-à-dire abrité de tout contrôle autre que celui du roi.

Richelieu, gardant la ligne de cette tradition, fut par excellence, selon la juste expression de M. Fidao Justiniani, « instituteur » de la nation française. Dans toute son œuvre et non seulement dans la fondation de l'Académie, court la même préoccupation qui est de former un esprit public, de donner le sens de l'État et par là même de la mesure et de l'ordre, à ces forces tumultueuses que la France de son temps avait grand'peine à

contenir. Par sa parole, comme par l'exemple de sa vie, il a contribué à donner à la culture française une forme désormais inaltérable.

Louis XIV fut son héritier. Lui aussi comprit que c'était pour la France un inexprimable avantage que d'avoir donné, par un effort commun de tout son peuple, dans ses œuvres et dans sa langue même, une représentation cohérente de l'univers. Lui aussi soutint et autorisa l'expansion de la culture française, établissant entre elle et l'État une alliance dont on ne saurait dire qui bénéficia davantage, car la puissance du roi augmentait le renom des écrivains et artistes de sa cour et leur donnait une assurance qui se retrouve dans la précision de leur langage comme en la simple noblesse de leur style; mais le royaume en retour tirait parti de l'éclat des Lettres et des Arts sur son sol et l'étranger, séduit par le prestige qui s'en dégageait, avait plus de peine à s'opposer au Roi-Soleil.

Cette bonne entente de la pensée française avec son État n'était d'ailleurs point un asservissement. En dépit des flatteries de style prodiguées aux souverains par quelques écrivains de cour, la royauté ne fit point des Lettres un instrument de propagande, elle ne leur imposa jamais telle ou telle philosophie. Leur activité fut spontanée et c'est d'eux-mêmes que les grands écrivains tirèrent les éléments de cet art de vivre, de cette sagesse qui est devenue la tradition française. Ils le firent, comme il se doit, sans même en prendre conscience. On a pu, outre-Rhin, se demander ce que c'est qu'être allemand, ce qui est allemand et ce qui ne l'est pas; on a pu, au delà des Alpes, chercher en quoi consiste l'*italianità*. C'est un fait que jamais les Français n'ont songé à forger le mot de « françaiseté ». Ils n'ont

d'ailleurs pas songé à s'opposer eux-mêmes à leurs devanciers. Dans l'histoire toute leur ambition a été de prendre la suite d'une seule et même grande tradition humaine que bien d'autres après eux pourraient encore enrichir.

Ronsard, par exemple, peut bien écrire[1] :

> Dessus le Nil jadis fut la science
> Puis en Grèce elle alla,
> Rome, depuis, en eut l'expérience,
> Paris maintenant l'a.

Il n'y a dans cette fière constatation aucun orgueil national. La « science » à ses yeux est une. On y progresse pour avoir accepté les leçons des anciens. Nul peuple n'a sa science propre, reçue d'on ne sait quelle révélation, et la France elle-même n'est aucunement à l'abri du déclin.

> Villes et forts, et royaumes périssent
> Par le temps tout exprès
> Et donnent lieu aux nouveaux qui fleurissent
> Pour remourir après.

Sa grandeur est d'avoir servi la « science » au lieu de s'en être servie, d'avoir parlé non pas en son propre nom, mais en celui de l'esprit humain.

Jamais depuis lors la France n'a cessé d'être en même temps une culture et un État, s'étayant mutuellement. Quand, au cours du XVIII^e siècle, l'ordre social et politique donna des signes manifestes d'usure, c'est la pensée française qui la soumit jusqu'en ses fondements à une critique lucide et aiguë et c'est pourquoi elle fut en mesure, au moment où s'effondra la vieille construction

1. *Odes*, « A Anthoine Chasteigner, Abbé de Nanteuil ».

médiévale, de présenter à la nation les grands traits d'un édifice nouveau. On peut dire qu'en cette grande crise la culture française sauva l'État.

De l'alliance ainsi établie, le meilleur symbole demeure sans doute l'Université, fondée par Napoléon. Elle n'est autre chose en droit que l'État enseignant. Mais elle n'est point pour autant outil de propagande. Ses membres se sentent responsables devant la nation plus que devant le pouvoir et, s'ils entendent bien poursuivre dans l'estime et la cordialité mutuelles une tâche commune, ils demeurent divers de formations et d'opinions, voire de croyances, unis seulement pour affirmer la dignité de l'homme et de l'esprit.

Aussi ne sauraient-ils accepter ce reproche de totalitarisme que font parfois à l'Université ceux qui confondent son unité d'organisation administrative avec l'unité d'inspiration que donne une philosophie officielle et la soumission de l'État à un système. L'État chez nous n'impose aucune interprétation fermée et détaillée de l'univers; il donne seulement à la culture élaborée par la nation les moyens d'assurer son expression et la continuité de son développement. Et s'il a pu arriver parfois que les occupants du pouvoir aient entendu plier, sans y réussir, à leurs desseins passagers l'administration universitaire, il n'a jamais manqué en dehors de ses limites et dans le monde des Lettres d'esprits libres pour prêter leurs voix à l'opinion. Bien des écrivains fascinés par la « royauté » de Voltaire ont aspiré depuis cent cinquante ans avec un bonheur inégal à ce rôle de représentant de la conscience française, depuis Chateaubriand jusqu'à M. François Mauriac. Il y a en France, par opposition (comme l'a justement remarqué M. Benda) avec ce qui se passe en Allemagne, une sorte de magistrature des Lettres et elles

exercent une fonction d'État parce que la France elle-même exerce un véritable magistère et qu'elle est maîtresse de vie.

L'équilibre ainsi établi par la tradition pourra paraître bien subtil à certains, comme le sont d'ailleurs tant de choses vivantes. Il est pourtant au cœur de la réalité française, et c'est pourquoi il est nécessaire de se demander aujourd'hui ce que serait une culture française sans État. Des peuples voisins ont pu outre-Rhin ou au delà des Alpes avoir à faire face, au cours de l'histoire, à ce problème. Ce n'est point notre affaire de chercher ici s'ils l'ont bien ou mal résolu. Ce qu'il nous faut dire c'est qu'il est pour la France tout neuf et plus redoutable qu'on ne pense.

Il y a, n'en doutons point, entre la vigueur d'une culture et l'indépendance politique de la société où elle se forme, un rapport vraiment intime. Hitler le savait qui, pendant l'occupation, ne se croyait pas vraiment victorieux tant que subsistait une culture française et qui pensait que le meilleur moyen de la détruire était de faire publiquement renier la tradition nationale, publiquement accepter la défaite comme définitive, par ceux qui disaient parler au nom de l'État.

C'est donc, et pour notre pays plus encore que pour les autres, une question essentielle que son entrée dans une Fédération européenne où il ferait abandon de sa souveraineté au profit de pouvoirs fédéraux encore mal déterminés et dont l'action future ne saurait être à l'avance calculée. Qu'on ne nous objecte point, par l'exemple de la Suisse, que l'expérience a déjà été faite, et somme toute avec succès. Peut-être nos amis romands d'outre-Jura jugeraient-ils bon d'introduire dans leur satisfaction d'ensemble certaines réserves de détail. Mais

surtout, s'ils ont supporté jusqu'ici, sans dommage pour leur culture traditionnelle, de vivre en minorité dans une Confédération de majorité germanique, n'est-ce pas justement parce qu'en dehors de leurs frontières ils pouvaient prendre appui sur une France toute proche, pleinement indépendante, et gardant sa place au premier rang des grandes puissances? Les conditions seraient tout autres pour une France intégrée dans l'Europe et il n'y aurait pour elle aucun point d'appui en dehors d'elle-même.

Le premier devoir de l'État envers cette culture française dont il est le gardien, c'est donc de vivre, de se maintenir lui-même en état de remplir sa mission, de fournir en un mot un corps à cet esprit trop souvent tenté, par suite d'une longue tradition d'intellectualisme, de se désincarner [2].

Peut-être ces considérations pourront-elles paraître bien matérielles à certains. On m'objectera qu'une culture peut fort bien survivre à un peuple et l'on citera à nouveau le fameux mot d'Horace par quoi tant de désespérés se sont déjà consolés à bon compte : *La Grèce captive a conquis son farouche vainqueur.*

Peu de boutades auront fait proférer tant de légèretés. La Grèce qui conquit Rome c'était la Grèce défunte, qui jadis avait vaincu la Perse... Quant aux vaincus du

2. J'ai constaté plusieurs fois que dans une classe préparatoire à Normale Lettres nul ne savait que le français fût demeuré, aux Antilles, la langue d'Haïti. Pour ces jeunes gens voués par vocation à la « défense et illustration de la langue française », une langue était donc un système d'expression abstrait et logiquement déduit. Ce n'était pas le fruit du travail collectif d'un peuple, l'œuvre quotidienne et poursuivie avec amour des gens qui la parlent. Elle subsisterait inchangée s'il n'y avait plus personne pour la parler. Ils confondent la mort avec la perfection.

temps d'Horace, le terme de *graeculus* nous dit assez en quelle estime on les tenait. Un tel sort menace toujours ceux qui ne savent pas supporter dignement les charges d'un grand héritage.

## II

Ce devoir qu'a l'État de veiller à la permanence et à l'enrichissement de la culture française, comment le remplira-t-il ?

Il ne saurait, bien entendu, s'agir pour lui de prendre la direction autoritaire de toute l'activité intellectuelle de la nation. Rien de plus personnel et de plus spontané que l'initiative de l'écrivain, du savant, du philosophe ou de l'artiste, mais il leur importe par contre grandement de se sentir soutenus par l'intérêt que prendra leur peuple à leur œuvre, guidés aussi, contenus parfois, dans certaines tentations d'originalité ou de bizarrerie, par la diffusion générale du goût et la formation d'un esprit public.

L'esprit public est le propre d'une nation fière d'elle-même. Et c'est pourquoi l'État remplit déjà sa tâche envers la culture en faisant une nation forte. Il veillera ainsi à lui assurer la force du nombre, car il est un rapport certain entre démographie et culture. Autre est l'esprit d'une nation en plein développement, riche en jeunes gens et tournée vers l'avenir, autre celui d'un peuple en déclin où de nombreux vieillards achèvent leur vie dans la solitude. Le nombre par ailleurs assure la sélection des talents. Rien de plus faux que le dilemme qualité-quantité. Les nécessités d'une rude concurrence favorisent bien souvent l'éclosion de génies plus vigou-

reux et de vues plus amples alors que la solitude de l'enfant unique nuit au développement des esprits les mieux doués.

Avec le nombre doit aller de pair le pouvoir sur le monde extérieur, ce qu'il faut bien, sans fausse honte, appeler richesse. La culture, en effet, étant art de vivre, exige une connaissance de cet univers où se situe notre vie et de la place exacte que nous y occupons. On ne peut l'acquérir vraiment que par l'expérience et l'action.

A l'origine de toute culture se trouve la réflexion sur l'expérience vécue. Savoir purement livresque n'est point culture. Or la richesse, pouvoir sur le monde, permet d'enrichir notre expérience et donne le loisir nécessaire à la réflexion. Aussi bien les grands siècles de culture, ont-ils été, au cours de l'histoire, le propre de peuples riches et forts : Athènes de Périclès ou Rome d'Auguste, France de saint Louis ou de Louis XIV, Italie de la Renaissance. Aujourd'hui même et sous nos yeux la richesse et le nombre américains ne font-ils pas pénétrer jusque chez nous et pour ainsi dire de force les mœurs et la conception de vie américaines et cela par le roman, le théâtre et le cinéma autant que par l'outillage industriel ou domestique ?

Nombre et richesse, tels sont donc les soubassements nécessaires que l'État seul peut assurer et sur quoi se fonde le rayonnement spirituel d'un grand peuple. Et l'on ne saurait les remplacer par la publicité. Non que nous entendions nous élever ici contre la propagande officielle, conférences d'écrivains en renom ou tournées théâtrales de brillants acteurs. Mais ces choses, en elles-mêmes excellentes, ne sauraient à elles seules remplacer les effets d'une politique générale saine et cohérente.

C'est toujours en elle-même qu'une culture trouvera

sa principale force d'expansion. Viendront à elle ceux qui croiront s'enrichir à son contact de connaissances et de conseils qu'ils ne trouveraient point ailleurs. Si de toutes parts se manifeste aujourd'hui pour les choses de France un regain d'intérêt alors qu'on s'en détournait fréquemment avant et surtout après 1940, c'est que le monde pense avoir besoin de notre pays. Qu'en attend-il donc ?

Il convient de se garder ici de toute confusion. Dans un temps particulièrement dur, où semble se préparer le le choc de civilisations de masses, il ne manque pas d'esprits délicats pour éprouver la nostalgie de la facilité disparue et souvent on les voit venir à la France comme à un musée où se conserveraient d'anciens décors et des mœurs raffinées et désuètes. De tels amis sont les plus dangereux et leur amitié peut dissimuler un redoutable piège.

La « douceur de vivre » tant vantée par Talleyrand eut son charme; elle est demeurée pendant plus d'un siècle un idéal que cherchaient à ressusciter les heureux de ce monde : boïars roumains ou grands ducs russes, pachas turcs, planteurs brésiliens ou éleveurs argentins. Son heure est aujourd'hui passée et si la culture française a été poursuivie depuis la révolution communiste avec une telle rigueur en Russie d'abord et, ces derniers temps, en Roumanie, c'est peut-être bien parce qu'on voyait en elle une influence jugée pernicieuse et qu'elle semblait contenir au plus profond d'elle-même un esprit inassimilable par les sociétés nouvelles.

N'en doutons point, le drame qu'on retrouve aujourd'hui au fond de toutes les difficultés françaises, c'est celui de la culture. Alors que toute culture doit être art de vivre et de se trouver par suite tournée vers l'action,

une prospérité longtemps soutenue a conduit trop de Français à y voir un « art de jouir », l'art de vivre pour soi seulement en se refusant à se donner. Il est des jouissances grossières; il en est de raffinées. Le propre de la culture française était, pensait-on, d'apprendre à goûter ces dernières seulement, en dédaignant les autres. Un Allemand, M. Robert Ernst Curtius, a parlé de cette esthétique « dégoûtée et recluse » que l'on voit s'imposer chez nous depuis la fin du XIX^e siècle. Elle se fonde sur une ancienne tradition classique, celle du mépris.

Il y a longtemps qu'Horace s'écriait : « Je hais la masse profane et la repousse loin de moi. » Cette attitude, qu'il serait aisé de retrouver plus ou moins apparentée comme un des courants de fond de notre tradition classique, est devenue depuis un siècle le précepte le plus impérieux de la vanité mondaine et dans la mesure où les Lettres et les Arts français la répandent chez nous spontanément, dans la mesure où la recherche d'une technicité toujours plus savante leur donne un caractère toujours plus prononcé d'hermétisme, comment s'étonner que des régimes vraiment populaires les proscrivent de leurs enseignements ?

Force est bien de le répéter : les temps sont durs. Les masses humaines, qu'on le veuille ou non, ont été partout mises en mouvement par cette énorme puissance que l'homme, en moins d'un siècle, a acquise sur la matière. A ces masses, il s'agit de donner avec la satisfaction de besoins matériels primordiaux, un ordre social qui leur permette un vigoureux développement. C'est un monde à refaire, et à refaire vite, parce que les masses sont impatientes. Si la culture française, en un tel moment, devait apparaître comme le refuge où les délicats pourraient venir abriter leur dégoût, comme un mélanco-

lique parc de Versailles où de nouveaux Verlaines trouveraient le décor de nouvelles *Fêtes galantes*, elle n'aurait sans doute pas grand avenir. Et serait-ce là une injustice ?

Seul a droit à la vie ce qui est bienfaisant. La culture française doit aujourd'hui retrouver le chemin de la masse. Elle en sera récompensée en retrouvant sa sève et sa force comme Antée autrefois reprenait vigueur au contact de sa mère la Terre. Elle n'aurait point pour cela à se faire violence, car c'est un autre des courants de notre tradition classique, et le plus authentique sans doute, que de s'ouvrir à tous.

« Je suis homme et je pense que rien d'humain ne saurait m'être étranger », disait déjà Térence. Le bon sens, ajoutait Descartes, « est la chose du monde la mieux partagée ». Sans doute ce courant-là est-il moins que l'autre difficile à concilier avec celui de l'Évangile, cette bonne nouvelle dont nul non plus n'est exclu.

La brillante tradition française n'a été entretenue jusqu'à aujourd'hui que par une faible partie de la nation, surmontant sans trop de mauvaise conscience les couches profondes assez inertes d'un peuple paysan. Un tel état de choses ne peut plus durer. Il faut maintenant à notre culture la force du nombre. Il la faut en France même pour que tous les Français puissent participer vraiment aux trésors qui sont les leurs et qu'ils puissent aussi les accroître. Il le faut dans les vastes territoires de l'Union française, dans cette Afrique dont la pensée hante de plus en plus nos esprits, où tant de peuples se trouvent aujourd'hui liés au nôtre par le cours de l'histoire et n'ont pas de moyen plus rapide et plus sûr de mettre en valeur leurs talents que de participer à l'héritage culturel français. Il le faut aussi pour ces peuples

qui, en dehors des limites de l'État français, ont le français pour langue maternelle. C'est par exemple le cas des Belges, pressés de toutes parts par les foules germaniques, engagés dans une activité économique particulièrement exigeante et qui courent grand risque, si la culture française ne correspondait pas à leurs besoins, de perdre contact avec elle sans pouvoir vraiment la remplacer. C'est, plus encore peut-être, celui des Canadiens si peu nombreux, au sein d'une civilisation américaine douée d'une telle puissance d'assimilation et qui ne pourront demeurer eux-mêmes que par une culture très personnelle et très souple, c'est-à-dire très profonde.

Nul n'ignore qu'il peut éclore chaque hiver à Paris (la publicité aidant) de subtils romans d'analyse, de brillants essais philosophiques ou de retentissants succès théâtraux. Toute cette activité pourtant ne suffirait point à assurer le rayonnement intellectuel de la France si elle ne tirait sa sève de la vie puissante et saine d'un grand peuple. Diffusion de la culture physique dans la masse nationale, progrès de la natalité, recul de l'immoralité et de l'alcoolisme, goût de la vie au grand air et de l'exploration, poursuite et achèvement de grands travaux, voilà ce qu'attendent aussi de France tous ceux qui aujourd'hui dans le monde ont besoin d'elle, et les victoires qu'elle a, depuis la Libération, remportées sur tous ces terrains sont aujourd'hui (bien que trop peu connues encore) l'une des causes les plus sûres du regain d'intérêt qu'elle provoque.

Ainsi se trouve posé à la France le problème de l'éducation de son peuple, problème politique en premier chef, puisque l'État est de droit responsable de l'avenir de la nation et de l'héritage culturel qu'elle a amassé, puisqu'en outre il assume directement chez nous la fonction d'enseignant.

Pour les luttes de demain (car il n'est point de vie sans lutte et, de nos jours, moins que jamais) comment convient-il de préparer les Français. Telle est la vraie question, trop souvent cachée aux esprits par les vieilles querelles de l'enseignement libre ou public et que bien peu osent aborder de front [3]. Il s'agit pour la première fois sans doute de *penser* l'enseignement en France, de ne plus se contenter de suivre passivement les vieilles routines et de répéter ce qui s'est toujours fait, mais bien de savoir quel type d'homme on veut former.

Si, suivant la belle expression de M. Lachièze-Rey, être cultivé c'est savoir se situer soi-même par rapport au monde et à Dieu, comment oublier que le tableau du monde se transforme sans cesse ? Il a tellement changé au cours du dernier siècle qu'il devient indispensable de le connaître en son état présent et que nous ne pouvons plus nous satisfaire de celui des anciens.

Cela est vrai, et chacun le sait, du monde physique; ce l'est aussi de nous-mêmes. Si profonds connaisseurs de l'homme qu'aient été les anciens, les progrès récents de la biologie, ceux de la psychologie, nous font pénétrer au contact de l'âme et du corps, dans le domaine du subconscient à un degré où l'expérience antique n'avait pu atteindre. Comment oublier enfin que les sociétés humaines sont devenues aujourd'hui objet de science, que sur leur vie intime, leurs institutions, leur économie nous avons acquis des connaissances que les temps passés, y compris le siècle de Louis XIV, ne pouvaient même soupçonner ?

3. Il me plaît cependant de signaler ici le mouvement de l' « Association pour un enseignement moderne authentique » auquel se consacre avec foi M. Maggiani, professeur au Collège moderne de Toulon.

Il ne s'agit point pour autant d'ignorer nos prédécesseurs. On ne connaît bien un être vivant qu'en le suivant en son développement à partir de son origine : le développement de l'humanité c'est son histoire et l'origine en est l'antiquité. Mais aussi n'est-elle plus que cela et non ce modèle de perfection inaltérable qu'elle était aux yeux d'un Boileau et c'est pourquoi les esprits des jeunes Français ne sauraient y être enfermés. Ils ont droit aujourd'hui à vivre dans le présent, à ouvrir les yeux sur le monde, à être informés de son visage véritable et de son évolution. Le classique dédain de l'intellectualisme français sur ces matières s'est révélé depuis quarante ans un luxe trop coûteux pour que nous songions encore à en user.

Il est donc nécessaire d'étendre l'expérience et l'information des jeunes Français, de leur ouvrir les yeux sur le monde où ils vivent, de les plonger pour ainsi dire dans la masse des faits. Mais la tâche si elle se bornait à cela ne serait que trop facile. Nos enfants ne sont que trop portés à se disperser dans le courant incessant des phénomènes que la vie actuelle multiplie autour d'eux. Il faut davantage. Ils doivent apprendre à observer, à concentrer sur tel ou tel objet leur attention, à réfléchir sur cette expérience plus riche que jamais que la vie présente leur impose. Il serait vain de la leur interdire comme notre enseignement classique a parfois trop tendance à le faire; il serait mortel de les y laisser vivre sans leur apprendre à la dominer et à s'en servir.

C'est là, bien plus qu'en des connaissances philologiques grecques ou latines, que réside l'essentiel de la tradition française dans la mesure où elle résume l'expérience humaine amassée avant elle. Elle est d'abord un esprit, l'esprit qui fait juger du sens et de la valeur des

phénomènes, l'esprit qui au delà des apparences veut pénétrer jusqu'aux causes, jusqu'à l'intention intime des êtres et, pour tout dire, jusqu'à leur âme et qui, de ce fait, découvre l'inexprimable valeur de l'humain.

Tel est le secret que détient encore la France, non pas seule sans doute, mais dans des conditions plus favorables que la plupart des peuples européens. Tel est le secret que le monde moderne risque de perdre, qu'il ne retrouve pas plus dans l'Amérique des *Digests* que dans la Russie de la ligne générale, dont il déplore confusément la perte et qu'il demande encore, non sans anxiété, à la France.

Ce que la France doit au monde ce n'est donc point de poursuivre, en esprit de sacrifice, sa propre dissolution, c'est au contraire d'exister, c'est d'avoir confiance en elle-même dans son passé et surtout dans son avenir, c'est enfin de consolider, par un effort volontaire et tenace, cet État qui seul peut assurer à son âme un corps, qui seul peut protéger son esprit et mener à bien l'adaptation nécessaire de la civilisation traditionnelle française aux conditions d'aujourd'hui.

JOSEPH HOURS.

# *LES SIGNES DU TEMPS*

*La place consacrée à* Culture française sans frontière *a obligé de réduire les* Signes du Temps *et même de supprimer les* Azimuts. *Mais dès le mois d'octobre la revue reprendra sa structure coutumière. Les signes retenus pour le mois qui vient de s'écouler permettront cependant au lecteur de situer l'évolution des événements à la veille des vacances.*

## *L'Église n'est pas le gardien de nuit d'une société qui périt*

Il faut mettre en tête des *Signes du Temps* pour ce mois-ci quelques extraits des déclarations faites récemment par Mgr Jachym, coadjuteur de S. E. le cardinal Innitzer, archevêque de Vienne. On se souvient qu'après avoir refusé, à Vienne, en un geste dramatique, la haute dignité à laquelle il était appelé, Mgr Jachym avait été ordonné à Rome; on sait aussi que, fils d'ouvrier et doublement orphelin, l'archevêque coadjuteur de Vienne connut dans son enfance une dure misère. Pour donner tout leur poids aux déclarations extraites du *Monde,* du 18 juillet 1952, il faut enfin rappeler que l'Église d'Autriche était considérée, après celle d'Espagne, comme la plus rigide des Églises.

Les déclarations dont on détachera certaines phrases ont été faites pour préparer le Katholikentag, ou journée d'études catholiques, qui aura lieu au mois de septembre prochain pour la première fois en Autriche depuis la fin de la guerre, et qui sera consacrée à « liberté et dignité de l'honneur ». Définissant la situation actuelle, Mgr Jachym dit notamment :

Il semble indéniable que cette période historique que nous appelons les temps modernes touche à sa fin et que quelque chose de

nouveau est en gestation. Les idéaux de 1900 ne représentent plus grand'chose sinon rien pour notre génération. D'autre part les forces qui avaient déployé après la première guerre mondiale leur élan révolutionnaire n'existent plus après la seconde. Le temps du règne des masses et des grandes collectivités semble s'annoncer. Même chez nous, en Autriche, où subsiste un esprit conservateur puissant et un individualisme tenace, apparaissent les indices d'un tel avenir. L'étatisme exagéré et le refus des responsabilités vont dans ce sens. Mais des contre-courants qui veulent sauver les valeurs de l'existence de l'homme se dessinent également : ainsi de l'attention croissante qu'on prête aux « relations humaines » et à la valeur de la personnalité individuelle. L'avenir démontrera qui sera vainqueur de l'humanisme ou du totalitarisme, qui est obligé de dépouiller l'homme de ses valeurs pour pouvoir le dominer.

Le sens de la lutte actuelle ainsi défini, Mgr Jachym envisage la situation de l'Église autrichienne, prêtres et laïcs, et définit en ces termes sa place dans l'évolution et dans la lutte actuelles.

L'Église a le droit de dire son mot sur les choses purement humaines si celles-ci touchent au monde de la foi. Liberté et dignité sont des valeurs éternelles, valeurs qui doivent être sauvées à travers toutes les époques. Mais chaque époque a sa propre forme d'expression pour ces valeurs. L'Église luttera pour le contenu spirituel de ces valeurs, mais non pas pour la forme sous laquelle elles se sont présentées dans le passé : pour leur substance (*Gehalt*), mais non pas pour leur cadre bourgeois (*Fassung*).

Et Mgr Jachym d'ajouter :

Nous ne devons pas tomber dans l'erreur de vouloir défendre ces valeurs par les moyens du passé. L'Église ne saurait être le gardien de nuit d'une société qui périt ou s'abandonne à elle-même. C'est non pas pour la façade d'un temps passé, mais pour les valeurs éternelles et inconditionnées que l'Église sera prête à tenir bon. Il y a là une limite qu'on ne saurait outrepasser, même dans le sens religieux, sans commettre une haute trahison. Il y a toujours eu dans les époques de grands bouleversements de fortes personnalités qui se sont révélées au service de l'Église...

Aussi les catholiques d'Autriche se préparent-ils, dans leur première journée d'études, à affronter leur foi aux événements qui transforment le monde et leur pays. La revue est heu-

reuse de retrouver chez eux le souci qui l'anime depuis la Libération, auquel ses futurs rédacteurs se préparaient dès le temps de l'occupation.

## *Où en est la quatrième République?*

Nos confrères *Combat* et *Terre humaine* ont découvert que la IVe République était terminée. Nous ne saurions leur donner purement et simplement tort, ayant écrit la même chose à cette place il y a trois ans. Le tout est de s'entendre sur le sens des mots. C'est à la chute du cabinet Schuman et à la constitution du cabinet Marie qu'est morte la IVe République. Après la chute du deuxième cabinet Schuman et avec le début du cabinet Queuille nous avons repris l'ornière de la troisième République. En suivant son développement normal l'expérience de la troisième République nous a immanquablement menés où elle devait nous mener, c'est-à-dire à Pétain. Combien de temps durera une expérience de ce genre, dont nous avons analysé dans un numéro précédent les infrastructures politiques, c'est bien difficile à dire.

Logiquement elle devrait être brève, car en un certain sens ce qui caractérise l'expérience Pinay, c'est qu'elle n'existe pas. Elle n'est que promesse, bonne volonté, quand elle n'est pas bluff. Toutefois, trois mois de vacances parlementaires après deux mois de vacances électorales, la baisse des prix mondiaux, l'appui des puissances d'argent, la faiblesse actuelle des communistes, la désagrégation des partis de la Troisième Force, tout cela joue simultanément en sa faveur. Dans le R(amassis) de P(arlementaires) F(rançais), M. Pinay et ses amis ont fait apparaître qu'il existait une petite moitié de députés qui n'avaient vu dans la campagne gaulliste qu'un moyen pour la droite classique de prendre le pouvoir. C'est un succès. Nul doute que le général de Gaulle ne soit aussi satisfait que nous-mêmes d'en connaître les noms. Toutefois, depuis pas mal d'années l'expérience a été faite, qui tend à

montrer que le temps est passé où l'on gagnait dans la vie publique à être transfuges. Est-ce pour cela que le général de Gaulle a fait dans une conférence de presse une allusion assez ésotérique à Pierre Laval ? Nous l'ignorons. Mais nous sommes persuadés toutefois que si le Pétainisme doit nous conduire à un nouveau gaullisme, les transfuges ne seront pas particulièrement récompensés.

C'est qu'en effet après Pinay, durerait-il jusqu'en janvier, ce qui n'est pas exclu, il faudra bien trouver autre chose.

Et ce quelque chose ne peut être que le gaullisme ou une résurrection du tri-partisme. Qui saura jouer le jeu, des communistes ou du général ? Ils paraissent aussi incapables les uns que les autres pour le moment de saisir la chance qui leur est offerte.

En attendant, ce qui rend pessimiste sur l'expérience Pinay, c'est qu'elle n'a pas le droit d'échouer et que seul un miracle peut la faire réussir. Pour le moment il n'y a eu de grèves que chez les distributeurs de journaux. Les syndicats ouvriers ont fourni une fois de plus la démonstration qu'en France ils ne peuvent réussir à déclencher des grèves tant soit peu sérieuses et même des campagnes de revendications que contre un gouvernement de gauche. Qu'on ne voie pas là une critique ou de l'ironie. Il y a un gouvernement de gauche quand l'opinion est favorable aux revendications ouvrières et c'est seulement quand l'opinion est favorable qu'une campagne de revendications peut réussir. Toutefois, M. Pinay serait en fait aussi désarmé devant une grève qu'il l'est devant la mauvaise volonté de ses propres amis et de ses soutiens économiques à transformer la littérature sur la baisse des prix en une réduction réelle des marges bénéficiaires scandaleuses des intermédiaires et, d'ailleurs, de certains producteurs.

Ce qu'on a pas assez remarqué non plus, c'est que le miracle Pinay a non seulement dissipé la crise économique et financière annoncée par M. Edgar Faure, après M. Pleven. Elle a aussi, semble-t-il, réglé, puisqu'on n'en parle plus, toutes les difficultés anecdotiques et de second plan, Tunisie, Indochine, guerre froide. La France est en pleine euphorie. Le réveil risque d'être moins agréable car si, à la rigueur, l'absence de politique économique et financière de M. Pinay peut ne pas échouer, les événements extérieurs n'ont pas à

cause de lui interrompu leur rythme d'aggravation. Par conséquent un beau jour on verra tout réapparaître.

A ce moment-là on verra si la IVe République est vraiment morte ou si elle est simplement en train d'hiberner. Car, trop jeune, la IVe République avait grandi trop vite. Quelques mois de repos ne lui feront pas de mal. Si elle n'est pas morte, on risque d'avoir besoin d'elle.

Qu'a-t-elle été dans son essence? Un vaste mouvement d'unanimité nationale qui réunissait les travaillistes laïcs et chrétiens (S.F.I.O. et M.R.P.), les communistes qui encadraient les éléments les plus actifs du monde ouvrier et les intellectuels de gauche, les nationalistes de tradition militaire qui, avec le général de Gaulle, avaient refusé l'expérience Pétain. Il a manqué à cette IVe République de savoir galvaniser les foules autour d'objectifs précis qu'elle voyait pourtant exactement (investissements, reconstruction, Union française, politique d'indépendance nationale). La guerre froide a entraîné la sécession communiste. La droite classique et le radicalisme ont fait leur apparition dans la brèche, soutenus par toute une partie de ce qui avait été imprudemment laissé de côté parmi les éléments sains de la période Pétain. Faute de leur avoir laissé à temps le strapontin qu'ils réclamaient, on est heureux maintenant de leur offrir l'hôtel Matignon contre le général de Gaulle. La guerre froide n'a pas cessé et ne risque guère de cesser avant longtemps. Un nouveau courant d'unanimité nationale est-il possible devant le danger? L'avenir le dira.

HENRI MÜLLER.

## *Vers une autorité politique européenne*

Pendant qu'on discute beaucoup en public autour de l'idée européenne, des structures futures d'une unité continentale limitée se préparent activement dans les coulisses, souvent sans que l'opinion publique ait son mot à dire.

Le plan Schuman a ainsi été annoncé comme surprise et réalisé dans des négociations quasi secrètes. L'armée européenne, de son côté, est restée pour beaucoup une notion tout à fait abstraite, à laquelle les peuples ne s'habituent que péniblement.

Ayant commencé la construction européenne par deux piliers de base plus ou moins solides, on s'efforce maintenant de lui donner un toit. Il s'agit de la création d'une autorité politique supra-nationale, qui a quitté le domaine de l'utopie pour entrer dans celui de la réalité. Cette nouvelle conception a son origine dans les difficultés que rencontre la ratification du traité de l'armée européenne par le parlement français. Pour gagner du temps, M. Pinay a essayé de subordonner cette ratification à la constitution préalable d'une Europe politique. MM. Schuman et Monnet saisissent, de leur côté, immédiatement cette idée parce qu'ils ont toujours vu dans l'armée européenne un instrument pour accélérer l'unification européenne.

Désireuse d'éviter une nouvelle perte de prestige et d'affirmer sa vitalité, l'Assemblée consultative de Strasbourg a jugé opportun de se mettre de son côté activement au travail en faveur de l'autorité politique européenne, même limitée aux pays de la communauté du charbon et de l'acier. Dans une importante réunion, qui a eu lieu au début du mois de juillet dans un climat d'indifférence politique difficilement compréhensible, — seulement quelques journaux français y ont sommairement fait allusion, — la commission permanente de l'Assemblée consultative européenne a pris une série de décisions, qui équivalent à l'approbation d'une autorité politique supra-nationale limitée à la France, à l'Italie, à l'Allemagne et aux pays du Benelux. Cette autorité restreinte a dès à présent été tacitement admise sur le même plan que la communauté du charbon et de l'acier et la communauté de défense. Il est particulièrement remarquable que la décision en question ait été prise à l'unanimité, avec l'approbation des délégués britanniques et d'un représentant de la social-démocratie allemande. L'attitude des représentants britanniques dans cette commission confirme l'information officielle française que le gouvernement de Londres n'est plus hostile à la constitution d'une véritable communauté européenne continentale. Sans accepter davantage la possibilité

de s'associer à cette communauté, la Grande-Bretagne ne pose désormais à sa réalisation que la seule condition d'être renseignée aussi complètement que possible sur l'activité de tous les organismes européens. Ainsi marque-t-elle sa volonté d'être attentive à tout événement nouveau pour se trouver à l'abri de toute surprise désagréable.

On peut donc prévoir, pour un avenir relativement rapproché (peut-être 1953), la convocation d'une assemblée constituante européenne qui réunirait des délégués élus au suffrage universel dans les six pays du plan Schuman. Une commission de quatre juristes (un Français, un Allemand, un Belge, un Italien) prépare en effet dans le cadre du Conseil de l'Europe, pour le 16 septembre prochain, un premier rapport sur le futur statut de l'Europe. A partir du 16 septembre, à Strasbourg, une commission spéciale de l'Assemblée consultative étudiera ce rapport, en marge des délibérations du Conseil de l'Europe; elle s'efforcera, en collaboration avec les juristes, de mettre au point un projet de constitution qui pourrait servir de base de travail à l'assemblée parlementaire de contrôle, prévue par le plan Schuman et qui a pour mission de préparer au nom des gouvernements intéressés la future autorité politique européenne.

Il est donc possible que les gouvernements soient saisis avant la fin de l'année de propositions concrètes en vue d'un premier traité international préparant l'élection d'une constituante européenne. Que ce traité soit ratifié par les parlements des six pays intéressés, et il n'y aura qu'à procéder à l'élection de la première assemblée populaire européenne. Cependant, comme on l'a dit en commençant, l'opinion publique ne s'occupe guère de ces constructions qui se font en coulisse, et en reste aux discussions d'idées générales. Ce sont pourtant ces décisions concrètes qui décideront de l'avenir, et, quelle que soit la position prise à l'égard de l'Europe, ce sont elles qu'il faudrait suivre avec attention.

ALFRED FRISCH.

## *Après Chicago*

Une fois de plus la simplicité des faits a dérouté la stratégie des habiles. M. Taft se croyait assuré de vaincre. Il tenait en main les comités de son parti. En tous les États où ils le pouvaient sans consulter le peuple, ils lui offraient une délégation unanime. Le grand état-major se proposait de manipuler les résultats douteux. Cette ingéniosité même l'a perdu. On a crié à la tricherie. Et un raz de marée, accru par toute la poussée de l'opinion publique, a bousculé, dès le premier choc, le politicien chevronné et porté au triomphe son adversaire, le général novice et bon enfant, révélant aussi la part de bluff qu'impliquait l'arithmétique électorale.

Doit-on craindre, avec certains commentateurs, que le général Eisenhower n'ait donné des gages et que son inexpérience n'en fasse le prisonnier d'un clan ? Il ne le semble pas. Sa désignation n'a rien d'équivoque; elle signifie, en politique extérieure, la victoire de l'internationalisme sur l'isolationnisme, et la préférence donnée aux problèmes d'Europe sur ceux d'Asie; en politique intérieure, une option contre la vieille garde pour un élargissement ralliant aux républicains un nombre maximum d'indépendants ou de convertis. Qu'au demeurant le général Eisenhower soit, en politique sociale, antidirigiste et relativement conservateur, on n'en saurait douter; qu'il ne s'en soit guère occupé jusqu'ici, qu'il ait des tendances plutôt que des convictions, qu'il puisse tomber à la merci d'un conseiller mal choisi, c'est encore évident; que les syndicats s'en inquiètent, ils le montrent; mais ce sont là problèmes de demain, et il ne pourra se maintenir qu'en groupant durablement autour de lui une majorité assez étendue pour lui interdire tout exclusivisme.

« Il pourra » : j'emploie le futur; serait-ce que la partie est irrévocablement gagnée ? Les inquiétudes des milieux ouvriers peuvent servir les démocrates; ils joueront la carte sociale; mais comme ils doivent aussi ménager les proprié-

taires sudistes ils ne la joueront sans doute pas assez pour redresser la situation. Assuré, par ses propres moyens, de New-York, de la Nouvelle-Angleterre, de la Californie, le général Eisenhower l'emportera aisément dans le Middle West après le désistement de M. Taft, et sans doute mordra-t-il sur le Sud; pareille accumulation de forces ne se renverse guère. De là l'incertitude du camp adverse; il s'agit pour lui de présenter une victime, ou plutôt un porte-drapeau qui prenne date et sache apporter des arguments dont on se souviendra quatre ans plus tard si les choses tournent mal.

Pour le reste du monde, une présidence Taft eût signifié un repli et un manque total de souplesse; une présidence Eisenhower ne modifiera guère la ligne de M. Truman, même si elle sacrifie M. Acheson aux divinités vengeresses. Elle ne supprimera pas les difficultés existantes. Sur plus d'un point, l'optique américaine et celle de la France continueront à s'opposer : la déclaration du général aux délégués du Nebraska, même si c'est une boutade, même grossie et dénaturée, exigera la plus grande fermeté pour ne pas se transformer en dépendance. L'interlocuteur, du moins, connaîtra l'Europe, saura faire fi, semble-t-il, des pressions politiciennes, et présenter aux discussions un visage sympathique.

AUGUSTE VIATTE.

## *Libération de Duclos*

Au lendemain de l'arrestation de Jacques Duclos, pas un juriste n'ignorait que cette affaire tournerait à la confusion de ceux qui l'avaient provoquée. Par contre, un certain jargon juridique impressionnait les honnêtes gens.

Le problème, pourtant, était simple. Il était acquis : 1° qu'un parlementaire ne pouvait être ni poursuivi, ni arrêté qu'après levée de son immunité, sauf flagrant délit. — 2° que M. Jacques Duclos était maintenu en prison sous l'inculpation de complot contre la sûreté de l'État. — *Ergo* :

Pour que les poursuites et la détention soient légales, M. Duclos devait — tel un tire-laine, la main dans le sac — avoir été pris alors qu'il tentait de bouleverser nos institutions.

Il n'est pas besoin, en effet, d'être basochien pour apprécier la notion de flagrant délit. On imagine aisément l'escarpe qui lève son couteau... S'agissant de complot, M. Duclos devait être pris sur le fait, alors qu'il tentait de faire de la quatrième République une démocratie populaire. Tel est le droit; tout le reste est littérature... et l'on en a fait beaucoup : les pigeons voyageurs (les bonnes vieilles méthodes!), l'appareil de radio (deux sûretés valent mieux qu'une!) ont été assez vite oubliés, les pigeons s'étant révélés d'une espèce aussi commune que le récepteur Philips. Pourtant, c'étaient là des éléments non négligeables du flagrant délit. On n'avait toutefois retenu sur-le-champ que le délit de port d'arme prohibé — tant il est vrai que le délit de complot n'était pas si flagrant sur l'heure... Si cette inculpation de port d'arme avait été maintenue, M. Duclos aurait été obligatoirement jugé à l'audience des flagrants délits dès le lendemain de l'arrestation et aurait vraisemblablement été relâché après s'être vu infliger une condamnation de principe.

Or, le revolver n'appartenait pas à M. Duclos. Il n'y avait plus de flagrant délit de port d'arme. Dans ces conditions, M. Duclos était inculpé, comme on l'a déjà dit, de ce flagrant délit de complot, dont on a rappelé grossièrement le critère. Les magistrats instructeurs ayant refusé sa mise en liberté, M. Duclos en appelait à la Chambre des Mises en accusation. On sait ce qu'est cette haute juridiction; elle incarne en quelque sorte notre « *habeas corpus* ». On connaît son arrêt.

Aussitôt, d'aucuns se sont empressés de rappeler que son président, M. Didier, avait signé récemment un appel d'inspiration « progressiste ». On invoquait plus discrètement la valeur morale et l'honnêteté assez exceptionnelles de ce magistrat qui avait eu le courage de refuser serment à Pétain. On laissait davantage encore dans l'ombre le fait que la Chambre des Mises, doublée pour la circonstance, était composée de six conseillers à la Cour d'Appel, ce qui rendait plus inattaquable son arrêt. Le résultat, toutefois, est qu'on a dynamité M. Didier à son domicile. Depuis, on a publié des extraits des carnets de M. Duclos. On les a donc nécessairement « empruntés » au dossier de l'instruction...

Tout cela crée une atmosphère irrespirable et est la conséquence directe des illégalités commises, tant il est vrai qu'il est difficile de s'arrêter en mauvais chemin.

Illégalités, en effet, et fort graves. Nous n'avions pas ici à décrire la manifestation du 28 mai. Chacun le sait, il s'agissait d'une manifestation interdite. Soit! Violente? Soit! Non d'un « complot ». Après l'avoir évoquée comme « un attentat contre la sûreté de l'État », le ministre de l'Intérieur lui-même ne concluait-il pas au « complot organisé et permanent des troupes communistes ». Ce qui revient, en fait, à porter un jugement de valeur sur le P.C. dont on sait depuis assez longtemps qu'il est effectivement un parti organisé dans le but proclamé de liquider la démocratie bourgeoise. Mais, le 28 mai, M. Duclos avait-il organisé autre chose qu'une démonstration violente contre l'alliance atlantique?

On comprend bien ici la gravité de l'affaire. Le danger consiste à passer de l'idée de « complot permanent », c'est-à-dire d'un jugement qui peut être valable sur l'essence, les buts, les méthodes du parti communiste, à la notion de complot tout court et, à l'occasion d'une manifestation, au « flagrant délit ». En agissant ainsi, les adversaires les plus acharnés du parti communiste ont fait à M. Duclos le type même de ces procès qu'ils reprochent aux démocraties populaires de monter contre les opposants : car les opposants, dans les régimes de démocratie populaire, et du seul fait qu'ils sont opposants, constituent bien un « complot permanent ».

Ce « complot permanent » s'appelle sur-le-champ un complot. Tout le problème s'inscrit dans ce bref passage de l'être à l'action; ce n'est pas un problème de langue mais de justice, et c'est même le signe de notre justice « bourgeoise » que de veiller à cette frontière imprécise. Les responsables des poursuites l'avaient-ils compris? Et ont-ils compris de même que, tel M. Jourdain faisant de la prose, ils justifiaient sans le savoir ce postulat marxiste selon lequel la justice bourgeoise serait contrainte de violer sa propre légalité?

Il s'est heureusement trouvé de hauts magistrats pour y contredire.

J. Mercier.

# LIVRES

## *Politique hégélienne*

« Hegel est à l'origine de tout ce qui s'est fait de grand en philosophie depuis un siècle » écrivait M. Merleau-Ponty il y a quatre ans[1]. Et M. Canguilhem déclarait de son côté : « Cette influence de l'hégélianisme, elle crève nos yeux, même et d'abord sous forme d'affiches sur les murs : marxisme, existentialisme[2]. » Influence récente, mais influence envahissante dans notre pays. C'est sur l'aspect politique de l'hégélianisme que nous voudrions nous arrêter, à la lumière de quelques travaux récents.

Pour sa part, c'est un néo-fascisme que la *Nouvelle critique*, « revue du marxisme militant », prétend déceler dans le succès actuel de Hegel. Ce « revisionnisme universitaire » coïnciderait avec la « perversion systématique des valeurs par l'idéologie bourgeoise préparant la guerre contre l'Union Soviétique et d'autre part avec l'attrait grandissant qu'exerce le marxisme sur la jeunesse universitaire[3] ». A vrai dire il faudrait ici admettre par postulat la distinction de la *méthode* hégélienne, susceptible d'une utilisation révolutionnaire, et du *système*, essentiellement conservateur. Qu'il s'agisse du siècle dernier ou du temps présent, de l'Allemagne ou de la France, « la bourgeoisie qui a utilisé la *méthode* de Hegel dans sa période révolutionnaire revient au *système* de Hegel dans la période où il s'agit pour elle de raffermir son pouvoir qu'ébranlent les coups de boutoir du prolétariat. Ce n'est pas en effet à Hegel qu'elle revient, mais à la partie caduque de la pensée hégélienne, au système ».

1. Merleau-Ponty, *Sens et non-sens*.
2. Canguilhem, *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, t. XXVIII-XXIX, « Hegel et la France ».
3. Bottigelli, *Nouvelle critique*, déc. 1950.

Or, il n'est pas du tout certain que l'on puisse séparer radicalement système hégélien et dialectique hégélienne. Quant aux raisons pour lesquelles les jeunes intellectuels français s'attachent depuis une bonne décade à cette philosophie, elles ne sont pas si simples. Lorsque, par un louable souci d'autocritique, les intellectuels marxistes avouent avoir eux-mêmes versé dans « l'engouement hégélien » en raison de leurs habitudes de pensée explicables par « leur origine petite-bourgeoise », ils s'accusent sans doute à tort.

Mais laissons là la vaine polémique, et portons notre regard sur trois ouvrages sérieux.

Dans son *Introduction à la philosophie de l'histoire de Hegel,* M. Hyppolite a rendu l'immense service de nous éclairer sur la genèse d'un certain nombre de concepts hégéliens : esprit d'un peuple (*Volksgeist*), conscience malheureuse, destin, positivité [4]. Dans sa jeunesse, l'auteur de la *Phénoménologie* s'est occupé surtout de problèmes d'histoire humaine. La place de l'individu dans la société l'a particulièrement tourmenté : d'où la nostalgie qu'il a quelque temps nourrie pour la Cité antique, pour la communauté grecque conçue comme idéale totalité, « totalité morale », unité vivante et concrète. Pour cette conception surtout esthétique, la Cité est une « structure », dans laquelle chaque individu est un « moment » du tout et se trouve comme tel dans la plus étroite réciprocité avec tous les autres. Hegel insiste sur l'incorporation vitale du citoyen dans le tout, de telle sorte que la communauté n'apparaît point comme une limitation de la liberté de l'individu, mais comme son élargissement, et que « le plus haut degré de communauté est le plus haut degré de liberté ». La religion tout d'abord intéressa Hegel comme élément de la vie d'un peuple; c'est en elle qu'il voyait ce milieu spirituel commun, ce centre créateur de vie capable de donner un sens à l'existence de tous. Mais le christianisme, en dégageant la subjectivité, devait faire apparaître une faille irrémédiable entre l'individu et l'État. Identiques dans les écrits de jeunesse, la communauté étatique et la communauté religieuse seront séparées dans les travaux postérieurs de Hegel.

4. Hyppolite, *op. cit.*, 11.

Dans la *Phénoménologie* se poursuit ce thème de l'individualité, dans lequel M. Hyppolite voit « le problème central de l'hégélianisme ». Pour Hegel, l'*esprit* n'est pas l'Universel abstrait, il est *individuel* : c'est par exemple l'esprit d'un grand homme, l'esprit d'un peuple, l'esprit d'une religion. Le but de Hegel est essentiellement un effort pour dépasser les déterminations et surmonter les oppositions. Ainsi, l'universel et le particulier se réconcilieront dans l'*individualité spirituelle;* l'histoire de la pensée et la pensée elle-même dans le devenir de la vérité; l'objectivité et la subjectivité-agente dans l'opération concrète de l'individualité. La religion témoigne de l'effort constant pour surmonter le grand dualisme chrétien, le déchirement de l'esprit obligé de vivre dans un monde et de penser dans un autre. Le mouvement de la conscience pour surmonter ces antagonismes est proprement ce que Hegel appelle « expérience ». La *Phénoménologie* est donc l'histoire de cette expérience de la conscience. C'est toute l'expérience humaine sous ses aspects multiples qui est ici en cause. Cette expérience a lieu nécessairement dans le temps et elle est au premier chef histoire. C'est le « calvaire de l'histoire » qu'il faudrait gravir à la suite de Hegel [5].

Beaucoup de thèmes de la philosophie contemporaine se rencontrent déjà sous la plume de Hegel : le besoin d'être jugé, l'être-pour-autrui, la coexistence dans la violence. A chaque étape de son développement, l'esprit se manifeste par une figuration plastique, une *Gestalt* : le stoïcien, le sceptique, les grands individualistes modernes tels que Faust ou Karl Moor, etc... Mais sous toutes ces figures, la *Phénoménologie* nous présente, comme une symphonie, le retour constant des mêmes thèmes, en particulier celui des illusions de l'individualisme utopique. Il est vain pour l'individu de s'isoler dans une tour d'ivoire en refusant de se salir les mains. La conscience individuelle apprendra à ses dépens que son bonheur n'est concevable que dans l'organisation sociale.

Ainsi ce qui est en jeu, c'est le problème de la signification de l'histoire humaine. L'ouvrage de M. Kojève [6] est écrit

5. Cf. Hyppolite, *Genèse et structure de la Phénoménologie,* 311.
6. A. Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel* (Gallimard).

dans une perspective marxiste, ne serait-ce que par la place qu'il accorde à la *praxis*. Seul l'homme fait sa propre histoire parce que seul il se réalise par une action négatrice de toute nature. La négativité humaine trouve son accomplissement dans le travail. C'est l'histoire qui juge les hommes et leurs opinions. Or la discussion des opinions ne se fait pas avec des arguties : on discute à coups de massues, d'épées et de canons. Les méthodes de guerre et de travail se reflètent dans l'histoire de la philosophie : la pensée ne se sépare pas de cette négation active du donné qui s'opère dans le labeur et le sang. Le combat pied à pied de l'homme avec la dure réalité s'effectue sous deux formes : la lutte des hommes entre eux pour la *reconnaissance* et la transformation de la nature par la technique. L'histoire dans son ensemble est donc « l'histoire des luttes et du travail qui aboutirent finalement aux guerres de Napoléon et à la table sur laquelle Hegel écrit la *Phénoménologie* pour *comprendre* et ces guerres et cette table [7] ». Dans le même esprit, M. Kojève nous parle de l' « infrastructure du christianisme [8] » : il assure que « d'après Hegel la religion n'est qu'une suprastructure idéologique [9] »; il nous parle des « intellectuels producteurs d'idéologies d'intellectuels ».

M. Kojève rappelle à plusieurs reprises combien la figure de Napoléon domine la pensée politique qui s'exprime dans la *Phénoménologie*. L'État napoléonien est peut-être ce qui a inspiré à Hegel cette étonnante conception de l'État universel et homogène achevant l'histoire et satisfaisant vraiment l'homme. C'est le mérite de M. Kojève d'avoir montré l'importance de cette notion de *satisfaction* qui est sans doute le moteur de l'histoire selon Hegel. Or la satisfaction de l'individu implique la création d'un État exempt de contradictions internes, où tous sont citoyens au sens fort du terme.

La Révolution dès lors est finie : le « citoyen réfléchi de l'Empire universel napoléonien, ce citoyen pleinement conscient de soi et du monde, c'est Hegel lui-même, en tant qu'auteur de la *Phénoménologie* [10] »; c'est Hegel, professeur

7. A. Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel* (Gallimard), 171.
8. *Ibid.*, 106.
9. *Ibid.*, 161.
10. *Ibid.*, 96.

consciencieux : « chez le citoyen post-révolutionnaire, le vrai fonctionnaire, *toute* la vie est une fonction de l'État[11] ». C'est dans un tel État que se réalise pour la première fois l'individualité, l'homme intégral, définitif, « parfait », qui ne cherche plus à se transcender, mais seulement à comprendre. Mais cet homme n'a plus d'avenir véritable, le temps historique n'existe plus, c'est déjà l'éternité. Étrange spéculation sur la fin de l'histoire, monde entièrement rationnel, un peu analogue à ce « régime de la gazette » que devait prophétiser Cournot, où tout se réduirait à de savants calculs financiers et économiques. Mais la *Phénoménologie* n'est que le premier grand livre de Hegel. Par la suite, Napoléon a disparu de la scène du monde; la dialectique a rejeté le grand homme après s'être servie de lui; l'histoire a continué. Est-ce dans la « Prusse régénérée » que Hegel va mettre désormais ses espérances ?

Précisément M. Éric Weil se propose de combattre l'interprétation traditionnelle de la philosophie politique de Hegel, celle qui en fait la glorification de l'État prussien et de l'étatisme en général, et cela grâce à de minutieuses références aux événements du temps[12]. Nous trouvons dans la *Philosophie du Droit* une idée de l'État, idée normative en un sens, puisqu'elle nous permet d'apprécier ce qui existe, mais idée différant de l'idée platonicienne en ce qu'elle est *historique*. Nous faire connaître ce qu'est par essence l'État, tel est le but de la philosophie politique.

Si Hegel déclare que le droit et la morale ne sont que des « moments » de l'État, ce n'est pas pour les disqualifier. Cela signifie d'abord que le droit et la morale de l'individu sont imprescriptibles; cela signifie seulement ensuite que ce droit et cette morale de l'individu ne suffisent pas; cela signifie enfin que leur réalité doit être cherchée dans l'État... Ce qui est supprimé dialectiquement est aussi *sublimé* et conservé.

La question capitale est alors celle de la liberté de la volonté. Nous savons que la volonté libre ne peut se réaliser que dans une organisation raisonnable. L'État précisément

11. *Ibid.*, 126.
12. Eric Weil, *Hegel et l'État* (Vrin).

sera la réalisation effective de cette liberté-raison. Qu'est-ce en effet que la liberté ? La liberté est la loi, en tant que la loi est raisonnable. Il n'est pas de liberté politique en dehors de la raison. La liberté ne peut donc trouver jour que dans l'État, s'il est vrai que l'État est raison dans et par la loi. Mais si l'État est ainsi celui qui sait, on conçoit l'importance pour Hegel du fonctionnariat. Grâce à sa compétence, le fonctionnaire est le véritable serviteur de l'État, ou plutôt son véritable maître [13].

Or, *l'État de l'administration et des fonctionnaires* n'est-ce pas ce que nous connaissons aujourd'hui ? M. Weil insiste : « Aucun État n'est plus État parlementaire au sens du XIXe siècle... Résumons : la théorie hégélienne de l'État est correcte, parce qu'elle analyse correctement l'État réel de son époque et de la nôtre... Hegel n'est pas philosophe de la Prusse... Il est le philosophe de l'État moderne [14]. »

Bien plus, l'État hégélien serait déjà dépassé, de l'avis même de Hegel. Déjà l'élément moteur, c'est l'économique, sorte d'animal qu'il faut dompter. Loin de s'enfermer dans des spéculations dogmatiques, Hegel a pénétré le sort de la « populace », étrangère à la communauté et proprement « aliénée ». Il a eu de sagaces intuitions sur ce que nous nommons aujourd'hui la question sociale. Il a proclamé le devoir de l'État d'intervenir dans l'économie pour y mettre un peu d'ordre et de justice. Car l'économie bourgeoise, la « société-civile » n'est plus à même de porter remède à un mal qu'elle n'a pas consciemment voulu.

Arrêtons-nous cependant sur cette idée chère à Hegel de l'État pleinement conscient. Placer ainsi la raison dans l'État, identifier l'État et la liberté-raison, ce n'est qu'un postulat terriblement aléatoire. On pourrait aussi bien affirmer qu'avec l'État nous sommes dans le domaine de l'empirisme, de l'action au jour le jour ou de l'arbitraire. Hegel et son interprète le reconnaissent : bien entendu ce haut niveau de rationalité n'est pas partout atteint, cette liberté n'est pas présente au même degré dans la conscience des peuples, et la *constitution* dépend du degré de formation intellectuelle et morale de chaque esprit national.

13. Cf. *Philosophie du Droit*, § 301.
14. E. Weil, *op. cit.*, 71 et 72.

Cela entraîne de graves conséquences en politique ext rieure. *Hegel n'admet pas que les différents États se subo donnent à une autorité supra-nationale.* Chacun d'eux es comme l'individu naturel, individualité complète et irrédu tible. Entre eux il n'est que rapports de faits, reconnaissan incomplète. Les traités sont ou ne sont pas respectés. L temps ne sont pas mûrs, pense Hegel, pour des institutio internationales. En effet l'État est aussi un individu, avec partialité et sa folie. « A l'intérieur comme à l'extérieur, l'ét de nature, l'état de violence dominent, et l'État national souverain est incapable de résoudre les problèmes de l'hum nité [15]. » Situation pathologique, mais la guérison viendr elle viendra par la réalisation consciente de la liberté raiso nable. Hegel a cet espoir, il se permet une prédiction « s la tendance de l'histoire » : la réconciliation et la médiatio totale vont se réaliser; sinon l'histoire serait absurde.

Cette confiance nous paraît bonne, à condition qu'el n'aille pas jusqu'à un optimisme rigide, une assurance de synthèse finale. M. Merleau-Ponty dénonce précisément « quiétisme hégélien », un fond de théologie, une sorte religion du progrès nécessaire : or nous risquons toujou d'aboutir au chaos, nous sommes à la merci d'un « pourri sement de l'histoire ». Nous ne pouvons plus croire à mythe de l'État tutélaire pleinement maître de sa missio Que du moins nous retenions de la lecture de Hegel conviction que la politique est chose sérieuse, exigeant con pétence, conscience professionnelle, un minimum de connai sances. Et la question est d'actualité. Trop souvent les Fra çais croient que le bon sens ou les bons sentiments suffise pour aborder la carrière politique. Hegel est de ceux qui o compris que l'accès à la fonction publique nécessite une pr paration et des études spéciales. Il serait intéressant de savo si cette conception, par l'intermédiaire de Taine, n'a pas é une des sources d'inspiration d'Émile Boutmy, qui deva fonder en 1872 l'École des Sciences Politiques.

Si Hegel est vraiment à l'origine du marxisme et de l'exis tentialisme, de la phénoménologie et de la philosophie d l'histoire, quoi de plus légitime qu'une volonté de remonte

15. E. Weil, *op. cit.*, 100.

aux sources ? En ces années troublées, ces jeunes intellectuels furent-ils de mauvaise foi, qui crurent trouver dans l'hégélianisme une philosophie militante réfléchissant sur la coexistence des hommes; une conception valable d'un échange vital entre l'individu et la réalité globale de l'histoire; une méthode susceptible de dépasser l'opposition stérile entre morale et politique, réalisme et moralisme ? Faut-il leur en vouloir d'avoir cherché dans Hegel une logique de l'histoire, par delà le chaos des événements ? On a même prononcé à ce propos les mots de nouveau classicisme. Qui d'entre nous n'a eu en effet plus ou moins un faible pour les siècles d'unité, pour les fameuses *périodes organiques* ? N'est-ce pas Hegel précisément qui, par delà les distinctions abstraites de la pensée libérale, a montré qu'en fait il n'y a pas un ordre juridique *et* un ordre politique, mais que ce sont l'un et l'autre deux expressions du fonctionnement total de la société ? Toute société a un style, et celui-ci enveloppe également les relations des hommes entre eux et leur rapport avec la nature. L'histoire elle-même a son unité, c'est l'unité d'un drame, elle est une totalité en mouvement vers un état privilégié qui donne son sens à l'ensemble. On envisagera dès lors la réalité historique comme un tout distinct de ses parties, comme un *Zusammenhang* et un *Zusammengang,* on la traitera comme l'évolution d'un organisme ou comme le déroulement d'une symphonie. C'est là réaction salutaire d'hommes qui, refusant de se laisser emporter à l'aveugle par le courant, s'efforcent de le dominer, d'y rétablir équilibre et ordre. L'hégélianisme, par sa recherche de la rationalité et de la lucidité, par le contentement de soi qui nous choque quelque peu en lui, par son sens du positif et du réel, est bien un effort vers le classicisme. Mais ce ne peut être là qu'un aboutissement, le résultat d'une longue conquête sur nos inquiétudes et nos contradictions, d'une victoire surtout sur nos doutes et notre absence de sens civique.

J.-L. Dumas.

## *L'École nouvelle française*

Nous voudrions signaler ici quelques-uns des numéros de cette septième année de la revue, organe de l'École nouvelle française (Les Presses d'Ile-de-France, 1, rue Garancière, Paris-6e).

En octobre dernier nous avons eu « Les principes de l'éducation nouvelle », par François Chatelain. Cette brochure a dû faire l'objet d'une deuxième édition, vu le succès du premier tirage. C'est à l'heure actuelle la synthèse en langue française la mieux faite sur la question.

En novembre a paru « l'Éducation nouvelle dans la famille », par Pierre Goutet et Anne Jacques. Les familles qui ont le souci d'une éducation tenant compte de la psychologie de l'enfant et de ses besoins réels trouveront là des règles indispensables.

Roger Cousinet dans « L'expression dans l'éducation nouvelle » (n° 3), rappelle que « c'est parce que l'expression permet à l'élève de vivre davantage, parce qu'elle permet à l'éducateur de le connaître mieux et de le mieux aider, que nous lui donnons une place dans l'éducation nouvelle » (p. 32).

Geneviève Dreyfus-Sée explique « L'utilisation des musées à l'École active » (n° 4) et montre fort bien comment le musée entre parmi les instruments de travail de l'éducateur. Germaine Lary, dans « Une expérience de travail par centres d'intérêt » (n° 5), nous fait part de sa pratique en décrivant ce qu'elle réalise tous les jours pour le plus grand profit et la plus grande joie des enfants du Nord qui lui sont confiés. M. Chéron vient de faire paraître : « Une école rurale belge : Clabecq » (n° 6). Nous y voyons ce qui peut se faire en milieu paysan. C'est un essai bien attendu d'adaptation de l'éducation aux conditions de vie dans lesquelles l'enfant grandira. Nous attendons le numéro de M. Manent sur « L'apprentissage de la lecture ».

R. Journet.

## *La « peinture en relief » au cinéma*

Le cinéma en relief fait parler de lui régulièrement depuis des dizaines d'années. A vrai dire, son principe, celui des anaglyphes, a été mis au point dès l'enfance du cinéma lui-même. Il n'est en effet que la transposition de la stéréoscopie qui fit la joie de nos grands-parents. Qui de nous n'a pris plaisir dans son enfance à faire fonctionner ces petites boîtes munies de deux loupes pour les deux yeux à travers lesquelles une double photographie apparaissait en relief ? Au cinéma, la vision binoculaire était restituée selon le même principe : les spectateurs étaient munis de lunettes comportant un verre bleu, l'autre rouge. Les deux images d'une scène (enregistrée par une caméra munie de deux objectifs) étaient projetées sur l'écran l'une à travers un filtre bleu, l'autre à travers un filtre rouge. Ces deux images se superposaient sur l'écran et les lunettes portées par les spectateurs restituaient le relief en restituant la vision binoculaire.

Cette solution au problème de relief a été perfectionnée voilà vingt ans par Lumière lui-même. Dans son procédé, la sélection des deux images n'est pas effectuée par la différence entre deux couleurs, mais par l'emploi de lumière polarisée (lumière différente donc pour chacune des images projetées sur l'écran). Le spectateur ne porte plus des lunettes bicolores, mais des verres polarisés qui font la sélection des deux images. Le principe des deux procédés est le même : les moyens employés sont différents. Entre autres avantages l'emploi de la lumière polarisée permet de voir en relief des films en couleurs [1].

1. Il existe d'autres procédés de cinéma en relief. Celui, entre autres, qui consiste à remplacer l'écran par un réseau de fils tendus. Ce procédé perfectionné par les Russes est exploité dans une salle de Moscou. Il dispense les spectateurs de porter des lunettes spéciales mais exige une installation fort coûteuse de la salle, et l'effet de relief n'est obtenu que pour les spectateurs placés dans l'axe de la salle.

Le programme de films en relief qu'on peut voir cet été à Paris au cinéma le *Broadway* n'apporte aucune nouveauté technique particulière, il a été réalisé par les Anglais à l'occasion du festival de Grande-Bretagne selon le procédé Lumière et les spectateurs sont munis à l'entrée de la salle de lunettes à verres polarisés. Ce programme présente pourtant un grand intérêt du point de vue artistique et ouvre de nouveaux horizons sur les possibilités de création plastique au cinéma.

Laissons de côté les films destinés seulement à exploiter les possibilités d'utilisation de relief dans un sens réaliste : un documentaire sur la Tamise en technicolor et en relief a pour seul mérite de prouver que le procédé est au point et pourrait être appliqué à n'importe quel Western ou film d'aventures, en lui conférant un surcroît saisissant de présence et d'effet psychologique. Une fantaise humoristique montre, de son côté, que le relief peut être l'occasion de gags et servir à des effets comiques nouveaux.

Ces deux films ressemblent aux films expérimentaux déjà réalisés en relief et exploitent seulement l'émerveillement causé par une technique encore inhabituelle. Dans le domaine du cinéma en relief ils jouent le même rôle de démonstration que les premiers films de Lumière projetés en 1895.

Beaucoup plus intéressants sont les essais de Mac Laren dans le domaine de la *peinture en relief*. Ces essais ont été rendus possibles par un progrès réalisé depuis l'invention du procédé. Grâce aux calculs d'un ingénieur anglais, il a été possible non seulement de *reproduire* le relief, mais de *calculer* les effets nécessaires pour créer l'illusion du relief à l'écran. Il a donc été possible à Mac Laren de *créer* un relief entièrement artificiel (sans photographier des objets en relief, mais en peignant, pour la prise de vue, des figures qui, à la projection, se meuvent dans les trois dimensions). Cette tentative extrêmement neuve était bien dans la ligne des expériences précédentes de Mac Laren dont nous avons déjà parlé ici. On sait que cet Écossais qui travaille au Canada dans un organisme officiel de cinéma expérimental a déjà réalisé de petits chefs-d'œuvre de « cinéma sans camera » en peignant directement sur la pellicule des formes mouvantes et colorées qui représentent les meilleures ébauches d'une future peinture animée. On sait qu'il s'est également attaché à

accompagner ces courts films de peinture animée par une musique qui, elle aussi, n'était pas enregistrée (qui même n'avait été jouée par aucun instrument), mais qui était directement dessinée sur la piste sonore du film. A la peinture animée, à la musique synthétique, Mac Laren ajoute, dans les essais qui nous sont donnés de voir, le relief calculé.

Ces petits films de Mac Laren sont tout autre chose que des amusettes para-scientifiques. Elles ouvrent une voie nouvelle à la création artistique. On ne décrit pas ces courtes bandes de Mac Laren; les compositions non figuratives inventées par lui se déploient en ballet de formes et de couleurs, de lignes et de points qui se déplacent sur la surface de l'écran, s'approchent ou s'éloignent en profondeur, tous ces mouvements et tous ces changements s'effectuant au rythme d'une musique dessinée directement par l'auteur, selon un synchronisme parfait. La symphonie plastique et musicale, spatiale et temporelle est tout entière la création de l'artiste qui échappe ainsi au cloisonnement des techniques artistiques habituelles. Peintre d'une œuvre qui se déroule dans le temps, sculpteur d'un relief sans support matériel tangible, musicien sans interprète, Mac Laren jette les bases d'un nouveau chapitre des Beaux-Arts.

Il est heureux que ce mode d'expression si nouveau et si complexe ait rencontré, dès sa naissance, un homme au génie si divers et au goût aussi sûr. (Car son travail suppose des talents de peintre et de musicien joints à une imagination cinématographique rare et à une aptitude certaine à assimiler en les dépassant les techniques qu'il emploie.) Ce n'est diminuer en rien les mérites de Mac Laren que de rêver aux possibilités ouvertes par son travail de précurseur à des esprits créateurs qui atteindraient l'ampleur d'un Léonard de Vinci ou d'un Raphaël. Nous n'avons pas l'impression, en citant ces noms, de céder à un enthousiasme prématuré : la « peinture animée en relief accompagnée de musique synthétique » (qu'il faudra bien un jour désigner d'un seul mot) est un moyen d'expression spécifique trop riche de possibilités pour ne pas susciter dans l'avenir de grandes œuvres.

J.-P. Chartier.

## *DOCUMENT*

# QU'EST-CE QUE L'INTÉGRISME ?

On parle beaucoup de l'*intégrisme.* On prodigue un peu à tort et à travers l'épithète d'intégriste, comme, d'ailleurs, le qualificatif opposé de moderniste. En réalité, peu de nos contemporains ont une notion exacte de l'intégrisme. Il est impossible de s'en former une idée sans un recours précis à des faits d'histoire contemporaine.

### *Le cadre.*

Pour situer l' « intégrisme », il faut le replacer dans son cadre original, c'est-à-dire dans la période qui va de la fin du pontificat de Léon XIII au début de celui de Pie XI. C'est une époque de bouillonnement religieux, intellectuel, social et politique, caractérisé par un grand effort de l'Église catholique, sous l'impulsion de chefs comme Léon XIII, pour connaître les réalités contemporaines, les dominer et s'y adapter dans la mesure où l'adaptation est compatible avec la tradition vivante du catholicisme. Comme toujours, ce travail d'adaptation comporta inévitablement ses ratés, ses excès et de véritables erreurs.

Sur le plan théologique, philosophique et historique, l'une de ces erreurs est le *modernisme,* condamné par

Pie X dans l'encyclique *Pascendi*, rencontre de tendances plus que système doctrinal, mais de tendances qui, en fin de compte, visent à un même résultat : conserver les structures extérieures de l'Église et le sentiment religieux qu'elles supportent en vidant les unes et l'autre du contenu doctrinal. Parmi les plus célèbres modernistes, il faut citer le P. Tyrrell, jésuite anglais, les abbés Loisy, Houtin et Hébert, en France. Ceux-là quittèrent l'Église. Par ailleurs, les autorités religieuses désapprouvèrent certaines positions philosophiques ou théologiques prises par des écrivains qui, eux, s'inclinèrent et demeurèrent fidèles : M. Le Roy, le P. Laberthonnière, par exemple.

Sur le plan social, les erreurs furent les exagérations ou les maladresses de quelques « abbés-démocrates », comme Romolo Murri, en Italie, ou l'abbé Debry, en France, qui mourut hors de l'Église; ce furent aussi les déviations du *Sillon*, dénoncées par Pie X dans la *Lettre du 25 août 1910*.

Ces diverses tendances se compénétraient plus ou moins dans certains esprits ou certains groupes, comme la revue *Demain*, qui exerça alors une réelle influence. Pour connaître cette époque, on se reportera au remarquable ouvrage de M. Rivière, professeur à l'Université de Strasbourg, sur le *Modernisme dans l'Église*, ainsi qu'à deux romans qui contiennent de précieux souvenirs : *Augustin*, de Joseph Malègue, et *L'Homme qui ressuscita d'entre les vivants*, de Joseph Wilbois.

Certains modernistes recoururent trop volontiers à des procédés discutables de propagande : articles, brochures et livres anonymes, libelles polycopiés, campagnes concertées, etc. Le plus célèbre usager de ces moyens louches fut l'abbé Turmel, ex-professeur au séminaire de Rennes, qui mena une vie véritablement double. On ne peut dire en rigueur de termes que les modernistes aient formé une société secrète, une sorte de franc-maçonnerie dans l'Église. Quelques-uns y tendaient.

Le modernisme ne fut qu'une crise passagère, résolue à la fois par l'autorité de Pie X et par le travail de recherche scientifique qu'entreprirent des hommes comme le P. Lagrange, O. P., avec son École biblique de Jérusalem, les RR. PP. de Grandmaison, Lebreton et Prat, s. j., MM. Tixerant et Pochedard, sur le plan historique et exégétique, le R. P. Sertillanges, Maurice Blondel, Jacques Chevalier, Jacques Maritain, sur le plan philosophique, l'Union de Malines et les Semaines sociales de France, sur le plan social.

Dans ce bouillonnement et cette confusion, une cause supplémentaire de troubles vint s'ajouter : l'*intégrisme*, qui, employant les mêmes procédés que certains modernistes, forma une véritable société secrète.

## *La découverte de l'intégrisme.*

Depuis longtemps, le caractère concerté de telle ou telle campagne, qui visait non seulement des modernistes, mais des catholiques au-dessus de tout soupçon, des recoupements et des indiscrétions faisaient soupçonner l'existence d'une organisation clandestine. Les preuves manquaient pour conclure.

Un hasard de la guerre de 1914-1918 se chargea de les apporter. Au cours d'une perquisition faite à Gand, au domicile d'un avocat flamand, M. Jonckx, un officier de réserve allemand, religieux Camillien, découvrit des liasses de documents qui ne lui parurent présenter aucun intérêt politique, mais un grand intérêt religieux. Il venait de mettre la main sur les codes secrets, la correspondance et les listes d'affiliés d'une société secrète, dont les membres s'appelaient eux-mêmes des « catholiques intégraux », d'où le nom d'intégrisme. Les soustrayant à la police allemande, il les garda par devers lui. Dans la suite, une copie de ces documents fut remise en France à un éminent Sulpicien, qui les communiqua à

quelques personnes. A notre connaissance, ils n'ont jamais été publiés entièrement.

Des publications partielles furent faites par le *Mouvement des Idées et des Faits,* petite revue confidentielle, d'esprit « démocrate-chrétien », dirigée par l'abbé Lugan, aujourd'hui décédé. Une utilisation plus complète fut tentée par M. Nicolas Fontaine dans un copieux numéro spécial de l'*Année politique* (Éd. Gamber, Paris), publié sous ce titre : *Action française, Saint-Siège et catholiques intégraux*. Nicolas Fontaine est, dit-on, le pseudonyme de M. Canet, qui occupa un poste important au ministère des Affaires étrangères, où il se trouvait chargé des relations avec les cultes. N'ayant aucune preuve de cette attribution, nous la mentionnons sous réserve. L'esprit dans lequel l'auteur a traité son sujet — nationalisme étroit, préjugés gallicans, sympathie immodérée pour la philosophie du R. P. Laberthonnière — enlève malheureusement beaucoup d'intérêt à son travail. Mais les textes cités paraissent authentiques. Nous ne savons ce qu'il est advenu des documents originaux. Nous souhaitons, pour l'amour de la vérité historique, qu'ils soient un jour publiés, sans autres commentaires que ceux qui s'imposent pour l'intelligence des textes.

## *La « Sapinière ».*

Les « intégristes », d'après ces documents, formaient donc une société secrète, la Société de Saint-Pie V ou *Sodalitium Pionum,* appelée, en code, la *Sapinière*. Cette société possédait des adeptes ou des correspondants dans toute l'Europe. Elle avait des moyens particuliers de correspondance, des signes de reconnaissance, un code secret, de manière à dérouter le profane qui eût, par hasard, trouvé un document égaré.

Suivant la technique coutumière aux sociétés secrètes, la « Sapinière » formait un noyau central, connu seule-

ment des initiés supérieurs, autour duquel se rangeaient d'autres groupes, quelques-uns clandestins, d'autres simplement discrets, d'autres enfin publiés et destinés soit à servir de paravents aux activités clandestines, soit à influencer des hommes qui eussent répugné à l'action secrète. Cette diversité et cette hiérarchie des groupes rendent assez difficile à déterminer qui fut ou non intégriste, au sens précis du mot, c'est-à-dire appartenant à la Société centrale, la Sapinière.

## *Hommes et revues.*

En France, parmi les revues et les hommes qui touchèrent au mouvement intégriste, on peut citer :

— La revue : *La Critique du Libéralisme.*

— La revue : *La foi catholique* de Toulouse, dirigée par un ex-jésuite, le chanoine Gaudeau.

— *La Revue internationale des Sociétés secrètes,* dirigée par Mgr Jouin, curé de Saint-Augustin, à Paris.

— La revue : *La Vigie,* dirigée par M. l'abbé Boulin.

— M. Rocafort, un petit universitaire de province, professeur de lettres, qui semble avoir été l'un des dirigeants de l'intégrisme en France.

— L'abbé Barbier, ex-jésuite, auteur de nombreux ouvrages contre le libéralisme, le mouvement catholique social et la politique de Léon XIII. Polémiste de talent, théologien informé, quoique négatif, il fut, parmi les intégristes, le seul qui montra un véritable talent.

— L'abbé Fontaine, ex-jésuite .

— L'abbé Gaudeau, ex-jésuite.

— Mgr Delmont, professeur de lettres aux Facultés catholiques de Lyon, qui publia beaucoup sous de nombreux pseudonymes.

— L'abbé Boulin, alias Roger Duguet. Curieux personnage — et assez douteux. Interdit par l'évêque de son diocèse d'origine, Troyes, Mgr Monnier. Auteur d'un roman « antimaçonnique » : *L'Elue du Dragon,* qui relève de la plus haute fantaisie.

— Le R. P. Salvien, assomptionniste, qui dirigea un moment la revue *La Documentation catholique.*

— Le R. P. Le Doré, eudiste, qui exerça, à plusieurs reprises, une action sur la politique religieuse française.

— Le R. P. Pie de Langogne, capucin, très influent aussi, et qui, par ses manœuvres, empêcha le Tiers-Ordre de Saint-François de se consacrer à l'Action catholique et à l'action sociale, comme le lui avait demandé Léon XIII dans l'encyclique *Auspicato*.

— Le R. P. Le Floch, de la Congrégation du Saint-Esprit, longtemps supérieur du Séminaire français de Rome, très influent sur les nominations épiscopales.

— Le R. P. Coulé, ex-jésuite, prédicateur fougueux, auteur d'un célèbre *Hymne à la matraque*.

Parmi ces personnages, les uns sont personnellement respectables, d'autres équivoques. L'ensemble est assez médiocre. Les listes d'adhérents à la Sapinière donnent d'ailleurs, comme celles des adhérents à la franc-maçonnerie (par exemple celles qui furent publiées entre 1940 et 1944) une impression générale de médiocrité. On n'y trouve à peu près aucun grand nom de la pensée ou de l'action catholique à l'époque.

## *Le chef.*

Le chef de la Sapinière était d'ailleurs un individu lui-même assez quelconque : un certain Mgr Benigni, petit prélat romain, apparemment effacé, professeur d'histoire au Collège des Nobles. C'est lui qui, dans l'ombre, tirait les ficelles et nouait les intrigues. La révélation de son identité causa une stupéfaction générale.

## *L'activité de la Sapinière.*

Officiellement, la Sapinière se propose de lutter pour la conservation de la foi, contre les erreurs contemporaines, en particulier le libéralisme, le modernisme et le socialisme. En fait, elle ne porte jamais ses coups que

d'un seul côté. Les erreurs, par exemple, de l'Action française, la laissèrent non seulement indifférente, mais complice, comme nous le verrons plus loin. L'un des théologiens qui, s'il n'a pas été personnellement intégriste, a soutenu l'intégrisme et contribué à son influence, le cardinal Billot, esprit assez aventureux, prit souvent des positions théologiques hasardeuses, voire saugrenues. L'intégrisme ne lui en a jamais fait le moindre reproche : il était « du parti ».

En outre, l'intégrisme ne s'en prend pas seulement aux authentiques modernistes ni aux vrais libéraux, ni même à des hommes qui, tout en rendant d'immenses services à l'Église, eurent des positions ou émirent des opinions condamnables : un Henri Bremond, un Paul Bureau, un Mgr Duchesne, sur le plan de la pensée, un Marc Sangnier, un abbé Lemire, sur le plan de l'action (les critiques portées contre ces hommes par l'intégrisme furent d'ailleurs excessives, dépourvues toujours de charité fraternelle et, très souvent, de simple justice). Mais les gens de la Sapinière s'attaquent aux laïques, aux prêtres, aux religieux les plus insoupçonnables, voire les plus modérés : aux PP. Lagrange, de Grandmaison, Lebreton, Prat, Sertillanges, aux abbés Desgranges et Thellier de Poncheville, à Léon Harmel, à Georges Goyau, à Henri Lorin, à Eugène Duthoit, à des revues comme les *Études*, la *Revue pratique d'apologétique*, la *Revue du Clergé français*, à des institutions comme les Semaines sociales de France, l'Association catholique de la Jeunesse française, bref, à des hommes ou à des groupes qui ont fait l'honneur et la force du catholicisme français.

C'est que l'intégrisme, société secrète, est essentiellement une *coterie*, dont le but est la domination. Il s'agit d'éliminer, en les discréditant, ceux qui n'appartiennent pas à la coterie.

## *La tactique de la Sapinière.*

A cette besogne s'applique la tactique sûre et habile de la Sapinière. Elle consiste :

1° A présenter tel homme ou tel groupe comme moderniste ou libéral par quelques phrases extraites de leur contexte et rapprochées arbitrairement d'autres citations. Au besoin, les citations sont tronquées, faussées ou même inventées, en tout cas toujours noyées dans un commentaire qui les gauchit.

2° A présenter tel homme ou tel groupe comme libéral ou moderniste, soit parce qu'il se trouve en relations fortuites avec des modernistes ou des libéraux, soit parce que, sur un point quelconque, il s'est trouvé, même avec raison, d'accord avec des libéraux ou des modernistes.

3° A répéter inlassablement ces dénonciations et ces critiques, malgré tous les démentis, jusqu'à ce que l'impression produite soit indélébile.

4° A multiplier ces dénonciations dans une quantité de petites revues sans lecteurs, à les faire reproduire par les journaux amis ou dans la rédaction desquels on compte des amis — jusqu'à ce que le public ait l'impression d'un mouvement d'opinion vaste et divers. Les journaux amis étaient, par exemple, l'*Action française* et ses divers satellites, la *Vérité française*, le *Nouvelliste de Bretagne* (avec M. Delahaye), le *Nouvelliste de Lyon*, etc.

5° A accompagner ces dénonciations publiques de délations anonymes, sous la forme de pamphlets imprimés et polycopiés ou de lettres privées. A y joindre également des « campagnes de bruits » habilement concertées.

6° A inonder les autorités religieuses, évêchés, nonciatures, Vatican, de ces dénonciations, en agissant d'ailleurs pour cela, soit directement, soit par personnes interposées.

Le but final de l'opération consistait soit à obtenir de la part des autorités religieuses une condamnation, un blâme ou, tout au moins, des réserves sur les personnes ou les groupes ainsi dénoncés, soit, dans le cas où cette opération était impossible, à discréditer une personne ou un groupe dans une fraction importante de l'opinion.

## *L'intégrisme et la politique.*

L'intégrisme n'est pas simplement un groupe religieux. C'est une société politico-religieuse et, peut-être, plus politique que religieuse.

Les gens de la Sapinière, sous couleur de lutte contre le libéralisme, s'opposent, de fait, à tout idéal de liberté. Sous couleur de lutte contre le socialisme, ils prennent parti contre toute doctrine et toute initiative de progrès social. Ils sont les adversaires acharnés du régime démocratique. Rien de surprenant, dès lors, que leurs flèches les plus acérées soient réservées aux « démocrates-chrétiens » et aux « catholiques sociaux », même les plus modérés et, tranchons le mot, les plus inoffensifs.

Le mouvement intégriste se rallie, on pourrait dire d'instinct, à une politique *réactionnaire* et *autoritaire*. Il est *a priori* pour le passé contre le présent, pour l'autorité contre la liberté.

## *L'intégrisme et l' « Action française ».*

Ces tendances politiques expliquent, si elles ne la justifient pas, l'alliance paradoxale qui s'établit, en France, entre les intégristes et les chefs positivistes ou athées de l'*Action française*, les Maurras, les Bainville, etc. Les théologiens vétilleux de l'intégrisme n'eurent jamais un mot de critique ni contre la pensée de M. Charles Maurras, profondément antichrétienne, ni contre les romans les plus malsains de M. Léon Daudet, ni contre les violences et les injustices de la politique de l'*Action française*. Lorsque l'Église, sous le pontificat de Pie XI, dut condamner l'*Action française*, des prêtres et des théologiens venus de l'intégrisme l'encouragèrent dans l'insoumission. Ils amenèrent même à la révolte certains

dirigeants catholiques de l'*Action française,* dont le premier mouvement avait été d'obéissance à l'Église.

Il semble que la liaison entre l'*Action française* et l'intégrisme ait été surtout le fait de M. Robert Havard de la Montagne. Celui-ci avait, assez longtemps, dirigé un journal, *Rome,* qui lui avait assuré quelques entrées dans les milieux romains. Il a collaboré à l'*Action française,* tantôt sous son nom, tantôt sous pseudonyme. Il s'est signalé dernièrement par la publication d'une histoire de la démocratie chrétienne, *De Lamennais à Georges Bidault,* qui est un monument de partialité.

## *L'intégrisme et la France.*

Sur le plan français, les « catholiques intégraux » ont donc joué la carte du « nationalisme intégral ». Il n'en a pas été de même à l'étranger, où la politique des intégristes a été, en Espagne et en Italie surtout, assez antifrançaise avant et pendant la guerre de 1914. Presque partout, les intégristes ont soutenu, à ce moment, la cause des Français centraux, gardiens de la « tradition » et de l' « ordre », contre la France, « républicaine » et « laïque ». De ce point de vue, il serait intéressant d'élucider les rapports avec l'intégrisme de Mgr von Gerlach, prélat allemand, qui, durant la guerre de 1914, ne cessa d'intriguer, pour les intérêts allemands. Si nos souvenirs sont exacts, cet étrange prélat a, par la suite, quitté l'Église.

## *L'intégrisme et la hiérarchie de l'Église.*

Les « catholiques intégraux » font profession d'un dévouement total à la hiérarchie et, particulièrement, au Souverain Pontife. Ils ont constamment à la bouche, contre leurs adversaires, les mots d'insoumission, de désobéissance, voire d'hérésie et de schisme. Cette atti-

tude n'est qu'une façade. L'intégrisme multiplie les pro testations de respect et d'obéissance envers l'épiscopa et le Souverain Pontife tant que les décisions de ce autorités paraissent aller dans le sens de sa politique Dès que leurs décisions s'écartent de la « bonne voie » les « catholiques intégraux » n'hésitent pas non seule ment à désobéir, mais à mener contre les autorités reli gieuses des campagnes d'intimidation, voire de calom nies.

C'est ainsi que l'abbé Barbier et, après lui, beaucoup d'intégristes, ont critiqué âprement la politique et le idées de Léon XIII. Les mêmes, entre 1900 et 1914, on prodigué les jugements les plus amers, voire les plus injurieux, contre les prélats français qui n'eurent pas l'heur de leur plaire : un Mgr Mignot, un Mgr Chapon un Mgr Gibier, un Mgr Fuzet, voire le cardinal Richard archevêque de Paris. C'est ainsi encore que les milieux intégristes et l'Action française, ont mené une atroce campagne de calomnies contre Pie XI, contre les nonces Ceretti et Maglione, contre le cardinal Gasparri, secré taire d'État, etc. L'intégrisme cherche à circonvenir la hiérarchie pour la plier à ses fins. Il ne lui obéit qu'au tant qu'elle paraît lui obéir.

## *Les origines de la Sapinière.*

Les origines de la Sapinière demeurent assez mysté rieuses. A-t-elle été fondée par Mgr Benigni ou prove naît-elle de sociétés secrètes plus anciennes ? La perfec tion de sa technique ferait incliner l'historien vers la seconde hypothèse.

De fait, malgré l'esprit même de l'Église et en dépi des autorités religieuses, il y a toujours eu, au sein de l'Église, des sociétés plus ou moins secrètes qui on cherché leurs fins propres. Nous ne parlons pas ici d sociétés « discrètes », dont l'existence n'est un mystèr

pour personne, telles que certaines congrégations féminines, mais de sociétés secrètes proprement dites, comme une partie de la Compagnie du Saint-Sacrement au XVII^e siècle (notamment l'Aa), une partie de la « congrégation », en France, au début du siècle dernier, les « sanfedistes » anticarbonari au milieu du XIX^e siècle, les cénacles modernistes et, bien entendu, la Sapinière.

L'expérience prouve que ces sociétés secrètes, même commencées avec les meilleures intentions, tournent mal, qu'elles deviennent des entreprises de délation, de domination et d'arrivisme. Les autorités religieuses s'en sont toujours méfiées.

## *La fin (officielle) de la Sapinière.*

C'est pourquoi, dès qu'elle connut l'existence de la Sapinière, la hiérarchie se hâta d'y mettre fin. Elle ne pouvait supporter ni que les autorités religieuses, seules responsables, fussent contrecarrées ou influencées à leur insu dans leur action par une coterie organisée et clandestine d'irresponsables, ni que des catholiques eussent l'impudence des réserver, alors que leurs positions étaient sujettes à caution, le titre de « catholiques intégraux », ce qui constituait une véritable insulte pour les autres catholiques, suspects de ne professer qu'un catholicisme diminué, entaché de libéralisme ou de modernisme. Aussi Benoît XV prohiba-t-il l'expression de « catholiques intégraux » et Pie XI ordonna-t-il la disparition de la Sapinière.

En apparence, ils furent obéis.

## *La Sapinière est-elle morte?*

Nous disons : en apparence. Car tout semble prouver que la soumission ne fut ni totale ni sincère. D'ailleurs, même dissoutes par une autorité religieuse ou civique,

les sociétés secrètes ont toujours tendance à subsister et à se reformer dès la première occasion. Ce fait ne manque pas de frapper tout historien qui étudie l'évolution de la franc-maçonnerie ou celle des « loges » paramaçonniques, comme le martinisme, ou encore celle de groupes occultes, comme la Rose-Croix. Il serait étonnant que la Sapinière eût fait exception à la règle générale.

De fait, sous le pontificat de Pie XI, en particulier après la condamnation de l'*Action française*, il surgit des publications de style nettement intégriste, notamment les cahiers *Vérité*, publiés sous le pseudonyme de Luc Verus, à la linotypie Dosne (Paris) et dont les presbytères de France furent inondés. Ces cahiers attaquaient violemment le pape Pie XI, les jésuites et les personnes ou les groupes qui déféraient aux directives pontificales[1]. L'auteur de ces pamphlets n'a pas été découvert. On les a attribués tantôt à un ex-jésuite intégriste, tantôt à un professeur de l'Université catholique de Lille. En réalité, la critique interne semble montrer qu'ils sont l'œuvre de plusieurs auteurs et la conjonction de plusieurs tendances. Il y a, notamment, un lien entre les pamphlets de Luc Verus et d'autres pamphlets antérieurs, publiés sous la signature de I. de Récalde, qui s'en prenaient avec véhémence à la Compagnie de Jésus[2].

1. Il faut cependant porter au crédit de « Luc Verus » une action salubre. Ce fut la protestation contre la campagne de publicité qui entourait la mémoire de Guy de Fontgalland, un excellent et pieux petit garçon, dont quelques panégyristes un peu pressés essayaient de faire « un saint ».

2. Il est frappant de constater que l'intégrisme a toujours professé une hostilité violente contre la Société de Jésus. Rancunes d'ex-jésuites, plus ou moins chassés de la Compagnie?... Ce fait a dû jouer. Mais il semble y avoir des raisons plus profondes, une aversion contre l'esprit même de la Société de Jésus, contre son génie d'adaptation spontanée aux besoins et à la psychologie d'une époque.

L'intégrisme s'est encore manifesté par les nombreux articles de M. Havard de la Montagne dans l'*Action française*. Il semble qu'un des terrains communs entre l'*Action française* et le mouvement intégriste ait été un petit journal, la *France réelle*, tout entier occupé par la dénonciation des démocrates-chrétiens et surtout du journal *Sept*, fondé par le P. Bernadot, O. P. *La France réelle* fut abondamment diffusée — avec quels fonds?...

Toutes ces intrigues se noyaient, d'ailleurs, dans des intrigues politiques en relations directes avec la préparation de la guerre par les puissances totalitaires. Il est encore trop tôt pour faire là-dessus toute la lumière — d'autant que beaucoup d'incertitudes subsistent.

## *Définition de l'intégrisme.*

Après un rappel d'histoire, il est possible, maintenant, de définir l'intégrisme.

Malgré ses prétentions, il ne se confond pas avec l'intransigeance chrétienne. Louis Veuillot, Léon Bloy, Bernanos, furent, chacun à leur manière, des intransigeants. On sent le ridicule qu'il y aurait à les traiter d'*intégristes*.

L'intégrisme n'est pas une doctrine, mais une tendance, un état d'esprit et une méthode d'action.

### 1° *Une tendance :*

Elle se caractérise :

— Par une *horreur de toute nouveauté*, de toute innovation, de toute modernité, confondues *a priori* avec le modernisme. Disons par un *misonéisme* et un *vétérisme*, s'il est permis d'employer ces mots rébarbatifs.

Spécifions que le passé auquel s'attache l'intégrisme n'est pas celui de la primitive Eglise, ni du Moyen-Age, ni même de la Renaissance, mais celui de l'Ancien Régime (monarchies absolues de France et d'Espagne).

Cette méfiance du nouveau est générale : elle porte sur la théologie, sur la politique, sur la vie sociale, sur la littérature et les arts.

De ce point de vue, l'intégrisme apparaît comme inversement symétrique du modernisme, extrême qui répond à un autre extrême.

— Par une *surenchère constante d'intégrité* et de *pureté doctrinales*. Nul ne trouve grâce auprès de l'intégriste, sauf un autre intégriste.

Cette surenchère aboutit soit à faire passer pour des vérités de foi des thèses qui ne sont que des positions d'écoles, soit à présenter comme appartenant à l'essence de l'Église des institutions ou des modes de pensée qui relèvent simplement de contingences historiques.

A la limite, l'intégrisme supprimerait toute liberté de recherche dans l'Église, toute influence de l'opinion chrétienne dans la vie ecclésiale. Il produirait une ankylose proche de la mort.

— Par une *préférence systématique* pour les solutions d'autorité aussi bien à l'intérieur de l'Église que dans le monde social et politique.

L'intégriste est un *autoritaire,* voire un *autoritariste* (avec les réserves que nous avons faites plus haut sur la qualité de son obéissance à l'autorité religieuse).

Comme tel, il s'oppose non seulement au *libéralisme doctrinal,* auquel s'opposent tous les catholiques, mais à l'usage pratique des libertés concrètes. Il s'oppose aussi violemment à tout essai de démocratie d'inspiration chrétienne, et il a tendance à justifier cette opposition par des raisons religieuses, ce qui crée une confusion inadmissible entre le spirituel et le temporel.

— Par un *choix arbitraire* entre les documents émanant de l'autorité religieuse, choix fait en relations avec les tendances ci-dessus analysées.

Les intégristes, par exemple, citeront volontiers le *Syllabus* de Pie IX (sans toujours le comprendre et sans tenir compte des commentaires qui, à l'époque, en ont précisé l'application comme celui de Mgr Dupanloup) ou la « Lettre de Pie X » sur le Sillon. Ils citeront moins volontiers *Rerum Novarum, Pacem Dei, Quadragesimo Anno, Les Messages de Pie XII.* Et jamais *Au Milieu des sollicitudes, Mit Brennender Sorge, Non abbiamo bisogno,* ou les documents officiels concernant l'*Action française.*

2° *Un état d'esprit :*

Il est caractérisé :

— Par le *soupçon* à l'encontre de tous ceux qui ne partagent pas leurs points de vue.

— Par une facilité de *jugement téméraire,* qui s'en prend non seulement aux faits ou aux doctrines, mais aux personnes et aux intentions.

— Par une *dureté de jugement* qui va jusqu'au mépris et à l'insulte, qui manque presque toujours à la charité et souvent à la justice.

— Par un *goût* de la coterie, de l'action détournée et secrète, du bavardage médisant ou calomniateur, de la dénonciation et de la délation.

— Enfin, par une confiance démesurée en son propre jugement, confondu avec celui de l'Église, par une sûreté intellectuelle qui paraît souvent relever de l'orgueil de l'esprit.

3° *Une méthode :*

C'est la méthode de la société secrète que nous avons analysée plus haut. Nous n'y reviendrons pas.

## *Conséquences de l'intégrisme.*

L'intégrisme porte des conséquences néfastes.

1° Il entretient à l'intérieur de l'Église une atmosphère de suspicion réciproque, d'agressivité, de polémiques aigres et stériles qui n'a rien de commun avec les relations fraternelles que doivent entretenir des chrétiens.

2° Il « court-circuite » les autorités religieuses, les circonvient, leur force la main et tend à les empêcher de prendre en pleine liberté les responsabilités dont elles ont seules la charge.

3° Il décourage, par ses critiques et ses polémiques, les chercheurs indépendants et consciencieux, qui finissent par perdre confiance en eux-mêmes et par se réfugier dans l'abstraction ou, à l'inverse, s'aigrissent et perdent un temps précieux à polémiquer.

4° Il donne aux incroyants, aux gens du dehors, une

fausse image de l'Église, déformée par les tendances et l'état d'esprit de l'intégrisme. Il empêche ou retarde des conversions; il aliène beaucoup de sympathies.

## *L'intégrisme existe-t-il encore?*

Que l'intégrisme existe encore comme tendance, c'est certain. Qu'il existe comme société secrète, regroupée et reconstituée, nous n'en avons pas la preuve. Divers recoupements tendraient à le faire croire :

1° La simultanéité de certaines campagnes menées sur un plan international contre des catholiques aussi avérés que MM. Jacques Maritain, Étienne Gilson, Jean Guitton, Daniel-Rops, Paul Claudel, etc...

2° La simultanéité et la convergence des campagnes menées contre des journaux ou des organismes catholiques tels que *Témoignage chrétien, La Vie catholique illustrée,* l'Union des Œuvres, l'Action catholique spécialisée et l'Action catholique ouvrière en particulier.

Dans ces campagnes, on trouve mêlés des journaux ou des revues comme *Verbe* (revue à la fois maurassienne et intégriste), *Aspects de la France* (Action française), le *B.E.I.P.I., Rivarol,* la revue *Paternité,* etc. Il semble qu'il y ait là plus que de simples rencontres occasionnelles [3].

3° N'est-on pas, enfin, en droit de s'inquiéter quand on voit, spécialisée dans la littérature de tendances intégristes, une maison d'éditions qui porte le nom d'*Éditions du Cèdre* (un résineux qui rappelle fâcheusement la Sapinière) et quand on lit dans une revue, d'ordinaire plus sérieuse, la *Pensée catholique,* un éloge formel de l'intégrisme, malgré la défense faite par Benoît XV d'employer l'expression de catholiques intégraux ?...

3. Il faut ajouter à ces campagnes par écrit les campagnes orales, menées par certains prédicateurs de retraites.

Imp. Aubin, Ligugé (Vienne). *Le Gérant :* G. Chifflot.
D. L., 3e trimestre 1952. — Imprimeur, n° 776.
N.M.P.P.

*Lettre de la Tour-Maubourg*

**Août-Septembre 1952.** **N° 9.**

*Une fois de plus, et en pensant aux nouveaux lecteurs qui nous font l'honneur de nous suivre, faisons le point et disons comment se développe l'effort des Éditions du Cerf.*

## La vie des revues

En 1951, et pendant le 1er semestre 1952, notre maison a connu un brillant essor. Toutes les revues, sans exception, ont vu s'accroître le nombre de leurs abonnés, et même *L'Art Sacré* a doublé son chiffre en dix-huit mois, ce qui est tout à l'honneur du public. Les polémiques suscitées par les prises de position très catégoriques de cette revue n'ont fait qu'augmenter l'intérêt des lecteurs et multiplier les abonnés. Grâces soient donc rendues à nos adversaires dont les attaques nous ont fait tant de bien!

Sur un mode moins belliqueux, le *Supplément de La Vie Spirituelle* a progressé vigoureusement lui aussi. Quelques articles qui se situent au con-

fluent de la spiritualité la plus traditionnelle et des formes les plus modernes de ce qu'on appelle maintenant la psychologie des profondeurs, ont été fort remarqués. Cette piste de recherches est loin d'être exclusive et un numéro spécial comme celui de février 1952, consacré à « la spiritualité des laïcs », ou des études sur les nouvelles formes de vie religieuse, les frères convers, etc., soulignent une volonté de se tenir attentifs à l'évolution des mœurs autant qu'aux lois foncières de la vie religieuse.

*La Maison-Dieu*, organe du Centre de Pastorale liturgique, a gagné quelque cinq cents abonnés, ce qui est parfaitement justifié par l'intérêt croissant des sommaires. Le tout dernier numéro sur *l'économie du salut* apporte quelques contributions extrêmement remarquables, celles du P. Chenu et de Dom Heiming notamment.

*Fêtes et Saisons* a, de son côté, publié quelques albums excellents : « la Confession », « la Communion solennelle », « Notre évêque » (avec quarante éditions diocésaines différentes), etc. Certains ont obtenu un succès considérable : cent cinquante ou deux cent mille exemplaires vendus. Les projets ne manquent pas : lancer une série « apologétique » où l'on essaiera de renouveler un genre assez discrédité; c'est le P. Loew, l'apôtre des dockers de Marseille, qui rédige ces textes; éditer des « albums bibliques », où les grandes figures de l'Ancien Testament seraient évoquées de façon à donner au grand public le sens de l'Histoire Sainte et le goût de la lecture biblique. D'autres albums sont prévus, notamment sur *les religieuses*, *les vieillards*, *saint Paul*, *le Carême*.

*La Vie Spirituelle* a publié cette année deux numéros spéciaux, l'un sur le Nom de Jésus (janvier), l'autre sur la Jérusalem céleste (avril). Elle prépare pour le mois d'octobre une livraison consacrée à l'érémitisme et aux formes modernes de la solitude avec Dieu; pour novembre, un ensemble d'articles sur la charité et l'Église; et, pour le mois de janvier prochain, un numéro sur l'œcuménisme que le P. Dumont, du Centre Istina, a bien voulu diriger.

*La Vie Spirituelle* a aussi renouvelé ces derniers mois son programme et donne de nouveau à ses lecteurs, chaque mois, un « billet d'Apostolus » et un « courrier de la Revue » apportant une réponse publique aux questions qui en méritent une. Les numéros spéciaux, les articles sur le sacerdoce publiés cet été, ce changement de programme montrent que la Revue s'efforce constamment de renouveler son intérêt.

Quant à *La Vie Intellectuelle*, elle a réuni fin juin, à l'abbaye de Royaumont, les collaborateurs habituels des « Signes du Temps ». La réunion fut marquée par la présence, dans l'équipe, d'un prêtre-ouvrier qui fit part de ses difficultés et de ses espoirs, de ses choix et de ses refus. Le monde ouvrier se trouve actuellement par rapport au reste du pays comme une population étrangère. Et sa lutte la plus légitime pour une vie meilleure prend par là des aspects de guerre civile. Devant ce fait *La Vie Intellectuelle* devra marquer toujours mieux sa position qui est de ne point s'assimiler à l'un des partis en présence, mais — sans cesser de dénoncer l'erreur et l'injustice partout où elles se trouvent — de faire effort pour établir entre les camps un dialogue. Dans

le monde où nous vivons, il faut admettre la valeur de la subjectivité des points de vue, qu'ils soient individuels ou de classe. Il faut donc à tout prix engager le dialogue, en tout cas faire entendre la voix des partis en présence. Cela signifie pour la Revue la nécessité de développer la part d'informations concernant la mission ouvrière.

Ajoutons enfin que la collection « Rencontres », qui a beaucoup fait, depuis des années, pour la réflexion sur le problème missionnaire en France, va reprendre une activité plus soutenue, en liaison avec l'équipe de *La Vie Intellectuelle*.

Les revues, qui étaient jadis la principale activité de notre maison, et par qui s'exerçait la plus notable influence, sont aujourd'hui doublées par les Éditions proprement dites qui ne sont pas les dernières à alimenter le courant d'intelligence chrétienne où le Cerf — et tant de ses amis — viennent s'abreuver.

## La Bible de Jérusalem

A tout seigneur, tout honneur. Nous dirons d'abord un mot de la Bible de Jérusalem.

Cette œuvre de longue haleine est maintenant aux trois quarts achevée. Le rythme de sa publication (dont la préparation remonte à 1945) n'a fait que s'accélérer : quatre volumes en 1948, cinq en 1949; huit en 1950, neuf en 1951. Neuf ou dix autres auront paru à la fin de 1952, et les derniers doivent sortir de presse pour Pâques 1953. Le nombre de souscripteurs a suivi une pente analogue et l'intérêt du public, renouvelé à chaque livraison, a constamment soutenu cet effort. Parmi les derniers fascicules parus, la *Genèse*, dont la publication était très

attendue en raison des difficultés nombreuses qui entourent ce livre, a pu être saluée de divers côtés comme marquant une date dans l'exégèse catholique. Mais, de même, chacun des fascicules et leur ensemble même dans sa diversité, ont contribué à souligner, tant par le style des traductions que par les introductions et les notes, l'étonnante variété des livres bibliques. Beaucoup de nos lecteurs, à travers les livraisons successives de la *Bible de Jérusalem* ont découvert (ou redécouvert) la richesse et la nouveauté inattendue, à chacune des étapes de la Révélation, de la Parole de Dieu, qui n'est certes pas avare ni condamnée à se répéter. Le témoignage de ces lecteurs nous a convaincus que nous n'avions pas eu tort d'essayer de mettre en valeur ces richesses de la Bible en la présentant sous cette forme nouvelle. Et lorsque nous publierons la *Bible de Jérusalem* dans cette édition en un volume que nous préparons dès maintenant (avec une typographie dense, sur un papier mince, avec des introductions et des notes regroupées et réduites), nous ne pensons pas que cette nouvelle édition remplacera nos fascicules actuels. Les deux présentations seront complémentaires l'une de l'autre, et nous en poursuivrons conjointement l'édition et la réédition.

## Quelques projets d'édition

Dans la collection « Lectio Divina » paraîtra en octobre un important ouvrage de l'abbé Steinmann, *Le prophète Jérémie*, qui apportera, pour l'intelligence de la littérature prophétique, le même service que le livre si apprécié du même auteur pour le prophète *Isaïe*.

Le P. Démann, directeur des *Cahiers Sioniens* nous promet par ailleurs, pour cette collection « Lectio Divina », un excellent ouvrage, *Le drame du peuple de Dieu d'après l'Écriture*, qui pourra paraître, espérons-le, avant la fin de l'année.

Dans le domaine liturgique, la collection « Lex Orandi » va s'enrichir en novembre d'une nouvelle étude, résultant d'une session de spécialistes à Vanves (1951), *Communion solennelle et profession de Foi*. Rappelons aussi le livre très neuf et suggestif de Joseph Pascher : L'*Évolution des rites sacramentels*.

En même temps paraîtra dans la collection « L'Esprit Liturgique » un petit ouvrage d'Alain de Sauvebœuf, *Nos enfants et la messe*, qui fournira de nombreuses suggestions très pratiques pour donner aux enfants le sens du mystère eucharistique et les y faire participer.

Dans le domaine patristique, la collection « Sources Chrétiennes », qui vient de faire paraître une série d'ouvrages de première valeur, réserve encore pour novembre la sortie de presse d'un ouvrage tout aussi remarquable, le *Traité du Baptême*, de Tertullien.

Signalons, dans un autre ordre de préoccupations, qu'au mois d'octobre, une toute jeune et élégante collection « Septième Art », qui étudie les problèmes que pose le cinéma, produira deux nouveaux petits volumes : *Sept ans de cinéma*, par une équipe de critiques de cinéma, et *René Clair tourne Belles de nuit*, par Georges Charensol. Rappelons que les deux premiers volumes, parus en juin, étaient : *Le cinéma a-t-il une âme ?* par Henri Agel, et *Marcel Carné*, par Jean Queval.

En ce qui concerne les publications théologiques

et philosophiques, les Éditions du Cerf feront paraître avant la fin de l'année, dans la collection « Unam Sanctam » l'ouvrage capital de Soloviev, le théologien russe, *Histoire et avenir de la théocratie*, traduit par M. l'abbé Martin. Dans la collection « Cahiers de La Vie Spirituelle », une étude du P. Perrin sur *La virginité;* un nouveau tome de l'*Initiation à la philosophie de saint Thomas d'Aquin*, par le P. Gardeil, et aussi le troisième tome de l'*Initiation théologique*.

## L'initiation théologique et l'initiation a la philosophie de saint Thomas d'Aquin

Nous voudrions nous étendre plus longuement sur ces deux œuvres auxquelles nous attachons beaucoup d'importance, et voici pourquoi : les chrétiens cultivés d'aujourd'hui sentent le besoin de posséder, sur le plan religieux, une formation intellectuelle proportionnée à la culture profane qu'ils acquièrent par ailleurs. Ils ne se contentent plus d'une connaissance sommaire de la foi, ni même de ce retour aux sources vives qu'est la lecture de la Bible. Ils veulent pouvoir bénéficier du trésor de sagesse théologique que la tradition catholique porte en elle.

Mais ce trésor est le plus souvent difficilement accessible. Qu'il s'agisse des manuels mis entre les mains des étudiants ecclésiastiques ou des œuvres originales des grands théologiens, la science sacrée requiert de longues études. Or, pour des raisons en partie accidentelles — le latin, l'appel aux conceptions d'une philosophie très élaborée — ces études sont inabordables à la plupart de ceux qui ne

s'y vouent pas par profession. *L'Initiation théologique*, publiée sous la direction du P. Henry et, parallèlement, *L'Initiation à la philosophie de saint Thomas d'Aquin*, essaient de répondre aux besoins de cette situation.

*L'Initiation théologique*, dont les *Lettres de La Tour-Maubourg* ont déjà parlé, est bien plus qu'une vulgarisation de la Somme de saint Thomas d'Aquin : c'en est la substance même, mais présentée dans le langage et les perspectives familières des esprits de maintenant. Le bénéfice est celui d'un allégement considérable de l'effort demandé pour faire la conquête du grand univers théologique né des méditations de la raison chrétienne. Ce n'est pas simplement le profane qui en profitera. En se proposant comme chose vivante de la culture d'aujourd'hui, la spéculation théologique trouve maintes nouvelles occasions de s'épanouir à nouveau en conquérant à la sagesse chrétienne les ressources nouvelles de la pensée : un monde élargi, un homme en proie à de nouvelles questions.

Une théologie, même présentée de façon simple et accessible, suppose une philosophie. Les lecteurs de l'*Initiation théologique* seront peut-être heureux de pouvoir se rendre compte des structures de pensée rationnelle mises à l'œuvre dans la tradition catholique. On ne saurait trop leur conseiller alors de se reporter à l'*Initiation à la philosophie de saint Thomas d'Aquin* du P. Gardeil. Enfin une présentation humaine et sensée de ce qu'on ne peut trop souvent atteindre qu'à travers la barbarie d'un manuel scolastique! Le P. Gardeil a eu le souci de dégager nettement l'essentiel de la philosophie de saint Thomas. En présentant, avec beaucoup de clarté et de fermeté, les thèses maîtresses, il tâche

toujours de bien situer psychologiquement et historiquement leurs raisons d'être : ce qui est plus éclairant et convaincant que les argumentations abstruses.

D'autre part il adjoint à l'exposé un précieux recueil des textes originaux les plus caractéristiques de saint Thomas lui-même. Ce qui permet le contact direct avec la pensée du maître, plus salubre que de longs commentaires. On peut alors se rendre compte du caractère simple et relativement naturel de ces conceptions philosophiques. L'*Initiation* du P. Gardeil est peut-être l'une des voies les plus commodes pour réaliser l'assimilation de cette saine philosophie que l'Encyclique *Humani Generis* recommande à tout intellectuel catholique.

## L'union fait la force

Telles sont les activités multiples des Éditions du Cerf. Pour être complet, et pour n'être pas ingrat, il convient de souligner l'entente qui les unit à des maisons voisines et fraternelles. Quoique *La Vie Catholique Illustrée* forme une société autonome, elle ne manque pas de s'intéresser au travail du Cerf. La veine populaire de *La Vie*, et le courant spirituel biblique, liturgique et intellectuel de *La Tour-Maubourg* se rencontrent; il en résulte un appui mutuel, fort explicable si l'on songe que le signataire de ces lignes est aussi l'un des fondateurs de *La Vie*. Il s'ensuit, entre autres avantages, une collaboration pour les albums « apologétiques » qui seront lancés à la fois par le Cerf, *La Vie* et aussi *Témoignage Chrétien*. De telles unions entre mai-

sons catholiques ne sont pas si fréquentes : nous pouvons bien en tirer quelque fierté.

C'était déjà cette conjonction de forces qui avait permis le lancement, il y a deux ans et demi, de *Radio-Cinéma-Télévision*. Depuis, le journal a affirmé sa position. Il fait autorité dans les milieux spécialisés. Il est le seul journal catholique spécialisé, mais il est aussi, même au plan profane, l'unique journal de culture cinématographique. Si demain, comme il est plus que vraisemblable, la télévision pénètre tous les foyers de France, comme aujourd'hui la radio, nul doute que *Radio-Cinéma-Télévision* ne connaisse un nouvel et foudroyant essor.

Dans la même perspective d'une collaboration, je citerai les « Dossiers de la semaine » du *Centre d'informations catholiques* (C.I.C.). *La Vie Intellectuelle* reproduit les principaux d'entre eux, et c'est un élément de plus du rapprochement qui se précise entre la centrale du boulevard Malesherbes et celle de La Tour-Maubourg. Par ailleurs, un album de *Fêtes et Saisons* comme *Saint François-Xavier* a été édité conjointement avec la revue jésuite *Missi* et sept autres organes missionnaires. Le gain psychologique et le prestige moral qui résultent de ces collaborations ne sont pas moindres que les avantages administratifs et financiers. « Un frère appuyé par son frère est comme une tour fortifiée », dit l'Écriture. Grâces en soient rendues au Seigneur! Et que chaque lecteur, abonné, ami, soit remercié de son concours à cette œuvre de paix!

PIERRE BOISSELOT, O. P.
Directeur des Éditions du Cerf.